# VIES SUCCESSIVES ET KARMA

Rudolf Steiner

•

# LA DESTINÉE, LE KARMA ET LE MOI

Emile Rinck

COLLECTION « LE SEPTIÈME JOUR »

« Dieu, ayant créé l'Homme,
entra le septième jour dans le repos... »

*(Genèse)*

... et remit aux hommes
le soin de prendre la relève.



# VIES SUCCESSIVES ET KARMA

par
Rudolf STEINER

•

# LA DESTINÉE, LE KARMA ET LE MOI

par
Emile RINCK

**COLLECTION « LE SEPTIÈME JOUR »**

CENTRE TRIADES
4, rue Grande-Chaumière
75006 PARIS

Titre original de la conférence de Rudolf Steiner :

*Wiederverkörperung und Karma*
Berlin, 15 février 1906

Cette conférence est extraite du volume n° 54 de l'édition intégrale de l'œuvre de Rudolf Steiner *(GA)*, Rudolf Steiner Verlag, Dornach (Suisse).

Les articles d'Emile Rinck ici réunis ont paru dans les Cahiers suivants de la Revue *Triades :* printemps, été et automne 1956 ; été et automne 1962 ; hiver 1966/67, printemps et été 1967.


ISSN : 0249-7417
ISBN : 2-85248-066-2

## *LE SENS DE LA COLLECTION*

A quoi sert l'Homme sur la terre ? se demande-t-on dans les temps d'anxiété.

Un climat de crise fait remonter à la surface les questions fondamentales que pose la présence de l'homme sur la terre. Mais on ne les retrouve plus comme avant : elles ne sont plus les mêmes. Dans les profondeurs où elles ont séjourné, quelque chose a changé. L'histoire des hommes s'est mise à une autre heure.

Ni la grâce providentielle, ni la fatalité qui frappe aveuglément n'infléchissent plus les destins, semant chance ou malchance. Chacun vit sa destinée personnelle. Il acceptera son sort dans la mesure où il en aura décidé. Dans les mauvais cas, il lui sera moins dur de le subir s'il peut lui trouver quelque raison. C'est là ce qu'il y a de changé.

Par exemple, si le risque qu'on a voulu prendre envers et contre tout se solde par un accident, on est prêt à en assumer la responsabilité. Mais du moins voudrait-on savoir ce qui fait agir la destinée, quelles en sont les règles cachées.

Découvrir ces lois profondes, c'est là très souvent la raison pour laquelle on s'adonne à une science de l'esprit. On attend d'elle les révélations au bord desquelles s'arrête la

science officielle. On pose alors à cette science de l'esprit les questions qui, elles aussi, portent la marque d'une mentalité nouvelle. A ces questions, une science anthroposophique véritable répond par une nouvelle conception de l'homme et de ce qui peut donner aujourd'hui un sens à sa vie.

Est-il légitime de supposer que l'on puisse un jour prendre en main son destin ? Existe-t-il des exemples qui confirment cette possibilité et quelles forces encore mal connues ont agi dans ces cas ?

Les articles d'Emile Rinck qui ont été réunis ici apportent matière à réflexion ; ce ne sont pas des « révélations », ils ne font pas appel à la foi, mais à la logique et au bon sens.

Ils sont précédés d'une conférence de Rudolf Steiner inédite en français, datant du tout début de son enseignement, quand il faisait pénétrer sous forme encore élémentaire les connaissances fondamentales qu'il allait élaborer au cours des vingt années à venir, concernant notamment la formation de l'homme, son évolution.

La Création est ce qu'elle est. Elle comporte le genre humain. Mais pas encore l'homme *libre*... Or, peut-on logiquement être « destiné » à la liberté ? Et même s'y destiner soi-même ? Goûter la liberté n'exige-t-il pas d'en avoir acquis par soi-même l'expérience, avoir été livré à soi, disposant à sa guise de l'œuvre dont Dieu s'est retiré ? Isolé dans cette œuvre où la sagesse n'est plus que survivance du passé, l'homme apparaît comme le navigateur solitaire ; il dispose d'une boussole : l'intervention du Fils de Dieu devenant Fils de l'Homme. A lui de retrouver le « chemin vers l'Esprit » (deuxième Cahier).

Si une ordonnance fut par Dieu conçue pour le cosmos, par l'homme doit y être introduite la liberté. Que de questions se dressent sur la voie qu'il doit suivre pour



prétendre un jour se transformer de créature en créateur ! Peut-on nier qu'au début il s'y prenne bien mal ? Loin de sauvegarder les réserves de vie et de sagesse, il applique à les détruire toutes ses forces d'invention. Il démonte la pendule pour savoir de quoi elle est faite. Les pièces sont maintenant sur la table, disjointes, ayant perdu leur sens avec la place qu'elles occupaient. Pour les remonter, il faut retrouver ce sens, c'est-à-dire ce qui fut l'Idée de l'horloger. Pour faire marcher le monde, il faut comprendre le plan de l'horloge cosmique, et d'abord en prendre conscience. Comment monter les degrés de la conscience qui permettent cette prise en charge ? Comment élargir la frontière de l'âme ? C'est l'objet du troisième Cahier. La discipline intérieure d'une pensée libre de la dictature des sens en est la condition. Sur une telle discipline se fonde une science créatrice libre qui prolonge les sciences de la nature.

Elle seule peut mettre l'homme en face de ses responsabilités.

S. R.-Coroze

RUDOLF STEINER

# VIES SUCCESSIVES ET KARMA

*Berlin, 15 février 1906*

DANS le monde, il existe des énigmes, et ceux qu'elles intriguent aimeraient en savoir plus long sur l'agencement, sur la trame de l'existence. Ces énigmes, en voici des exemples : Quelle est l'origine des substances et des forces ? L'origine de la vie ? Quelles sont les causes finales dans la nature ? D'où provient ce que nous appelons la conscience ? Comment faut-il voir le problème de l'origine du langage ? Le problème de la volonté libre ? Ces questions se posent nécessairement dès qu'on s'efforce de comprendre la vie en profondeur, et une intelligence qui progresse, qui se cultive, ne peut les évoquer avec indifférence.

Toutefois, d'autres questions doivent avoir la prééminence par rapport à celles-ci, étant donné qu'elles nous touchent de plus près et concernent la condition humaine. Au premier abord elles n'ont pas un caractère théorique ou scientifique, mais elles s'imposent, elles nous demandent d'élever le regard au-dessus des nécessités de la vie, au-dessus de ce qui est transitoire, vers ce qui ne passe pas. Ces questions, on les rencontre à chaque pas, partout dans le monde elles se posent à nous comme des énigmes.Si on y répond, on fait plus que satisfaire des intérêts théoriques ou scientifiques ; en elles on trouve force, courage et assurance dans la vie, on trouve l'espérance en un avenir fécond pour le genre humain, pour la personne humaine.

Ces questions vitales surgissent dès qu'on observe ce qui se passe autour de soi dans l'existence terrestre. Nous voyons en effet telle personne naître avec peu de dons, une faible constitution ; selon toute probabilité, en raison de ses talents limités, elle va traîner jusqu'à sa mort une vie pauvre et souffreteuse. La famille, les circonstances la condamnent à la misère sans qu'il y ait de sa faute. Telle autre personne, du fait aussi de sa famille, est sûre de mener une vie favorisée, heureuse ; qu'elle ait des dons et des aptitudes, et on peut prédire qu'elle réalisera des choses remarquables. De tels exemples et d'autres observables chaque jour, à toute heure, en tout moment pour qui sait voir avec un regard neuf, posent les vrais problèmes de l'existence. Les grands penseurs, les fondateurs de nouvelles conceptions du monde ont depuis toujours tenté de les résoudre.

Or, ces énigmes exigent une solution nouvelle à chaque époque nouvelle. Ce n'est pas que les vérités anciennes aient cessé d'être vraies, il n'est pas question de cela, mais c'est que l'être humain pense et sent d'une autre manière, car la façon dont l'âme ressent les choses se métamorphose bien plus qu'on ne croit ; les questions qu'on se pose ne sont pas nouvelles, ce sont les anciennes questions qui sont posées d'une manière nouvelle. La conception de la vie proposée par la théosophie ou science spirituelle, introduite depuis trente ans dans les pays de civilisation, tente de résoudre les énigmes de l'existence d'une façon qui puisse satisfaire l'âme de l'homme moderne.

Deux notions maîtresses de la science spirituelle feront l'objet de cette conférence qui veut répondre aux questions soulevées. Ce sont l'idée du karma, la grande loi de la destinée, et celle de la réincarnation ou des vies terrestres successives. Ces deux idées de la science spirituelle se proposent de répondre aux énigmes de l'existence à la manière dont répondent aux questions la recherche scientifique et la recherche en général, c'est-à-dire en s'appuyant non



sur une foi, mais sur la connaissance, sur le savoir. La science spirituelle ne diffère pas des autres sciences sous ce rapport. La différence serait peut-être que pour comprendre et pénétrer les vérités scientifiques, il est nécessaire d'avoir des connaissances préalables ; même la vulgarisation scientifique exige presque toujours un certain savoir de base. En revanche, la conception théosophique du monde peut réellement être à la portée de tous, depuis le coeur simple et naïf qui n'est en mesure de comprendre que par le sentiment, jusqu'au plus savant, voire au plus grand sage ; ces derniers mettront d'abord la science spirituelle à l'épreuve du doute, mais s'ils ont la patience et la persévérance nécessaires pour y pénétrer progressivement, ils y trouveront de quoi se satisfaire. Tous ressentiront, en plus de cette satisfaction, une libération intérieure due à ce qu'ils ont longtemps vainement aspiré à une lumière ; ils trouveront enfin réponse à leur problème, et qui connaît ce sentiment sait quelle joie intime il procure ; ils remarqueront un changement dans leur vie. L'essentiel en effet n'est pas ce qui satisfait la soif de connaissance, mais ce qui donne de l'assurance dans la vie et qui parle à l'âme tout entière, pas seulement à une partie de son être.

Puisque nous abordons aujourd'hui des questions tellement importantes et fondamentales, laissez-moi vous dire tout de suite dans quel sens il faut comprendre ce que dit la science spirituelle au sujet de la vie. On objecte souvent à l'investigateur spirituel qu'il n'apporte pas de preuves de ce qu'il avance sur les mondes spirituels supérieurs et toutes ces choses qui, au premier abord, sont impénétrables aux sens ordinaires ; mais l'objection fait montre d'une grande incompréhension. Il n'y a qu'une façon d'y répondre : personne n'est obligé de prendre ces informations pour des articles de foi ; l'investigateur demande seulement qu'on lui prête une attention confiante. Il n'existe pas en science spirituelle de preuves du même ordre que celles qui sont

réclamées d'ordinaire. Ceux qui les demandent ignorent le caractère spécial et le sens particulier des vérités de cette science. Ses preuves sont fournies par la vie, non seulement par la vie observée à l'aide des sens — les yeux, les oreilles, le toucher —, mais encore la vie dans toute l'étendue de son registre, y compris les éléments spirituels les plus élevés. Si donc un auditeur dit à l'investigateur : Je ne crois pas à tout cela, qui peut être un produit de l'imagination dû à vos fantasmes —, ce dernier lui rétorquera : Très bien, il vous est loisible de croire que la science spirituelle est enseignée par des imposteurs ; il existe toutefois un moyen terme entre la foi aveugle et l'incrédulité, qui consiste à écouter sans parti pris. Je vais vous donner un exemple un peu gros. Vous montrez à quelqu'un une carte d'Asie Mineure, et il déclare qu'elle ne représente pas ce pays-là, que c'est vous qui vous le figurez. On ne peut que lui répondre : libre à vous de le penser ; néanmoins remarquez bien ce que je vous ai montré, prenez-en bonne note et gravez-le dans votre mémoire. Quand vous arriverez là-bas, vous verrez que les choses sont bien ainsi.

Il en va de même des enseignements de la science spirituelle. Il n'est demandé à personne d'en faire l'objet d'une foi. La vie lui fournit des preuves en suffisance pour peu qu'on l'observe attentivement et sans prévention, même en ce qui concerne l'au-delà, l'existence après la mort.

Aux vieilles questions, il faut répondre d'une façon nouvelle. Jusqu'en plein XVII[e] siècle, non seulement le gros de la population, qui était superstitieuse, mais tous les gens instruits, même dans les sciences, étaient convaincus que les animaux inférieurs, y compris les vers de terre, naissaient de la boue des rivières. C'était une croyance universellement répandue. On était loin de penser qu'un lombric doit provenir d'un autre lombric, croyant qu'il était issu de la vase. C'est le savant italien *Redi* qui a formulé la loi suivante : le vivant ne peut provenir que du vivant ; jamais le



vivant ne naîtra de l'inanimé. Le lombric ne provient pas du limon, mais du lombric qui l'a engendré. Elle est récente, cette connaissance. C'est ainsi que progresse l'humanité par rapport à la vérité. Quiconque croirait aujourd'hui encore que les vers proviennent de la terre passerait pour bien peu intelligent. Ce que Redi a proclamé à l'époque, échappant de justesse au sort qui a frappé *Giordano Bruno*, fait partie de la science et de sa conception de la nature.

Les habitudes de pensée d'alors se refusaient à admettre que le vivant procède du vivant ; celles de notre temps opposent la même résistance à l'idée de réincarnation. Certains entrent littéralement en fureur en présence des vérités de la science spirituelle, tout comme le faisaient jadis ceux qui ne voulaient pas reconnaître l'origine des vers de terre. Le fondement de la science spirituelle est tout aussi solide lorsqu'elle affirme que ce qui est psycho-spirituel ne peut provenir que de l'âme et de l'esprit. Si d'ici deux siècles la bêtise ne l'emporte pas sur la saine raison, nul doute que la vérité de la science spirituelle se sera imposée dans tous les milieux comme l'a fait la vérité de la science naturelle.

L'âme et l'esprit ne peuvent provenir que de l'âme et de l'esprit. Qu'est-ce à dire ? C'est l'âme et l'esprit qui se manifestent quand nous sommes en présence de la destinée, telle qu'elle dépend de réalités extérieures, des dispositions, des capacités, et du caractère en général. Si l'on observe les particularités délicates, intimes, d'une âme humaine en devenir, on voit grandir en l'enfant quelque chose qui ne peut pas davantage provenir du non psychique, du non spirituel, que le lombric de la vase ; ceux qui le nient ne perçoivent que ce qui est grossièrement matériel. Certes, le nez de *Schiller*, ses cheveux roux et d'autres traits de sa physionomie s'expliquent par l'hérédité corporelle, de même que les particules de carbone et d'oxygène du ver de terre proviennent du carbone et de l'oxygène ambiants. Les éléments inanimés du lombric proviennent des éléments

inanimés de la nature environnante, et les particules physiques de notre organisme proviennent de l'environnement physique. Or les dons de Schiller, son talent, nous ne les expliquons pas davantage par son milieu que nous n'expliquons le ver de terre par la vase. Nous avons pris Schiller en exemple seulement parce qu'il est frappant, mais tout homme, même le plus fruste, tend à éliminer progressivement au cours de son évolution ce qui a un caractère grégaire. Il est impossible de déduire de l'hérédité physique ce qui est individuel. On peut le constater aisément même en n'observant pas finement les choses. Essayez de sentir ce que veut dire dans ce domaine le mot de *Goethe* : « Mystérieuse sous la pleine clarté du jour, la nature ne se laisse pas enlever son voile, et ce qu'elle ne veut pas révéler à ton esprit, tu ne le lui arracheras pas de force à l'aide de leviers et de vis. » (1) La pince et le microscope ne sont donc ici d'aucun secours.

Considérez un enfant dans les premiers mois et les premières années de sa vie. Son visage porte l'empreinte de ce qu'il a reçu de son père, de sa mère, de ses aïeux. Ce qui s'exprime est le caractère humain en général, le caractère du groupe, de l'ethnie, de la famille. On dira que la douceur des traits vient du père, de la mère, de l'oncle ou de la tante. Mais à mesure que l'enfant grandit, on voit s'opérer en lui une métamorphose remarquable que celui dont les sens sont affinés est absolument en mesure d'observer. Ce qui vient du père, de la mère, de la grand-mère et ainsi de suite appose sur le petit corps une sorte d'empreinte collective qu'on voit par la suite se métamorphoser et adopter une forme due à l'être intérieur. Dans les traits du visage s'exprime peu à peu ce qui vit dans le for intérieur et ne peut provenir ni du père ni de la mère. Plus le caractère individuel, s'élevant fortement

(1) Gœthe : *Premier Faust*, acte I, scène 1. Trad. Henri Lichtenberger *(N.d.E.)*.



au-dessus de ce qui appartient au groupe, vit dant l'âme, plus fortement celle-ci agit dans le corps et le remodèle.

Peut-il réellement être expliqué par l'hérédité, le visage d'un grand penseur, d'un grand bienfaiteur de l'univers qui, agissant de son propre mouvement, enrichit le monde d'un apport nouveau ? C'est le visage qui montre le mieux de quelle manière la personne s'élève au-dessus de ce qui n'appartient qu'au groupe. En chaque être humain se révèle le noyau spirituel de l'être, lequel ne procède pas de l'hérédité, mais choisit cette hérédité pour y naître. Du moment que ce noyau ne se rapporte pas au père, à la mère ou aux ancêtres, il faut pouvoir le mettre en rapport avec un élément spirituel. L'âme et l'esprit proviennent de l'âme et de l'esprit. Ici doit intervenir l'idée d'évolution, l'idée des incarnations successives. L'être qui imprime ses traits à l'enfant a déja été présent, a vécu plusieurs fois dans un corps. L'âme et l'esprit s'expliquent alors de la même façon que s'explique la provenance du lombric à partir d'un autre lombric et non à partir de la vase.

L'imperfection qui a existé dans le passé, nous ne pouvons pas nous étendre à son sujet dans cette conférence. Comment la science spirituelle explique-t-elle qu'il y ait différents degrés de perfection dans le domaine de l'âme et de l'esprit ? De même que, selon Haeckel, le minuscule hématozoaire est né dans des conditions d'existence primitives et que l'animal, à sa suite, s'est formé en développant la forme physique extérieure, nous pouvons dire d'une âme parfaite qu'elle a évolué peu à peu à partir d'une âme imparfaite qui s'est perfectionnée progressivement. L'être humain primitif, à l'âme enfantine, imparfaite, présente une forme semblable à celle que nous avons dû prendre dans le passé, afin de nous élever à la forme plus spirituelle qu'elle a maintenant. Comparez donc sous le rapport de l'âme le cannibale qu'a rencontré *Darwin* à un Européen moyen ; ce dernier a la notion du bien et du mal,

du juste et de l'injuste, du vrai et du faux ; l'autre, Darwin voulut lui faire comprendre qu'il ne devait pas manger ses semblables, que c'était mal et qu'on n'avait pas le droit de le faire. Le cannibale le regarda bizarrement et lui dit : « Mais comment peux-tu savoir cela ? Il aurait d'abord fallu que tu en manges. C'est après que nous savons s'il était bon ou mauvais. »

Vous avez là une âme encore imparfaite qui au cours de l'évolution deviendra de plus en plus parfaite. L'âme ne commence pas à exister à la naissance du bébé ; elle s'est développée d'abord au cours d'incarnations imparfaites, où elle n'a saisi par exemple du bien et du mal que ce qui était ou non agréable au palais. Elle évolue de degré en degré, elle avance, apprenant toujours à travers de nombreuses incarnations, jusqu'au point où nous en sommes arrivés. Notre âme, nous la portons en nous, douée des aptitudes et des forces qui sont les nôtres, affectée de la destinée qui est la nôtre. Nos vues seront plus exactes quand nous reviendrons dans notre prochaine incarnation ; chaque fois que nous reviendrons sur la terre, nous paraîtrons avoir progressé vers la perfection, et nous parviendrons au degré où nous serons aptes à nous élever à une existence plus haute, plus divine — dont nous ne parlerons pas davantage aujourd'hui.

On peut certes expliquer l'existence par d'autres lois que celle de la réincarnation, toutefois celle-ci est seule à pouvoir résoudre les énigmes de la vie. Un noyau d'être se manifeste en tout homme et passe par des vies nombreuses et répétées. Le matérialisme considère que l'esprit et l'âme ne sont que des superstructures, qu'ils sont formés à partir de l'organisme, que le langage et les représentations ne font que développer et perfectionner ce que possède déjà l'animal ; un matérialiste vous expliquera que l'idéal moral le plus élevé, les sentiments religieux les plus sacrés sont le produit de votre organisation corporelle. Mais c'est exactement l'inverse : tout ce qui dort dans l'âme, le noyau éternel de l'être, a édifié et modelé son corps par étapes successives. Ce qui est corporel-physique provient de l'âme et de l'esprit ; c'est ce qu'enseigne la conception du monde de la science spirituelle qui deviendra pour vous de plus en plus claire à mesure que vous l'approfondirez. Elle ne s'appuie pas sur la foi ; certes, une brève conférence ne peut en donner qu'une esquisse privée des développements qui seraient nécessaires, mais cette science repose sur des bases aussi fermes et solides que toute science. Elle travaille avec les mêmes méthodes que la science du sensible, mais celle-ci se cantonne au monde physique alors qu'elle étudie le monde spirituel. L'être humain est formé d'une nature supérieure et d'une nature inférieure, et lorsqu'il franchit la porte de la mort, sa nature inférieure est rendue aux éléments auxquels elle appartient, à la terre pour la partie corporelle, à d'autres éléments pour d'autres parties. Tout comme l'espèce Lis doit passer par le stade de la graine et revêtir sans cesse de nouvelles formes pour exister en tant qu'être vivant, le noyau éternel qui est en l'homme adopte de façon renouvelée un corps humain, une forme humaine.



La loi de la réincarnation de l'être décrit que l'évolution sur le plan spirituel offre l'image supérieure, le pendant de ce qui se passe sur le plan terrestre ; elle conduit à déceler en l'homme ce qui, par sa finesse, risque d'échapper au regard. Le noyau de l'être humain est fait d'une essence triple, sa nature est triple. Dans le tréfonds de l'être repose ce qui, à notre époque, est très peu développé encore et n'existe qu'en germe chez la plupart de ceux qui vivent dans les pays de civilisation. Nous appelons *Homme-esprit* (ou Atma) ce centre intime le plus profond de l'être ; il est encore invisible chez la plupart des humains, même au regard de l'âme.

La deuxième partie du noyau spirituel humain est Bouddhi, l'*Esprit de vie* dans notre terminologie. Ce deuxième élément trouve à s'exprimer dans l'âme de ceux qui sont à la pointe de l'évolution, ceux qui conduisent les

hommes, qui sont des guides de l'humanité. D'une certaine manière, nous pouvons décrire l'Esprit de vie en disant ceci : le Bouddhi dans toute sa gloire et sa majesté était présent chez les fondateurs des anciennes religions, Hermès, Bouddha, Zoroastre ; il vivait dans une mesure exceptionnelle dans le Christ Jésus. Si je veux faire comprendre ce que signifie le Bouddhi dans le monde spirituel, je ne puis y arriver que par comparaison. A défaut de percevoir le spirituel, il faut le saisir dans un symbole, enchâsser l'éternel dans le périssable, puisque « tout ce qui passe n'est que symbole », comme l'a dit Goethe. Représentez-vous, dans la vie physique ordinaire, que la force productrice normale soit unie à l'amour — non un amour qui reçoit, mais un amour qui est don total —, et vous avez le Bouddhi.

Le meilleur symbole emprunté à la nature est celui de la poule couveuse ; grâce à la chaleur vitale de son propre corps, elle engendre comme par magie une vie nouvelle en sacrifiant à celle-ci, par une qualité d'amour particulière, son existence propre. Transposez cela dans le spirituel ; c'est une individualité qui développe d'une manière spirituelle une force capable d'impulser les grandes virtualités de progrès existant dans la nature humaine pour faire avancer l'évolution de l'humanité. La manière christique d'éprouver, de ressentir, celle qui dans les pays d'Occident répand depuis deux mille ans ses bienfaits dans le sentiment, dans le cœur, n'est-ce donc pas la force fondamentale qui provient du Christ, celle qui vivait en lui ? Ne l'a-t-il pas introduite dans le monde de la manière la plus sublime ? Elle représente dans le spirituel l'amour qui se donne et qui crée jusque dans le sensible — qui crée, non un être humain, mais un amour spirituel issu de la sagesse cosmique qui l'engendre de siècle en siècle.

Unissez en pensée cet élément à la nature humaine, et vous obtenez ce que notre mystique appelle le Christ, la mystique grecque Chrestos, la mystique de l'Orient Bouddhi, l'Esprit



de vie au comble de sa puissance. Si vous pressentez, même faiblement, ce que peut éprouver celui qui produit spirituellement une force capable d'être incorporée à l'humanité et d'impulser la vie spirituelle, représentez-vous la vraie béatitude de la poule qui couve, unie à la pleine clarté de l'esprit, à une conscience lumineuse : c'est le Bouddhi. En une certaine mesure, il est présent en tout homme, au moins en germe.

La troisième force de l'âme est celle par laquelle nous comprenons l'univers, nous le concevons. Il serait insensé, celui qui prétendrait tirer de l'eau d'un récipient alors que celui-ci n'en contiendrait pas. Dire tout à la fois que l'homme puise la sagesse dans l'univers et qu'il n'y a pas de sagesse en l'univers, n'est-ce pas également insensé ? L'astronome cherche à concevoir et à calculer la sagesse du cosmos. L'univers ne peut être compris que par la sagesse. Si la sagesse n'était pas contenue dans l'univers, comment donc l'y trouverait-on ? Jamais nous ne pourrions la trouver si elle n'était pas donnée. La sagesse par laquelle nous voulons concevoir l'univers est celle-là même qui l'a créé. Voilà le troisième élément qui parcourt la totalité de l'univers. C'est le Manas. La meilleure traduction de ce mot serait : la sagesse naissant du sein de l'univers.

Ce troisième élément, c'est notre *Moi spirituel*. Les trois ensemble, Atma, Bouddhi, Manas, constituent le noyau le plus profond de l'être humain, ce qui passe d'une incarnation à l'autre. Dans les tribus sauvages, cette triade existe aussi à un degré inférieur, mais n'est développée qu'imparfaitement ; elle l'est à un niveau plus élevé chez les humains actuels de type courant ; un niveau plus élevé encore caractérise un grand guide de l'humanité.

L'être humain traverse les vies successives ; il passe par le stade de la culture spirituelle, puis il atteint celui où il guide les hommes, non seulement par son idéal, mais par sa sainteté, tels François d'Assise, saint Bernard et bien

d'autres. Voyant de quelle façon les humains qui se côtoient vivent chacun leur évolution, le disciple pourra se faire une idée claire du passage par les diverses existences. Ce que nous venons d'évoquer trouve une expression dans la personne tout entière pour celui dont le regard sait voir finement les choses. J'ai dit que le noyau de l'être n'existe qu'en germe dans l'individu normalement développé et qu'il se perfectionnera de plus en plus. Or, ce que nous développons aujourd'hui en nous à partir de ce noyau nous a créés et modelés dès le commencement. Nous voyons ainsi comment l'être triple, le noyau de l'être, travaille en l'être humain d'abord inconsciemment, puis de façon consciente. Je n'ai fait tout à l'heure que mentionner la physionomie du penseur où s'exprime l'être intérieur, mais ce ne sont pas seulement les traits, ce sont les gestes, c'est la mobilité du visage où s'exprime l'être profond. En l'enfant, tout cela se forme progressivement avec plus ou moins de force à partir de ce qui agit en lui.

L'investigation spirituelle proprement dite, qu'on appelle occultisme, permet de connaître le rapport entre l'être intérieur triple et son expression extérieure dans le corps qui en est l'instrument. L'occultiste — c'est ainsi qu'on le nomme — dit que chez l'homme, individu masculin, le Moi spirituel (Manas) s'exprime d'abord dans les traits du visage. Bouddhi prend forme dans l'organe de la parole, vit dans la voix, préparant et préségeant des étapes futures. Atma, le troisième élément, vit chez l'homme dans le geste, le mouvement des mains J'ai dit que le deuxième élément, Bouddhi — le Christ, nous venons de le voir — vit dans les organes de la parole et dans la voix. La mystique chrétienne exprime cela de la manière la plus profonde dans l'Evangile de saint Jean où il est écrit : « A l'origine était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et un dieu était le Verbe. » La parole est désignée par saint Jean comme étant le Christ.

Chez la femme, il en va un peu autrement. Cela n'enlève



rien à ce que dit la théosophie au sujet de l'égalité absolue des sexes : Atma, Bouddhi et Manas sont les mêmes chez l'homme et chez la femme. Ils ne déterminent pas le sexe de la personne, mais sa morphologie, sa forme extérieure. Manas intervient chez la femme dans la parole, Bouddhi dans les gestes des mains et Atma dans le corps en son entier. Nous avons là ce qu'on appelle les différences occultes entre la forme corporelle masculine et féminine, mais non pas des différences dans le noyau de l'être humain homme ou femme.

Comment cette idée de la réincarnation se situe-t-elle par rapport à la loi du karma ? Le mot *karma* dérive (ou du moins est en relation avec lui) du mot sanscrit « *karnoti* », qui signifie faire, effectuer. C'est exactement la même racine que le latin « *creare* », faire, créer. Karma ou création, c'est la même chose en deux langues différentes. Essayons maintenant de bien comprendre ce que signifie karma. En allemand, on le traduirait par activité, action. Recourons à un exemple simple. Imaginez que vous accomplissez une certaine tâche du matin jusqu'au soir. Puis vous allez vous coucher et vous dormez toute la nuit. Quand vous vous réveillez le lendemain matin, si vous vous dites : Ce que j'ai fait hier ne m'intéresse pas, aujourd'hui je repars à zéro —, vous dites une bêtise. La seule chose possible est de reprendre le matin ce que vous avez interrompu la veille au soir et de vous dire : c'est là le travail que j'ai dû arrêter hier et qu'aujourd'hui je continue. Qu'est-ce que cela signifie ? Simplement ceci : par mon travail d'hier, j'ai déterminé mon destin d'aujourd'hui. Cet exemple contient entièrement la notion de karma. Chacun de nous façonne son destin à venir.

Prenons un autre exemple. Certains animaux se réfugient dans de sombres cavernes. Il se passe alors le phénomène suivant : ils perdent la vue. Les sucs nourriciers sont attirés vers des parties du corps autres que les organes de vision et la

conséquence en est que ces animaux deviennent aveugles. Que signifie alors le fait qu'ils ne produisent plus que des générations de descendants aveugles ? Il faut reconnaître que cette perte de la vue résulte du fait que ces animaux ont été confinés dans l'obscurité. A quoi est due cette modification dans leur nature ? Au changement survenu dans leur habitat. Or le karma n'est rien d'autre que l'action que le passé opère sur l'avenir pour en déterminer le sort. La cause et l'effet dépendent toujours l'un de l'autre. Au cours d'une vie terrestre, entre la mort et une nouvelle naissance, on entre dans une vie nouvelle. C'est la même chose que lorsque nous nous réveillons et reprenons le travail laissé la veille.

Ce qui a été semé dans une précédente vie terrestre, nous en récoltons les fruits dans la nouvelle existence. Si dans une vie antérieure nous avons accumulé les causes d'un destin contraire, l'effet en est retombé sur l'existence suivante. Si nous avons fait du tort à quelqu'un, nous le verrons resurgir et nous rendre la pareille. Si l'on me fait du mal dans cette vie-ci, j'ai tout lieu de supposer que j'ai connu cette personne dans une vie antérieure et que j'ai moi-même été à l'origine de ce que l'on me fait subir aujourd'hui. Ainsi la grande loi du karma rend plus clair, plus explicable le sort de chaque individu, et la lourde énigme vitale à laquelle nous sommes sans cesse confrontés s'allège et s'éclaire. Je puis maintenant comprendre pourquoi tel individu est né dans des conditions misérables et pourquoi, sans l'avoir mérité, il doit subir un sort si contraire. Le cas est le même pour celui qui n'a pas bien fait son travail un jour. La mauvaise préparation de la veille compromet le travail d'aujourd'hui. Cela revient à dire que l'on s'est préparé dans une vie antérieure les ennuis, les désagréments actuels. On sait bien que toute chose a son effet. Ce que je fais actuellement de bien ou de mal exercera son action dans une vie prochaine. Nous recevons la même leçon des étoiles et du soleil dont nous percevons les effets dans le cosmos. Il en est de même dans le cosmos des esprits et des âmes. Les actes que nous accomplissons présentement trouveront leur complément dans une vie future. Saint Paul dit à bon droit : Dieu ne permet pas que l'on se moque de lui ; vous récolterez ce que vous aurez semé. Saint Paul était un initié qui savait bien pourquoi il parlait ainsi. Il énonçait la grande loi cosmique qui dirige la destinée humaine.



Il est bon de se représenter comment agit cette loi. Si vous avez suivi d'autres conférences que j'ai faites, vous savez déjà ce que je voudrais évoquer ici. Quand nous observons l'être humain du point de vue de l'esprit, il ne nous apparaît pas comme un corps physique, car nous savons que ce corps physique n'est qu'une partie d'une entité plus importante. Comprenons ce que saint Paul appelle le corps spirituel et que nous appellerons le corps éthérique. Ce corps éthérique est comme projeté par le corps physique, ou plutôt c'est au contraire le corps physique qui est une projection du corps éthérique. C'est le second élément de l'entité humaine. Le troisième élément est le corps astral, tout ce que l'on porte en soi de plaisir et de peine, de joie et de souffrance, d'instincts, d'élans, de passions et de désirs ; tout ce qu'offre un être humain qui est devant nous, mais que nous ne voyons pas seulement avec nos organes de perception physique. Que voyons-nous de lui ? Evidemment la couleur de sa peau, et, pour l'observation physique, les os, les muscles, les nerfs. Le plaisir et la souffrance, les instincts, désirs, passions que cet être renferme en lui, nous ne les percevons pas. C'est là ce qu'on appelle le corps astral. Avec lui commence la nature spirituelle de l'homme que nous appelons le moi, le porteur de notre conscience personnelle. Il est le support des éléments que j'ai décrits comme Moi spirituel (Manas), Esprit de vie (Bouddhi) et Homme-esprit (Atma).

L'animal possède un corps astral. Il ressent le plaisir, la joie, la souffrance. Quant à ce qui prend une configuration

chez les maîtres de l'humanité et qui est en germe chez tous les hommes, c'est le noyau éternel de l'être humain qui passe d'incarnation en incarnation. Quand l'individu vient à mourir, que reste-t-il de lui, qu'est-ce qui disparaît ? Le corps physique que les yeux voient et que les mains touchent est rendu à la terre. Le corps éthérique se répand dans l'universel éther de vie très peu de temps après la mort. Le troisième élément est le corps astral, sur lequel l'individu a déjà travaillé. Prenez une âme qui vit dans un être cultivé ; elle est pourvue d'un noyau intérieur et d'une abondance d'instincts, de passions, etc. Comparez-la à celle d'un homme primitif qui en est au premier degré de réincarnation.Les éléments supérieurs n'ont pas encore agi sur lui ; la vie instinctive est encore animale. Que peut faire le noyau spirituel de cet être, sinon travailler constamment à ennoblir les passions animales ? L'homme cultivé se distingue du primitif en ce que son corps astral n'a plus d'instinct bestial. A la mort de cet individu, quand l'âme entre dans le monde spirituel, la part d'instinct qui restait en elle se découvre. S'il s'agissait d'un homme qui venait de s'incarner pour la première fois, les passions animales sont à l'état sauvage ; peut-être est-ce un cannibale ; ses actions engendrent des conséquences. L'homme commence à comprendre ce qu'il a fait. Il se dit : ce que je fais aux autres, on peut me le faire aussi, et je peux être dévoré. Une première lueur de conscience s'allume en lui ; elle est encore brumeuse, mais il se met à purifier ces instincts, à se former un jugement qui émane de son noyau spirituel. A l'incarnation suivante, il retrouvera le jugement dont le germe a été déposé. Il se sera affiné. Il continuera à épurer ses passions, ses instincts, s'élevant ainsi d'incarnation en incarnation.

Que se passe-t-il en vérité à la mort ? On peut le comprendre sans qu'il soit pour cela nécessaire d'être clairvoyant. Il suffit de réfléchir à ce qu'on fait tout au long de sa vie. A l'aide du corps physique, on a connu par



exemple des sensations de goût au contact de la nourriture. Cette impression agréable qui flattait le palais était de nature psychique, mais le palais, lui, était physique. Si l'on n'avait pas d'organes physiques, on n'aurait pas pu avoir d'impression psychique. Sans oreille physique on ne peut pas entendre ; sans oeil on ne peut pas voir. Tout ce que nous percevons ne nous est procuré que par les sens physiques. L'être humain actuel ne peut rien percevoir sans les sens. Il leur est lié. Il a l'habitude de satisfaire les désirs auxquels les organes sensoriels apportent une réponse. On a gardé l'habitude d'avoir des désirs, des jouissances, mais les moyens de les satisfaire, la langue, les yeux, les oreilles manquent. Après la mort on ne les a plus. Après la mort, on se trouve donc dans un état de conscience qui oblige à se déshabituer de tout ce que réclamaient les organes sensoriels. L'âme ne doit plus rechercher ces satisfactions ; elle doit se dépouiller des joies qu'elle a connues sur terre uniquement au moyen des sens physiques. C'est ce qui est appelé, dans la doctrine théosophique, *kamaloca*. Nous l'appelons le purgatoire, le feu purificateur.Il n'est pas faux de comparer ce qu'on ressent alors à une soif brûlante, à un sentiment brûlant de manque. Tel est l'état d'après la mort. L'organe n'est plus là pour apaiser l'âme assoiffée. Lorsqu'au cours des années l'âme s'est déshabituée de ses rapports avec le physique dans le kamaloca, elle vit dans le monde spirituel auquel elle appartient en tant qu'âme, et c'est là qu'elle emporte son fruit de vie. La terminologie de la science spirituelle appelle ce monde *devachan* ou pays des esprits. Qu'emporte ainsi l'âme ? Les désirs et les passions sont maintenant épurés de tout élément physique ; ils sont spiritualisés. Tout ce qui a été acquis sur terre pendant l'incarnation est ainsi emporté dans le devachan et élaboré en vue d'une nouvelle incarnation terrestre. Les expériences qui ont été faites sont transmuées en forces de vie. L'expérience de la vie trouve son prolongement. Représentez-vous

exactement la différence entre une expérience et une force de vie. Quand une âme apprend par expérience qu'il n'est pas possible de manger son semblable sans s'exposer soi-même à un sort pareil, ce qu'elle expérimente ainsi doit se transformer en force, en voix intérieure qui lui dit : « Tu ne dois pas manger ton semblable. » Cette volonté, cette voix de la conscience rend l'homme toujours plus parfait au fur et à mesure de ses incarnations. Le vécu se transforme en vouloir, en conscience morale. Voilà ce qui s'accomplit dans le devachan. Dans le kamaloca on se purifie, dans le devachan on transforme le vécu en force pour la prochaine vie terrestre, on l'incorpore à sa nature intérieure individuelle. On peut déjà se rendre compte, lorsqu'on observe une âme très primitive, que dans ses gestes, dans les traits de son visage, les mouvements de sa main, c'est l'espèce qui se manifeste. Le caractère individuel apparaît d'autant plus que les incarnations ont été nombreuses. Qu'est-ce qui s'est ainsi transformé ? Ce sont les expériences des vies antérieures qui ont composé le caractère.

Vous pourriez encore poser la question : pourquoi ne se rappelle-t-on pas les vies passées ? — Ainsi formulée, cette question n'a pas grand sens. C'est comme si quelqu'un disait : vous vous nommez des hommes, et voici un enfant de quatre ans qui ne sait pas calculer ; or, comme c'est un homme, la conclusion est que les hommes ne savent pas compter. En fait, c'est une question d'évolution. Il vient toujours dans la vie d'un homme un moment où des progrès apparaissent qui avaient été atteints dans des vies antérieures. Si l'on ne se rappelle pas comment ils furent acquis, il faut les réapprendre, en réacquérir la faculté, comme l'enfant doit réapprendre à lire, compter, écrire. Il ne faut pas laisser dans le vague les questions qui se rapportent au destin si l'on veut atteindre la perspective qui permet de se rappeler les précédentes vies terrestres.

Comment agissent les souvenirs des vies antérieures ? Ils



dépendent du travail accompli par l'être humain sur le noyau spirituel de son être propre. Plus on s'est libéré, plus on s'est rendu maître dans cette vie de ce qui provient des sens, plus s'est intensifiée la vie de l'âme, moins on est soumis aux jouissances que les sens nous procurent, et plus alors on s'approche de l'état où il sera possible de se reconnaître à des stades antérieurs. Quels souvenirs de l'existence passée viennent alors ? Demandons-nous ce que l'homme du commun ressent ordinairement. Uniquement ce que lui offrent les sens. Et de là, naturellement, aucun souvenir de vie terrestre antérieure ne peut venir. L'homme peut faire l'expérience de ce qu'il a vécu dans ses vies antérieures uniquement s'il mène une vie conforme à son moi divin. En intensifiant la vie de l'esprit, on verra resurgir les souvenirs passés qu'apporte cette vie de l'esprit.

Une autre objection est généralement faite contre la doctrine du karma. On dit qu'elle n'est rien d'autre que la loi de la destinée ; les vies antérieures ne feraient que préparer le destin. Destinée et caractère seraient par là inéluctablement déterminés. Dès lors il n'est plus de liberté, plus de libre vouloir. Nous sommes soumis à la fatalité. Mais parler ainsi ne vaudrait pas mieux que de dire : sur mon livre de caisse, je mets à gauche les *sorties* et à droite les *entrées* ; si j'additionne les deux côtés, j'obtiens un certain chiffre ; si je soustrais l'un de l'autre, j'obtiens un profit ou une perte ; si je l'ajoute à l'un des deux côtés, le bilan apparaît. Il doit en être ainsi pour un bilan de vie. D'un côté les bonnes actions, de l'autre les mauvaises, les bêtises. On tient ainsi les comptes d'une existence comme une comptabilité commerciale. Mais imaginez un marchand qui dirait : j'ai fait ma balance annuelle, je ne peux plus rien y changer ; je ne ferai plus de nouvelles affaires, car tout ce que je ferais encore serait déterminé par les opérations antérieures. Cela revient à dire : je ne peux plus rien faire de nouveau, car ce que j'ai accompli auparavant ne me le permet plus. Pas plus que la

comptabilité n'interdit au marchand de faire de nouvelles affaires, le karma n'empêche d'accomplir de bonnes ou de mauvaises actions. Celles-ci peuvent être inscrites du côté des entrées ou des sorties, qui s'en trouve augmenté. On dit encore : si j'aide quelqu'un qui se trouve dans le besoin, j'interviens dans son karma ; cela ne devrait pas être. Répondons : vous pouvez aider cet individu à inscrire des résultats positifs dans son karma et ainsi améliorer son bilan. En vous abandonnant à la paresse, à la négligence, à la fatalité, vous n'inscrivez pas de résultats positifs en ce qui concerne la loi du karma. Elle est d'un autre ordre.

Un chimiste va peut-être entrer dans son laboratoire en se disant : si je mélange du soufre, de l'oxygène et de l'hydrogène en certaines proportions, d'après une loi inéluctable il apparaîtra de l'acide sulfurique. On ne peut rien objecter à cette loi. Mais le chimiste peut renoncer à faire ce mélange. La loi n'entrave en rien sa libre volonté ; elle lui donne seulement la certitude que ce qui doit se passer va vraiment se produire. Le même mélange ne produira pas une fois de l'acide carbonique, une autre fois de l'acide sulfurique. La loi nous assure un résultat certain. Il en est de même à l'égard du karma. Cette loi ne nous empêchera jamais de commettre une action, mais elle nous donne la certitude que la juste conséquence découlera de nos actes. Toute bonne action, toute action sensée aura de bons effets. Car tout se passe d'après une loi spirituelle qui nous garantit que rien de ce que nous faisons n'est soumis au hasard. Par chacun de nos actes, nous pouvons nous insérer dans la juste ordonnance cosmique.

Cette loi du karma n'est donc pas seulement une réflexion, une théorie satisfaisante, mais elle contient la solution du problème de la vie, de l'énigme du monde. La vie nous offre force et sécurité, et nous savons qu'en elle tout est soumis à une loi que nous arrivons toujours à mieux connaître, à déchiffrer avec plus de conscience. La science de l'esprit ne



satisfait pas seulement notre soif de savoir. Elle nous donne encore autre chose : la force, le courage, la certitude. Il ne nous est pas seulement enseigné quel sort nous est dévolu, mais il nous est donné en même temps la possibilité de vivre conformément à cette destinée en réalisant une existence toujours plus accomplie. L'enseignement de la réincarnation et du karma n'apparaît pas alors comme un dogme, une théorie, mais comme la réponse vivante, apaisante, à l'énigme de la vie humaine.

Tous ceux qui ont percé les mystères de la nature et de la vie spirituelle ont découvert plus ou moins cette loi de la destinée et cette loi de la réincarnation. Giordano Bruno en fut un défenseur, et lorsqu'après une éclipse réapparut une nouvelle période de culture spirituelle, *Lessing* fut celui dont la sagesse fit retentir à nouveau la doctrine de la réincarnation. Je sais que beaucoup ne se privent pas de sous-estimer Lessing, et s'ils l'entendent louer ils ne peuvent acquiescer. Il est curieux que l'on ne prenne d'un grand homme que ce qui plaît ! On se comporte ainsi envers Giordano Bruno et Goethe, à qui l'on a reproché de n'avoir eu cette idée que dans leur grand âge. Les théosophes allemands n'en sont pourtant pas moins pénétrés. Mais c'est seulement depuis quelques décennies qu'il est possible de communiquer publiquement cette idée. Ce n'était pas possible aux temps modernes parce que la civilisation humaine avait d'autres tâches, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Les doctrines de la réincarnation et du karma entrèrent dans l'ombre et les grands esprits ne purent plus les faire connaître qu'en symboles, en images empruntées à la vie. Là où la vie leur semblait explicable jusque dans ses plus profondes racines, ils faisaient souvent allusion à ces vérités, à cette loi éternelle de la réincarnation qui commande nos existences entre la naissance et la mort, et ce en portant sur la vie un regard souverain. Goethe y pensait par exemple lorsqu'il écrivait à Charlotte von Stein, à laquelle le liait une profonde

affinité d'âme : « Ah, tu fus ma sœur ou bien ma femme dans des temps écoulés ! » Ainsi, comme d'autres grands esprits, Goethe a aussi entrevu la loi du karma qui nous gouverne. Il exprime dans un poème le fait que nous venons au monde porteur de dispositions et soumis à la loi des causes et des effets :

Comme au jour qui t'a donné au monde,
A son plus haut le soleil s'offrait au salut des planètes,
Aussitôt et sans t'arrêter jamais tu as prospéré
Selon la loi sous laquelle tu fis ton apparition.
Ainsi faut-il que tu sois, à toi-même tu ne peux échapper,
Ainsi le disaient déjà sybilles et prophètes ;
Et aucun temps et aucune puissance ne morcèlent
La forme signée qui en vivant se développe. (2)

Mais ce qu'il avait à dire de plus profond, il le mit en images entre autres dans le beau poème où il compare l'âme de l'homme à l'eau et le destin au vent. L'âme s'écoule de vie en vie dans le fleuve du devenir, et le destin souffle comme le vent sur ces vagues sans cesse renouvelées. De même que chaque vague prend une forme qui dépend de celle qui l'a précédée, ainsi l'âme dépend de la forme qu'avait sa vie antérieure ; et, de même que le vent se renouvelle sans cesse, quelque chose de nouveau s'introduit chaque fois dans le livre de comptes de l'homme. Ainsi le ressent Goethe : l'âme descend du monde spirituel, vient sur terre, remonte au ciel et revient dans une nouvelle incarnation.

L'âme de l'homme
Ressemble à l'eau :
Venant du ciel,
Montant au ciel,
Devant descendre
Sur terre encore,
Changement éternel.

(2) Gœthe : *Poèmes orphiques* (1817), strophe 1. Trad. Charles Du Bos *(N.d.E.)*.



Le pur filet jaillit
De la paroi
Haute et abrupte,
Puis asperge avec grâce
D'eau vaporeuse
Le rocher lisse,
Légèrement s'y pose
Et ondoie comme un voile,
Dans un murmure
Gagnant le gouffre.

Si des rochers
S'opposent à sa chute,
De dépit il écume
Et, par degrés,
Va vers l'abîme.

En son lit plat
Il glisse par les prés du val,
Et c'est dans l'onde unie d'un lac
Que tous les astres
Baignent leur face.

Le vent est pour la vague
Un amant caressant ;
Le vent jusqu'au fond mêle
Les vagues écumantes.

Ame de l'homme,
Que tu ressembles à l'eau !
Destin de l'homme,
Que tu ressembles au vent ! (3)

(3) Goethe : *Chant des Esprits au-dessus des eaux* (1779). Trad. Roger Ayrault *(N.d.E.)*.

EMILE RINCK

# LA DESTINEE, LE KARMA ET LE MOI

*Articles extraits de la revue « Triades »*

# I

## *Les «pourquoi» de la conscience*

L'HUMANITÉ moderne se débat dans une multitude de problèmes, tous plus graves les uns que les autres : problèmes économiques, politiques, culturels ; souci de l'avenir, souci de la nourriture des générations futures ; souci de la santé de la population mondiale croissante menacée par les innombrables « ersatz » et substances synthétiques, par la radioactivité ; souci de la paix du monde, peur des conflits qui équivaudront au suicide collectif et qu'un rien peut déclencher ; souci de l'avenir de la terre, du rythme des saisons dont l'équilibre météorologique et biologique si subtil semble être profondément déréglé par la folie des hommes.

C'est un fait tragique, mais bien caractéristique de notre époque tourmentée, que chacun de ces problèmes (et tous réunis) agit directement et d'une façon très sensible sur notre vie individuelle. La structure de la société moderne est d'une complexité telle que tout point névralgique est immédiatement ressenti par tous les membres. Et les points névralgiques sont légion !

Sous l'effet de la pression trop grande de ces soucis, l'individu se sent comme écrasé et anéanti. Il lui semble que ces problèmes humains aient pris des dimensions telles que tout effort personnel en vue de leur résolution soit voué à l'échec, donc vain. Et devant l'immensité de la tâche, une grande partie des hommes s'enfouissent délibérément dans une médiocrité croissante, une vie sans idéal, animés du seul souci de manger à leur faim et de jouir des facilités offertes par le progrès technique. L'homme moderne veut fuir la responsabilité dont la situation menace de le charger, il veut oublier à tout prix dans la frénésie du travail et de l'agitation journalière, ainsi que dans les innombrables distractions qui lui sont offertes, l'aspect affreux de sa condition humaine. Il veut s'oublier lui-même, oublier cette conscience de soi dont il pourrait être si fier, et qui à la fois est la seule base solide de son existence et lui rend la vie impossible. L'homme moderne est anxieux car malgré tous ses efforts, il ne peut pas toujours couvrir le vide de son âme, cet abîme d'où monte sans cesse la question fondamentale de toute existence humaine : celle de sa destinée, le pourquoi et le comment de tout ce qui lui arrive, la question du sens de la vie.

Dans chaque individu, les grands problèmes de l'humanité qui sont ressentis avec plus ou moins de lucidité deviennent problèmes de la destinée individuelle.

Pourquoi la vie est-elle si difficile ?
Pourquoi les hommes ne peuvent-ils s'entendre ?
Pourquoi ne nous laisse-t-on pas vivre en paix ?
Pourquoi y a-t-il des riches et des pauvres, des bien portants et des malades ?
Pourquoi suis-je né à cette époque ?
Pourquoi ai-je si peu de chance dans la vie ?
Pourquoi cet homme me poursuit-il de sa haine alors que je ne lui ai rien fait ?
Pourquoi ai-je fait telle rencontre ?
Pourquoi suis-je si peu doué ?
Pourquoi ai-je telle infirmité ?



Pourquoi ?
Quel est le sens de tout cela ? Mais y a-t-il un sens à l'existence ?

Certes, les problèmes ainsi formulés semblent être aussi vieux que le monde, et les documents historiques montrent bien que de tout temps les hommes étaient mécontents de leur sort et cherchaient à comprendre l'injustice du monde. Néanmoins, on peut affirmer que l'attitude de l'homme moderne à l'égard de « la vie », de sa destinée, est foncièrement différente de celle d'autrefois ; car cette attitude est dictée par l'éveil de la *conscience du moi*, phénomène fondamental de l'évolution de l'humanité moderne.

### *Le temps des révoltés*

Nous avons souvent insisté, à « Triades », sur le changement profond survenu dans la structure psychique de l'humanité occidentale à l'aube des temps modernes, au XV[e] siècle.

L'homme se détache peu à peu de son union avec les forces agissantes de la Nature, de sa communion profonde avec les divinités qui régissent sa destinée. De cosmique et universelle qu'elle était dans les temps anciens, sa conscience se concentre en lui-même et devient humaine et égocentrique. Ce changement radical de l'attitude intérieure de l'être humain se reflète dans tous les domaines : artistique, scientifique, religieux et social, et bouleverse la face du monde civilisé.

Le machinisme, issu de la nouvelle façon de voir le monde, conquiert d'abord l'Occident, puis force la porte de l'Orient, imposant aux vieilles civilisations spirituelles de s'aligner ou de périr. Devant cette menace et sous la pression des moyens techniques et de la pensée scientifique,

l'avènement de la conscience du moi se fait avec une rapidité foudroyante.

L'Orient s'éveille, le monde entier entre en révolution, les races de couleur se soulèvent et réclament la conduite de leurs affaires, la libre disposition de leur sort. C'est que la conscience du moi ainsi développée ne peut plus admettre de maître en dehors de ce moi lui-même. Tout ce que l'homme pense, ressent, veut, trouve son centre en lui-même, en ce moi fort, égoïste, qui en raison de sa nature même ne s'intéresse qu'à lui ; il a constamment besoin de se fortifier, de s'enrichir et il juge de son seul point de vue le monde entier.

Il est tout naturel que ce moi que l'homme ressent puissamment en lui, seule réalité que l'homme reconnaisse encore, se présente avec la prétention de tout dominer et de tout régir. Ce moi est un fasciste.

Mais à tout instant l'individu est bien obligé de se rendre compte que de nombreux éléments de sa vie échappent au contrôle de son moi. L'homme est en contact avec la Nature qui agit sur lui par le rythme du jour et de la nuit, des saisons, de l'année, par la nourriture qu'il absorbe, l'air qu'il respire. Son corps, ses fonctions vitales sont soumis à ces influences qui le dépassent et qu'il doit subir. L'homme tombe malade et il s'aperçoit que le moindre rhume, une migraine, une mauvaise digestion troublent déjà le fonctionnement de cet ensemble psychosomatique sur lequel s'appuie la conscience du moi. Chaque nuit, ce moi se perd dans le néant et rien ne lui garantit qu'il se retrouve intact le matin. La distance entre les aspirations du moi et la réalité brutale qui lui montre son impuissance est trop grande, devient insupportable. Et devant cette situation envers laquelle il ne peut rien, l'homme moderne sent gronder en lui la colère, il en a la nausée, il se révolte.

L'homme moderne se révolte contre la maladie, le rhume ou la migraine stupides, incompréhensibles, et qu'il faut



faire disparaître au plus vite. Il se révolte contre l'accident malchanceux quand il se casse une jambe ou un bras, quand il se blesse, car il est mortifié dans son amour-propre, dans l'aspiration à la totalité de son moi qui n'a pas été maître de la situation. L'homme se heurte perpétuellement à ses semblables par lesquels il se sent contraint, qui limitent son activité, qui lui font des misères, qui le briment dans la complexité des rapports sociaux et économiques qu'il faut subir. Il n'aime pas son prochain, il n'aime que soi-même. Il se révolte contre l'injustice sociale, la méchanceté et la bêtise des hommes.

Il se révolte contre l'injustice foncière du monde qui l'a fait naître dans telle nation, dans tel milieu dont il voit l'affreuse suffisance ou la misère criante, qu'il méprise et qu'il hait, et dont il n'arrive pas à sortir. Il se révolte contre les tares héréditaires que ses parents lui ont transmises : une mauvaise vue qui lui interdit telle carrière, une mauvaise santé, telle infirmité, telle insuffisance organique. A son goût, il est trop petit ou trop grand, il a mauvaise mine, son teint est peu attrayant, ses dents sont mauvaises, son nez trop grand, ses cheveux n'ont pas la finesse ni la couleur désirées. Il est maladroit, son intelligence est insuffisante, sa malchance est proverbiale ; l'homme se révolte.

Il est vrai qu'un grand nombre de ces problèmes se posaient déjà à l'homme d'autrefois, aux générations qui nous ont précédés, au Moyen Age et dans l'Antiquité. Nous voyons Job se plaindre de son sort et se révolter, mais il sait que c'est Jéhovah qui lui inflige tous ses maux ; c'est à Jéhovah qu'il s'adresse, et c'est Jéhovah qui l'exauce et arrange sa destinée. De nos jours, l'homme ne connaît pas de divinité à qui il pourrait s'adresser dans le vide immense du monde qui l'entoure.

On peut se convaincre du changement profond intervenu dans la conscience humaine en étudiant la doctrine de la prédestination de saint Augustin. D'après elle, Dieu aurait

divisé les âmes en « damnées » et « élues », et ceci dès leur naissance. Aucun effort moral, la vie la plus sublime ne saurait sauver celui qui est *prédestiné* à être damné, le crime le plus infâme ne peut perdre celui qui est prédestiné au Ciel. Cette conception, absolument impensable pour une conscience moderne, est basée sur le fait qu'au IVe siècle les hommes ne se sentaient pas comme des individualités, mais comme de simples branches de l'arbre immense de l'humanité. Tout comme les doigts de nos mains se sentent reliés à tout l'organisme et ne sont pas conscients d'eux-mêmes, les hommes de cette époque possédaient encore la conscience du groupe ou de l'humanité et ressentaient leur existence en elle. L'humanité est Une, disait saint Augustin, et par la chute originelle elle mérite la damnation. Mais dans sa miséricorde Dieu sauve une partie de cette unité. Qu'importe le comportement des élus ! En eux, Dieu a voulu grâcier la partie de l'humanité qu'il a prédestinée au Ciel. Saint Augustin lui-même, préfigurant déjà la conscience moderne, n'est arrivé à cette conception qu'après de longues luttes, mais il ne se révolte pas contre le sort réservé aux âmes, il fait confiance à la Sagesse divine qui choisit les élus et les damnés.

Nous voyons les hommes du Moyen Age remettre leur destinée aux mains de Dieu, l'accepter, quelles qu'aient été les épreuves qui les frappaient. Par l'élan de leur foi, ils vivaient encore en une certaine union avec les forces divines qu'ils sentaient agir dans la destinée. Nos ancêtres, nos grands-parents, nos parents même, essayaient encore de prendre tout ce qui leur arrivait de pénible comme des épreuves imposées par Dieu pour la purification et l'élévation de l'âme.

L'homme moderne, en développant la pleine conscience du moi, a perdu le contact instinctif avec la Divinité. Il se révolte parce qu'il commence à se rendre compte que des forces obscures, qui échappent à l'empire de son moi conscient, tantôt lui barrent le chemin, tantôt le poussent dans une certaine direction ; ce sont les véritables maîtres de la destinée. Mais ces forces agissent dans un domaine qui est en dehors de celui de la conscience du moi. Et c'est pour cela que cette conscience parle de chance et de malchance, de fatalité, d'un concours malheureux de circonstances, de *hasard*.



### *Qu'est-ce que le hasard ?*

On éprouve de sérieuses difficultés quand on essaie d'approcher de près le concept de hasard. Le hasard, phénomène inattendu, surprenant, dont le caractère ambigu, mouvant, sème le doute dans l'âme. L'homme se sent comme impuissant devant l'énigme de ce concours de circonstances qu'il appelle hasard. Les philosophes ont bien senti cette difficulté et il suffit de consulter le dictionnaire philosophique pour se rendre compte que le caractère ambigu de ce phénomène se retrouve dans les définitions qu'on a essayé d'en donner. Peut-être pourrait-on dire que le hasard est la rencontre de causes fortuites, dont les actions produisent un résultat qui ne semble avoir aucun rapport commun avec ces causes.

Mais quelques exemples tirés de l'histoire des découvertes scientifiques illustreront mieux notre pensée que de longues explications philosophiques.

La découverte des rayons X est due au « hasard » suivant : un assistant du professeur Roentgen avait oublié un châssis photographique chargé à proximité d'un tube à rayons cathodiques en fonctionnement. Et de plus, dans un moment de distraction, il avait posé son trousseau de clés sur ce châssis. Au développement de la plaque, il constata à sa grande surprise qu'elle était voilée sauf aux endroits où avaient reposé ces clés qui avaient fait ombre. Roentgen

conclut à l'existence d'un rayonnement inconnu émis par le tube et capable de traverser les substances opaques et il le nomma « rayons X ».

Cas typique de hasard où toutes les causes d'apparence fortuite sont nécessaires : sans les clés posées par « hasard » sur le châssis fermé, la découverte n'aurait pas été possible : la plaque aurait été bien voilée, mais on aurait conclu soit à une mauvaise fabrication, soit à une manipulation ou à un emballage défectueux. Il fallait bien le concours de trois éléments, sans aucun rapport apparent les uns avec les autres : un tube à rayons cathodiques en fonctionnement, un châssis chargé oublié à proximité, le trousseau de clés posé par négligence sur le châssis ; voilà les données qui ont permis à Roentgen de réaliser les premiers tubes à rayons X.

Certes l'importance du nouveau rayonnement est capitale en médecine, mais elle est encore incomparablement plus grande en science ; sans ces rayons, pas de connaissance de la structure des cristaux, des corps solides, de l'atome ; sans rayons X, toutes les découvertes modernes et notamment celles de l'énergie atomique n'auraient pas été possibles.

La lunette de Galilée est composée, comme on le sait, d'une lentille convergente formant l'objectif et d'une lentille divergente, l'oculaire. Cette lunette, la première qui fut mise à la disposition de l'humanité, fut réalisée par des enfants qui, en 1609, jouaient avec des lentilles dans la boutique de l'opticien hollandais Metius. Galilée la perfectionna en 1610, et Kepler, en modifiant l'oculaire, trouva la lunette astronomique.

Que l'on compare l'influence immense de cette découverte sur l'évolution de l'humanité avec la cause apparente : le jeu de quelques enfants ! C'est grâce à cet instrument que Galilée se convainc de l'exactitude du système de Copernic qui détrône la terre de la place centrale qu'elle occupait jusque-là dans le ciel pour la réduire au rôle d'un petit satellite du soleil. C'est grâce aux observations faites à la lunette que



Kepler peut trouver les lois célèbres du mouvement des planètes.

Dans la vie courante, que de hasards, grands ou petits, qui ont eu une influence capitale sur notre destinée ! Un train raté « par hasard » nous met en rapport avec un être humain et le cours de notre vie s'en trouve changé ; un hasard miraculeux nous sauve la vie. Par hasard, nous rencontrons un ami qui doit mourir d'une façon inattendue le jour suivant.

Alors, quand parlons-nous de hasard ? Lorsque notre pensée se sent incapable de saisir les fils invisibles, de voir les liaisons profondes qui permettraient de comprendre pourquoi et comment a été réalisée la situation qui, en 1609, dans la boutique de Metius, a conduit à l'invention de la lunette de Galilée. Car en examinant de plus près notre comportement intérieur en face du phénomène du hasard, nous sentons au plus profond de nous-même la conviction qu'un rapport réel de cause à effet doit tout de même exister entre les circonstances que nous appelons hasard et l'effet inouï qui souvent en résulte.Il nous est absolument insupportable d'admettre que ces effets soient dus à des causes fortuites, et même en dernier lieu nous arrivons à penser qu'ils peuvent avoir été prévus et voulus.

Mais notre pensée habituelle est bien incapable de pénétrer dans le domaine où les causes véritables du phénomène appelé « hasard » peuvent être trouvées. Car ces causes agissent dans les profondeurs insondables de l'inconscient, dans les régions mêmes où s'élabore, se noue et se dénoue notre destinée. Pour l'homme moderne, l'existence du hasard est une preuve de plus de la stupidité et de l'injustice foncière du monde dans lequel il est obligé de vivre et contre lequel il se révolte. Il ressent l'action de ces forces cachées pour lesquelles il ne semble être qu'une écume et qui ne font que jouer avec lui, aveuglément. L'homme de nos jours ne connaît plus la Providence qui guidait encore les pas de nos

ancêtres ; il cherche anxieusement le sens de la destinée, comme Jeanne d'Arc dans « Jeanne au Bûcher » de Claudel :

> « Mais moi, pauvre pastoure de Domrémy, comment est-ce que je suis venue ici ? »
> Le Frère Dominique lui répond :
> « Tu y es venue par l'opération du jeu de cartes qu'un roi fou a inventé. »

### *Inventaire de la conscience*

L'homme moderne a développé la conscience du moi, qu'il considère à juste titre comme son plus grand trésor. Mais en même temps, il ressent amèrement que cette conscience n'est même pas capable d'approcher et moins encore de résoudre l'énigme de sa vie, le sens de son existence. Dans sa fierté blessée, il se révolte, et c'est encore l'attitude la plus noble ; ou il sombre dans le désespoir et la médiocrité, étouffant l'insoluble question dans l'agitation de la vie actuelle ou la vilenie des distractions techniques ; ou bien il abdique et essaie de revenir en arrière, en cherchant à se replonger dans la religion de sa jeunesse. Mais toutes ces voies ne sont que des impasses qui ne mènent nulle part.

Alors n'y aurait-il aucun chemin pour approcher ces régions où s'élabore la destinée ?

Avant de répondre à cette question, il est indispensable d'examiner de près l'équipement dont nous disposons pour accéder au monde de la destinée. Il est manifeste que la conscience habituelle en est incapable, et pourtant, pouvons-nous avoir une certitude en dehors d'elle ? Alors essayons au moins de connaître les raisons de cette impuissance. Cela nous permettra toujours de mieux saisir la nature du terrain sur lequel notre pensée apparaît.



D'où nous vient donc cette conscience claire avec laquelle nous nous dirigeons dans la vie ?

Nous ne la possédions pas à la naissance, car aucun souvenir ne nous est resté des débuts de notre vie terrestre. Mais voici peu à peu que dans nos souvenirs se détachent certaines expériences, des scènes de la vie familiale, des incidents qui ont marqué notre jeunesse, avec lesquels notre moi se sent uni. Lentement, notre conscience du moi se forme et ce n'est qu'adolescent, entre quatorze et vingt ans généralement, que nous faisons la découverte bouleversante que nous sommes un moi, que nous nous sentons distinct de tous les autres, que nous portons le centre de notre existence en nous-même. Ce moment décisif de notre évolution est généralement gravé avec une extrême limpidité dans notre souvenir.

L'expérience personnelle le montre à chacun : cette prise de conscience du moi est acquise au prix d'une séparation, et si elle est ressentie avec fierté par les uns, elle ne manque pas de peser cruellement à d'autres qui se sentent rejetés de la plénitude d'un monde dans l'isolement d'un petit moi. Bien des auteurs ont décrit d'une façon poignante cette coupure et nous pensons particulièrement au roman d'Alfred Kern, « Le Jardin Perdu », ou à l'œuvre de l'écrivain nordique Anker Larsen. Par sa nature même, la conscience du moi ne peut exister que dans la séparativité et dans l'isolement des forces créatrices de l'univers.

A quoi pourrons-nous comparer cette conscience du moi ?

Elle est comparable à une goutte d'eau dans l'océan : tant que cette goutte est mêlée à l'immensité de la mer, on ne peut pas parler véritablement de goutte. Cette petite quantité d'eau est perpétuellement mêlée, brassée, pénétrée par les courants, remplacée, déchirée et reformée. Si elle avait une conscience d'être goutte, elle voudrait se fondre dans la vie et l'agitation incessante de l'univers marin dont elle ressentirait

obscurément la puissance majestueuse et l'étendue infinie. Mais pour se sentir une goutte, c'est-à-dire une individualité distincte des eaux dont elle est issue, il faudrait qu'elle s'entoure d'une peau, d'une limite, il faudrait donc qu'elle soit séparée de la mer dans laquelle elle baigne. Ainsi la conscience du moi isole l'homme des forces mouvantes et infinies du monde, de ces forces qui l'ont créé, qui continuent à le porter d'une rive à l'autre, qui l'entraînent dans leur tourbillon, de ces forces qui le façonnent, mieux, qui sont sa destinée. Tout comme la goutte d'eau, grâce à une peau, pourrait se sentir « quelqu'un » dans les masses inimaginables d'eau dans lesquelles elle est trempée, ainsi l'homme moderne se complaît dans les limites étroites de son petit moi, par lequel il acquiert un point d'appui sûr dans les vicissitudes de l'existence.

> Mais enfermé dans sa « peau », dans son moi, l'être humain ne peut être en contact conscient avec les puissances de la destinée, avec les forces divines qui l'ont créé et qui le tiennent en vie.

Nous comprenons pourquoi cette conscience ne peut pénétrer dans le vaste domaine de l'inconscient, qui est celui de la destinée.

Une parole assez mystérieuse de Novalis peut nous conduire par une autre voie à une conclusion identique. Novalis nous dit : « Une individualité qui s'étend dans l'espace est un corps, une individualité qui s'étend dans le temps est une âme. » L'être humain : corps, âme et esprit, s'étend donc dans l'espace par son corps ; il emplit le temps par son âme, et, pouvons-nous ajouter, il existe comme esprit dans les sphères éternelles, où les mots espace et temps perdent toute signification.

Notre conscience, nous l'avons vu, s'appuie sur l'organisation corporelle, autrement dit spatiale. En examinant de près le contenu de cette conscience, nous pouvons nous rendre compte que nos concepts possèdent également le même caractère spatial. On peut affirmer que cette conscience est incapable de « penser le temps ». Cette affirmation paraîtra certainement extraordinaire, voire même absurde à un grand nombre, car le temps qu'on a (ou que généralement « on n'a pas ») paraît être la chose la mieux connue de l'homme toujours pressé du XX^e^ siècle.



> N'avons-nous pas des montres qui mesurent le temps, la suite des jours et des mois, des calendriers qui marquent les années ? Ne possédons-nous pas des documents du passé, le parchemin millénaire, la momie égyptienne, la statue grecque, le tableau des primitifs, la cathédrale du Moyen Âge ?

En réalité, nous n'avons que des images spatiales du temps : nos montres l'indiquent par la position respective de deux aiguilles, donc par une relation spatiale, elle-même image de la course du soleil et des étoiles dans le firmament. La suite des semaines et des mois est de même obtenue à partir des positions de la lune et du soleil. Le calendrier donne une succession de jours et d'années, qui, pour notre regard intérieur, se présente comme une ligne dans l'espace venant du passé et allant vers l'avenir.

Pour le physicien moderne, le temps devient la quatrième dimension dans l'univers einsteinien, dimension dont la seule particularité réside dans sa direction irréversible. Notre conscience vit entièrement dans le présent, caractère essentiel de l'espace qui ne connaît ni passé ni avenir. Le livre ancien que nous feuilletons, cet objet de l'Antiquité, le sarcophage assyrien ne nous placent pas dans le passé. Nous les touchons dans leur état actuel, tout est dans le présent. Mais une automobile sur la route, un train qui roule à cent kilomètres à l'heure, ne se déplacent-ils pas, eux, dans le temps ? Erreur : le mouvement n'est que spatial ; l'emplacement réciproque des objets a bien changé, mais nullement la qualité de leur rapport qui est et reste spatial.

Toutes nos machines, toutes nos inventions, toutes nos découvertes existent uniquement dans l'espace. Nous ne possédons pas de machines et instruments dans le temps. Nous ne pouvons pas travailler « dans le temps » par nos techniques. Nous ne pouvons pas prendre en main ce qui était *hier* pour l'unir à *aujourd'hui* ou à *demain*. Tout ce que nous faisons à l'aide de notre conscience habituelle se passe exclusivement dans l'espace, donc dans le présent. Nulle part nous ne pouvons saisir le temps.

Où se trouve donc la « région du temps » ? Ne sommes-nous pas dans la situation du petit garçon du conte de fée, parti à la recherche de la fleur bleue ? Où se trouve-t-elle donc, cette fleur miraculeuse ?

Il doit la chercher dans le pays qui est « nulle part », dans le néant, au delà des frontières du monde. Mais c'est là que nous rencontrons le « règne du temps », là aussi que nous vivons avec notre véritable être, là que se joue notre destinée.

Comment approcher cette région du temps, comment toucher le domaine de la destinée ?

Par le souvenir, nous avons un premier contact avec le passé, nous pouvons ressentir plus ou moins clairement ce monde étrange du temps. Ce temps véritable est bien différent de la conception spatiale du physicien qui le voit comme un vecteur uniaxe. Chaque nuit, dans le sommeil, nous entrons véritablement dans ce monde mystérieux qui repose notre fatigue, qui nous rafraîchit. Le matin, en nous réveillant, frais et dispos, ne sommes-nous pas (ou presque) revenus au point où nous étions la veille au matin, et l'avant-veille et ainsi de suite ? L'expérience de chaque nuit montre déjà que nous remontons le temps, que nous pouvons revenir en arrière, que le temps réel est encore autre chose que l'image spatiale de notre conscience habituelle de



veille. Mais nous ne revenons pas complètement sur nos pas. Chaque nuit, il reste un pas que nous ne pouvons franchir dans ce retour dans le temps. Si nous le pouvions, nous resterions éternellement jeunes, nous ne pourrions même pas nous développer. L'organisme n'est jamais complètement reposé dans le sommeil des fatigues de la veille. Ces restes s'additionnent, nous font vieillir, et nous conduisent vers la mort.

En nous endormant, nous entrons donc véritablement dans le domaine de la destinée, nous vivons dans cet univers de forces puissantes et incompréhensibles à notre conscience moderne qui les appelle hasard, chance, malchance, circonstance heureuse ou malheureuse. Pendant le sommeil, nous assistons à la préparation du lendemain, des coups du sort qui vont nous frapper, de la rencontre heureuse que nous allons faire. Nous connaîtrions toute la trame de notre destinée si nous pouvions être conscient en dormant. Car là nous nous trouvons dans ce pays qui est « nulle part », nous vivons au delà des frontières de la conscience de veille, nous sommes réellement dans l'au-delà, car ce terme ne signifie pas autre chose en vérité.

En nous éveillant, nous quittons le domaine illimité de l'inconscient pour nous concentrer dans le domaine restreint du conscient. Nous enfermons notre être dans le cercle étroit de la conscience, nous entrons dans ce corps de chair qui est un organisme spatial, nous sortons du temps et de l'au-delà pour entrer dans l'espace et dans « l'en-deçà ». Nous délaissons l'univers des causes pour vivre dans celui des effets.

Ces réflexions sur le caractère spatial de notre conscience nous font comprendre par un autre aspect pourquoi cette conscience est incapable de pénétrer dans le domaine de la destinée. Tout au plus pouvons-nous faire remarquer que la limite entre le conscient et l'inconscient possède une certaine

largeur. Au passage de la frontière, en nous endormant ou en nous réveillant, nous pouvons espérer percevoir quelques lueurs sur la terre inconnue de l'inconscient. C'est le monde du *rêve* qui, tel un ballet de masques, tantôt grave, tantôt burlesque, cache des vérités profondes dans ses images fantasques. Ce n'est pas là que nous trouverons la certitude que nous recherchons.

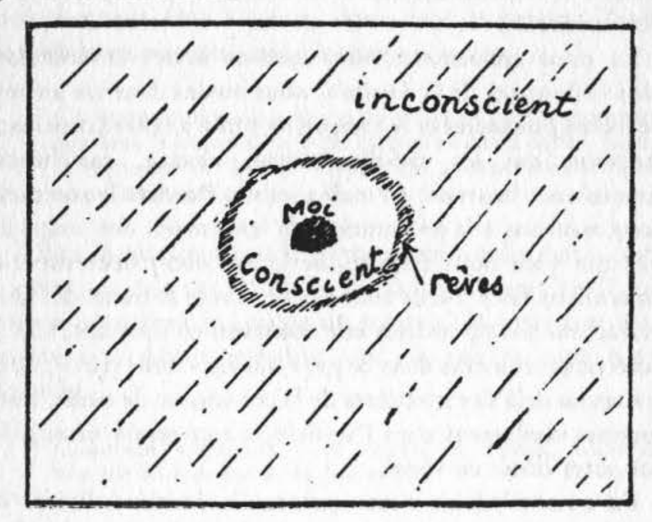



*Fig. 1*

Mais alors, s'il est impossible de pénétrer « consciemment dans l'inconscient », si tous les chemins vers l'univers de la destinée nous sont interdits, l'objet de nos études est vain ? Notre conscience habituelle est incapable d'explorer ce monde ?

### *Inventaire des éléments du destin*

Cette impossibilité est tragiquement ressentie par l'âme qui ne peut pas trouver un sens à la vie, qui ne peut se faire une raison de tout ce qui lui arrive.



Situation d'autant plus tragique que l'étude scientifique de la destinée vient encore renforcer le sentiment d'impuissance qui s'en dégage pour l'homme.

En essayant d'analyser la destinée, on constate qu'elle comporte deux facteurs fondamentaux :

1) ce que nous apportons en naissant, c'est l'*hérédité*

2) ce que nous rencontrons en entrant dans l'existence, c'est le *milieu*.

Sous la poussée des théories évolutionnistes, un nombre considérable de biologistes, de généticiens, d'anthropologues et de sociologues se sont penchés sur ces questions et y ont intéressé des couches de plus en plus larges de la population. Notre intention n'est pas tellement de faire état des théories auxquelles ces savants ont abouti et qui ont trouvé une large diffusion, que d'attirer l'attention du lecteur sur des faits connus.

Examinons d'abord brièvement le facteur *hérédité*. Dès la naissance, des différences apparaissent entre tous les nourrissons, sauf dans le cas des jumeaux vrais. Tout d'abord l'inégalité du sexe : on naît homme ou femme et nous savons par expérience combien tous les aspects de la vie dépendent de cette différenciation fondamentale. Pensons ensuite à la gamme infiniment riche de différences anatomiques, physiologiques, psychologiques. Nous sommes grand ou petit, nous avons l'ossature fine ou solide, les jambes longues ou courtes, le buste large ou étroit, une petite ou une grande tête, de forme très variée, chaque main, chaque pied n'existe qu'une seule fois sur la terre, aucun membre et a fortiori aucune forme humaine n'est exactement reproduite chez un autre, même pas chez des jumeaux. Les différences deviennent encore plus sensibles, mais peut-être moins apparentes, pour les organes internes, le cœur, les poumons, l'estomac, le foie, les reins, et surtout pour leurs aptitudes fonctionnelles, la qualité et la composition du sang, de la lymphe, des sucs sécrétés par les glandes, le rythme de la

circulation et de la respiration. Chaque être humain forme une totalité unique, avec sa santé et ses dispositions maladives particulières et qui ne se retrouvent en aucun autre.

Et nous observons des spécifications aussi frappantes dans le domaine psychique, dans la gamme inouïe des facteurs : intelligence, qualités du cœur, volonté. Les dons héréditaires sont aussi variés que les individus. Quel que soit le domaine examiné, artistique, philosophique, littéraire, scientifique, l'habileté ou l'inhabileté manuelle, chaque individu présente à l'observateur attentif une palette plus ou moins riche, des teintes toujours nouvelles, des coloris inattendus des dons qu'il apporte dans l'existence.

Mais là nous touchons déjà à des domaines où l'influence du milieu devient prépondérante. D'ailleurs, des expériences célèbres sur des jumeaux l'ont montré : il est impossible de délimiter exactement l'influence de chaque élément : hérédité d'une part, milieu d'autre part. Des jumeaux vrais, donc porteurs d'une hérédité identique, ont été séparés dès leur naissance. Elevés dans des milieux sociaux très différents, ils sont devenus très différents les uns des autres, tout en conservant leur ressemblance physique et physiologique. Nous utilisons ici le terme *milieu* dans son sens le plus large : la somme des innombrables éléments physiques, psychiques et spirituels dans lesquels l'enfant est plongé.

Il y a d'abord le milieu familial spécifique, les parents, frères et sœurs, qui par leur comportement, leur façon d'être, exercent une influence décisive sur le nourrisson et le tout petit. On reconnaît aujourd'hui que cette influence descend à travers le psychisme jusque dans les fonctions physiologiques et pose les bases organiques des troubles et des maladies à l'âge adulte. Mais la famille elle-même est plongée dans un certain milieu social : paysan, ouvrier, artisanal, intellectuel, mettant son empreinte sur l'être humain qui se développe. Le logement dans lequel il vit, les objets artistiques ou banals qui l'entourent et qu'il touche, laisseront des traces profondément enfouies dans l'organisme. Il y a en outre le milieu géographique ; quelle différence entre les enfants élevés à la campagne, au contact des forces vivifiantes de la nature, et ceux de la ville artificielle et bruyante !



Tous ces facteurs, dont l'énumération pourrait être poursuivie presque sans limite, contribuent à façonner ce jeune être. Tel trait héréditaire se trouve développé ou exalté par le caractère correspondant du milieu, tel autre s'atrophie ou est refoulé. L'ensemble forme finalement cette totalité complexe de l'adolescent au seuil de la vie.

Mais dans ce développement, dans les réactions si compliquées entre le milieu et le terrain héréditaire, nous découvrons un nouvel élément tragique pour l'homme qui essaie de connaître l'énigme de sa destinée. Car tout ce jeu subtil, ces influences décisives agissent pendant le bas âge et d'autant plus que l'enfant est jeune. Quand l'adolescent s'éveille à la pleine conscience, quand il découvre qu'il est un moi, une individualité différente de toutes les autres, il peut aussi se rendre compte qu'il n'y a pas grand-chose à changer.

Cependant, tôt ou tard il souffre de ses insuffisances physiques, intellectuelles, de son fardeau héréditaire ; il accuse ses parents, son sort, il hait le milieu dont il est issu et qui l'a marqué ; il se révolte. Les filles auraient préféré être des garçons, le chétif aurait voulu être sportif, le petit envie le grand, le musclé l'intellectuel.

Là encore nous retrouvons le caractère si particulier de tout ce qui touche à notre sort, à notre vie, au sens ou au non-sens que nous pouvons lui attribuer. Ce caractère éminemment tragique de la destinée, l'homme moderne le ressent dans son impuissance — comme nous le relevions en commençant —, il se révolte contre la fatalité qui lui est imposée.

Cette révolte est compréhensible, elle est même justifiée

au premier abord, mais il *ne faut pas rester* sur cette position. Trop d'auteurs modernes désirent y rester et se complaisent dans cet état qui devient une sorte de jouissance morbide teintée d'une tristesse grise.

Certes, nous l'avons reconnu, notre conscience d'homme moderne est impuissante à explorer le monde de la destinée. Mais une fois qu'il a été exploré, une fois que l'univers du sommeil a été étudié par la conscience clairvoyante, une fois que les lois de ces profondeurs ont été découvertes et formulées, nous pouvons comprendre et connaître « l'au-delà » à l'aide d'une pensée active et mobile. En nous éveillant à la compréhension, ce monde « nocturne » commence à s'éclairer, à prendre forme et couleur. Rien de miraculeux en cela : nous faisons entrer dans le cercle de notre conscience élargie ce que nous contemplons et vivons chaque nuit, ce qui existe en nous depuis toujours.

Loin de nous décourager, dépassant alors le stade de la révolte, cette situation tragique doit nous inciter à regarder en face la tête de Gorgone de notre destinée, sans nous laisser méduser. Bien au contraire, nous supporterons son regard terrible par la force de la conscience du moi, don divin qui, convenablement développé par l'homme, lui permettra de comprendre d'abord, d'accepter ensuite sa destinée.

## II

### *Qui conduit la destinée ? Prédestination et liberté*

Nous nous sommes efforcé de montrer, dans la première partie de cette étude, comment tout ce qui touche à la destinée est revêtu d'un caractère tragique et échappe en même temps à l'emprise de la conscience ordinaire, impuissante à saisir le fil conducteur dans ce labyrinthe obscur de causes et d'effets. Caractère tragique, fortement ressenti par l'adolescent qui se révolte et l'homme d'âge mûr qui se résigne, ce qui a l'avantage de le dispenser de tout effort de perfectionnement. Puisque la vie est ainsi faite et qu'on a hérité de telles qualités, de tels défauts, d'un caractère donné, à quoi bon vouloir les changer ?

Mais à côté de ce sentiment de résignation, de cette impression que les jeux sont faits, l'être humain porte aussi en lui le sentiment opposé, celui de sa liberté. Cette conviction d'être libre monte de façon irrésistible des profondeurs de notre nature, et aucune discussion philosophique ne saurait effacer cette donnée fondamentale de la conscience. Tout homme normalement constitué est

convaincu que, quels que soient sa destinée, ses dons ou ses tares, il peut faire quelque chose dans la vie, qu'il peut diriger le cours de son existence dans une large mesure. Si notre sort était inéluctablement fixé à l'avance, tel que le croit l'Islam, pour lequel tout ce qui arrive était écrit, tous nos efforts seraient inutiles. Mais le fait que l'homme possède la tendance innée de faire des efforts volontaires montre déjà qu'il sait que sa volonté peut atteindre le but proposé. Et cette conviction élémentaire, basée sur l'expérience de tous les jours, n'est pas obtenue par la conscience de veille, qui la contredit ; elle monte de couches plus profondes de notre être, couches qui sont baignées par le cours de notre destin.

Devant cette contradiction, nous pouvons nous demander : comment l'homme moderne conçoit-il la destinée ? Il est facile de constater que cette destinée est considérée comme quelque chose d'extérieur à l'être humain, un élément hostile ou bénéfique qui du dehors vient troubler ou favoriser la vie *(fig. 1)*.




*Fig. 1*



La conscience habituelle pense en somme que nous n'avons aucune liaison avec notre destinée, avec les coups du sort, la chance ou la malchance qui viennent vers nous.

En réalité, l'observation impartiale et l'expérience montrent bien autre chose. Nous voudrions citer ici les études américaines sur les accidents dans les usines. Ces études ont mis en évidence que les mêmes ouvriers ont toujours des accidents analogues, même si les conditions de travail sont très différentes. Autrement dit, un ouvrier qui se blesse à la main en desserrant une presse à emboutir, a de fortes chances de se blesser encore à la main quand il travaille à une machine tout à fait différente, ou même au cours d'occupations personnelles. Il ressort qu'un certain genre d'accidents semble être recherché par un individu donné.

Des singularités semblables peuvent être observées journellement, ainsi que le montre l'histoire véridique suivante : En voulant rentrer d'une soirée passée avec des amis à la campagne, un monsieur offre sa place dans la voiture qui l'avait amené à une jeune fille venue par un moyen de transport public. Sur la route du retour, la voiture est accidentée et la jeune fille grièvement blessée. On peut penser que le monsieur qui avait aimablement cédé sa place a eu bien de la chance. Mais on sera tout de même étonné d'apprendre que pareille « chance » lui arrivait pour la troisième fois. Il avait échappé deux fois à la mort en cédant à la dernière minute sa place dans un avion, lequel s'est perdu corps et biens, une autre fois dans une voiture qui causa un accident mortel. Ne devient-il pas manifeste que cette « mise en scène » extraordinaire, qui par trois fois le sauve, fait partie intégrante de sa vie ?

Une observation attentive de notre existence, même si elle ne présente pas des événements aussi flagrants, peut nous prouver que les faits les plus importants semblent s'enchaîner selon un plan secret. On peut avoir l'impression très

nette que tout a été arrangé de longue date pour provoquer telles rencontres décisives, telles maladies, tels accidents qui ont changé le cours de notre existence. Quels qu'aient pu être nos souffrances, nos malheurs, nos désespoirs, nous nous rendons compte, les voyant à reculons, qu'ils ont été indispensables pour nous amener à une nouvelle compréhension de la vie, pour nous placer dans une situation qui a eu une influence capitale sur le sort de ceux qui nous entourent. En reliant dans notre souvenir cette lignée de faits et de données, nous pouvons arriver à être reconnaissant pour tout ce qui nous a frappé, pour tout ce qui nous a rendu si malheureux ou si heureux. Et, en prenant de l'âge, nous reconnaissons avec quelle harmonie les moindres circonstances s'insèrent dans l'ensemble de notre existence. Nous arrivons à la conviction que tout ce qui nous est advenu devait bien être ainsi, qu'au fond il ne pouvait pas en être autrement. Et la conclusion peut s'imposer : cette destinée si particulière qui a été et qui est la nôtre fait partie intégrante de nous-même, fait corps avec notre vie, mieux, *est* notre vie elle-même.

L'observation de la destinée d'autrui peut venir confirmer ce que l'examen de notre propre sort nous a dévoilé : la destinée est individuelle, et tout comme il n'existe pas sur terre deux êtres humains absolument identiques, on ne pourra pas trouver deux destins égaux. Ceci est même vrai contre toute vraisemblance dans le cas où, par suite d'un accident, de bombardement ou de faits de guerre, un grand nombre de personnes subissent au même instant la même mort violente. Rien n'unissait jusqu'à ce moment les quarante ou cinquante passagers de l'avion avec lequel ils périssent. Cinquante individus de race, de sexe, d'âge différents, autant de lignes de destin qui se sont croisées au même point. Certes, cette mort commune pourra les attacher les uns aux autres dans la suite de leurs existences, mais chacun évoluera encore et toujours selon sa trajectoire



particulière et cette mort brutale aura fait partie de son propre sort, sans égard pour celle que son voisin subit à ses côtés.

Il ne peut faire de doute que la destinée de chacun est unique ; c'est celle que l'on a et que l'on vit, la seule possible, la seule vraie.

Bien entendu, dans notre conscience d'aujourd'hui qui doit son existence à une séparation et qui par essence est limitée, nous imaginons volontiers comment serait notre vie si telle circonstance était changée, si nous n'avions pas eu telle malchance, tel accident. Mais ces pensées ne peuvent que nous berner et entretenir cette illusion néfaste de l'homme moderne qui croit que son sort est quelque chose de tout à fait accidentel et en tout cas en dehors de sa précieuse personne. Au fond, cette conscience séparatiste se comporte comme si elle existait seule au monde, ou tout au moins elle estime dans son for intérieur que tout serait pour le mieux s'il en était ainsi.

Ceci revient à imaginer l'homme sans destinée. Mais essayons de nous représenter un tel être : sans destinée, que serait-il en réalité ? Moins que rien ! Il serait comme l'homme du conte qui avait perdu son ombre, mais ne pouvait vivre sans elle. L'idée de l'homme sans destinée est impensable. Or, c'est ce que réalise la conscience moderne ! En réalité, l'homme est inséparable de sa destinée. Dire qu'elle est attachée à notre personne serait bien insuffisant pour caractériser la nature du lien qui nous unit à elle. Ne vivons-nous pas perpétuellement en elle et par elle ? Elle pénètre chaque fibre de notre être conscient et nous pouvons ressentir comment avec elle et à travers elle nous touchons un monde plus réel, plus profond que celui dans lequel nous nous mouvons habituellement.

Une image pourra peut-être nous aider à nous représenter correctement cette idée du destin : tous les événements, les « coups du sort », tout ce qui nous arrive, ne sont-ce pas

comme des formes qui nous modèlent, qui nous modifient pour nous adapter, à toute époque de notre vie, à ce moule auquel nous devons finalement ressembler *(fig. 2)* ?

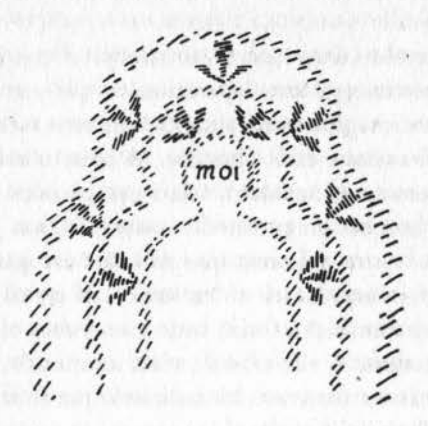



*Fig. 2*

Cette image illustre la vérité fondamentale que l'homme n'est pas seulement ce que nous croyons, ce que nous savons de lui, donc de nous-même. Car en examinant de plus près le conscient, nous constatons qu'il est égal à la somme de nos souvenirs. Ce moi, dont nous sommes si fier, n'a pas d'autre réalité. L'homme total est plus que le domaine conscient que notre moi connaît, il est la « somme » : homme conscient+ destinée, représentant cette totalité supérieure qui est l'homme véritable.



A partir de ce point, des perspectives nouvelles peuvent déjà s'ouvrir à notre regard et l'obscurité qui entoure le



domaine de la destinée peut sembler moins épaisse, moins redoutable. Car nous pouvons répondre maintenant d'une façon constructive à la question fondamentale : qui conduit la destinée ? L'incroyant dira : C'est le hasard ; le croyant répondra : C'est Dieu ! Les deux ont raison et tort à la fois, car dans le hasard s'exprime le destin, mais l'homme n'en reconnaît pas l'action sage et profonde ; en parlant de Dieu, le croyant ressent cette action, mais en remet la responsabilité à des forces extérieures à lui.

En réalité, nous arrivons à cette conclusion, choquante au premier abord, que c'est nous-même qui conduisons notre destin ; ce *nous-même* étant la totalité supérieure, l'être humain total dont notre moi conscient n'est que le reflet sur le plan de la conscience habituelle.

Comment comprendre pratiquement l'action de cette entité humaine ? Il faut se dire : tout ce qui m'arrive, les coups du sort qui me frappent, la maladie qui me terrasse, l'accident qui me prive de mes moyens d'action, la perte d'un être cher, ma malchance dans les affaires, l'injustice que je dois subir de la part de mes chefs, les rencontres décisives de mon existence, tout cela, c'est au fond *moi-même* qui me le suis envoyé. Idée difficile à admettre, certes, et qui peut paraître absurde à bien des lecteurs. Comment accepter en effet que ce soit nous-même qui ayons voulu tous nos malheurs, alors que nos efforts sont perpétuellement tendus pour les éviter ou parer à leurs effets ?

Et pourtant, l'observation attentive de notre vie peut nous montrer qu'il en est bien ainsi. La psychologie moderne des profondeurs ne dit pas autre chose quand elle montre comment l'homme total est représenté par l'entité : conscient + inconscient, qui exprime d'une autre façon la somme : conscient + destinée.

Il serait puéril d'en déduire immédiatement l'identité : destinée = inconscient, même si cette identification semble s'imposer à la logique. C'est que cette logique est

impuissante à penser aussi bien l'inconscient que la destinée. Cette logique est comme les vagues qui jouent à la surface de l'océan au-dessus des courants profonds et des gouffres abyssaux qu'elles ignorent.

L'expérience a conduit Jung dans sa psychologie à reconnaître que l'homme cherche continuellement sa destinée pour se réaliser soi-même, mieux, pour réaliser sa totalité : conscient + inconscient. Il le fait obscurément, poussé par les forces de l'inconscient qui modifie sans cesse les obstacles sur sa route pour obliger le (moi) conscient à se comporter en conséquence et à s'y adapter. Dans de nombreux cas, la psychologie analytique a pu déceler d'une façon précise les raisons profondes, et bien entendu ignorées du sujet, qui l'avaient poussé vers telle maladie, qui l'avaient fait rechercher tel accident.

Il ne faudrait pas en conclure que le problème de la destinée soit du seul domaine psychique. Bien au contraire, nous aurons l'occasion de voir comment ce problème le dépasse, même si le psychisme fournit le terrain sur lequel apparaît et se joue la destinée.

Cette idée de la destinée implique ainsi celle d'évolution, de chemin à parcourir, d'idéal à poursuivre, de but à atteindre. Mais ce but est ignoré de l'homme moderne, dont les idéaux sont presque toujours d'ordre matériel. Faut-il s'étonner dès lors que le chemin soit inconnu, que la possibilité même de l'évolution de l'être humain soit niée ? « Celui qui ignore le but ne saurait connaître le chemin », dit le poète Christian Morgenstern. Mais ce but était encore connu d'une humanité plus ancienne sous forme d'images cultuelles et le chemin lui était prescrit par les prêtres et les initiés. Il n'en reste plus que des prescriptions morales insupportables aux révoltés du XX[e] siècle et des images religieuses incompatibles avec la connaissance scientifique.

Cette situation a des conséquences graves. Car l'incompréhension absolue de la nature de la destinée qui règne à



notre époque rend de plus en plus difficile la réalisation de cette totalité qui est inscrite dans chaque vie humaine. Nous n'en voulons pour preuve que le nombre croissant de maladies que l'homme moderne *ne peut plus avoir*, de maladies dont le déroulement est stoppé dès leur apparition. Certaines maladies infectieuses comme la peste, la typhoïde, la variole, la diphtérie, grands fléaux de l'humanité, ont presque complètement disparu en Occident. Nous assistons à l'étranglement des affections pulmonaires, comme la tuberculose, dont l'allure fiévreuse est arrêtée par des sulfamides. Les maladies infectieuses sont jugulées par de puissants antibiotiques. Ces remèdes font merveille et il faut certes se féliciter de les avoir à disposition. Mais il y a aussi le revers de la médaille : ils ne guérissent pas, ils empêchent tout simplement la maladie de se manifester. Et, en cela, ils correspondent bien à l'opinion de notre époque pour laquelle la maladie est une panne insupportable du moteur humain, panne qu'il faut réparer au plus vite, ou mieux éviter. Et il est très significatif de voir paraître des livres portant le titre : « L'hérésie d'être malade », dont l'auteur (1) ne fait qu'exprimer ce que tout le monde pense et souhaite : la suppression totale de toute maladie.

Symptôme grave, car il révèle à quel point l'humanité est loin d'une véritable compréhension de la destinée et de la nature de l'homme, doctrine absurde, comme cette autre, plus ancienne, de la « Christian Science » qui nie l'existence de la maladie ; doctrine dangereuse, car ce n'est pas en empêchant la maladie d'éclater ou en la niant qu'on rend l'homme bien portant. Bien au contraire, on prive de plus en plus l'individu de ces déclenchements et de ces crises salutaires au cours desquelles il peut faire un effort exceptionnel dans le domaine physiologique et dans le domaine moral, et sortir fortifié de l'épreuve. Ces maladies

(1) Printice Mulford.

qu'on ne peut plus avoir se placent alors à un niveau inaccessible à la thérapeutique chimique et nous voyons apparaître en nombre toujours croissant ces affections imprécises, aux contours fuyants, le cancer local ou généralisé, les maladies du sang et de la circulation, les leucémies, enfin les maladies mentales sous leurs formes multiples.

Ne plus vouloir admettre la maladie comme faisant partie intégrante de la vie humaine, la considérer comme une hérésie, une situation démodée, dénote à nos yeux un état maladif grave, un dérèglement complet de notre civilisation. A côté de cet aveuglement si caractéristique pour la conscience moderne, les faits parlent un langage qui bientôt ne pourra plus être méconnu : nous pensons à la nouvelle médecine psychosomatique qui commence à reconnaître l'origine psychique de nombreuses maladies, surtout dans des cas où la trame est très apparente. Voici un exemple typique :

Un employé est vertement critiqué par son chef en présence de ses collègues. Il se sent innocent, mais n'arrive pas à se faire comprendre et à convaincre. Il passe des nuits d'insomnie à rechercher comment il pourrait se réhabiliter ou se venger. Comme il a charge de famille, il n'ose pas quitter son emploi, il doit donc « avaler » l'injustice. Il n'arrive pas à se placer au niveau où il pourrait accepter le tort qui lui a été fait, où il pourrait se dire : certes, dans ce cas précis les remontrances de mon chef n'étaient pas fondées. Mais combien de fois mon travail n'a pas été tel qu'il aurait dû être, et je n'ai pas été critiqué. Et par ailleurs, je me connais tant de défauts que cet incident doit me servir de stimulant pour travailler à mon perfectionnement.

Mais notre homme entend rester dans son sentiment offensé ; il cherche à oublier l'affront, il accepte des travaux supplémentaires pour se prouver à quel point il est un être de valeur. L'injustice non vaincue, non digérée, agit pourtant



dans son organisme, elle continue à le brûler. Bientôt il aura des aigreurs, il sentira des brûlures d'estomac et finalement il aura des ulcères qui nécessiteront l'intervention du médecin. Cas typique d'un traumatisme psychique que l'intéressé ne peut pas réparer au niveau d'origine et qui « descend » d'abord dans les fonctions physiologiques pour se localiser ensuite dans un organe. En réalité, l'inconscient de cet individu dit : « Je me sens trop faible et sans courage pour digérer l'injustice. A toi, mon estomac, de le faire à ma place, digère-la ! »

Des cas de ce genre sont légion et il ne peut faire de doute que l'on découvrira peu à peu des origines psychiques à presque toutes les maladies. Aux yeux de la psychologie analytique, la maladie apparaît ainsi comme un accident sur le chemin de la réalisation du Soi, autrement dit de sa totalité. Mais nous aurons l'occasion de montrer que le seul point de vue psychologique est insuffisant pour expliquer le phénomène de la maladie. Car, pour reprendre l'exemple de l'employé que nous venons de citer, la situation qui a conduit au traumatisme psychique fait déjà partie de sa destinée. Il faudrait donc remonter plus haut et plus loin pour la comprendre et l'accepter.

***

Mais avant de pouvoir aborder cet aspect si profond du problème, nous devons d'abord nous pencher sur une question tout à fait fondamentale : celle de la liberté.

Si la destinée fait partie intégrante de nous-même, comme nous avons essayé de le montrer, si en arrivant à l'âge adulte nous nous trouvons dans une situation dont tous les éléments essentiels semblent donnés et fixés, la réalité de la liberté ne peut faire de doute pour une observation impartiale de notre âme. Quoi qu'on dise et quels que soient les raisonnements philosophiques les plus subtils, le fait de la

liberté est une expérience immédiate de la conscience. L'homme le plus matérialiste ne peut pas croire qu'il soit conduit et dirigé comme une marionnette dans tout ce qu'il fait, ressent et pense.

Nous arrivons ainsi à une contradiction insoluble par les seuls moyens de la logique. D'un côté, nous avons le sort inexorable qui semble nous être imposé, de l'autre la conviction de notre liberté.

Comment résoudre ces deux antithèses ?

Pour arriver à la solution, considérons encore une fois la doctrine de la prédestination telle qu'elle a été développée par saint Augustin au IV[e] siècle. D'après elle, une partie de l'humanité est prédestinée à être condamnée, l'autre à être sauvée, et ceci quel que soit le comportement des individus. Cette doctrine s'appuie sur l'opinion de Plotin qui enseignait, déjà au III[e] siècle, qu'en Adam toute l'humanité était tombée et méritait la damnation éternelle. Toutefois, dans sa miséricorde, Dieu accorde la grâce à une partie de l'humanité qui, après la mort, recouvre l'innocence primordiale. Mais saint Augustin, qui ressentait déjà en précurseur les forces puissantes de l'individualisation qui ne devaient prendre leur plein essor qu'aux temps modernes, ne pouvait accepter sans des luttes terribles de n'être qu'un fragment d'humanité. Sa doctrine rencontra dans le pélagianisme un adversaire qui soutenait que l'homme individuel doit trouver en lui-même la force de vaincre le péché originel. Cette lutte n'a jamais été entièrement terminée et aujourd'hui encore l'Eglise admet un semi-pélagianisme, d'après lequel Dieu ne prédestine pas un individu à être sauvé ou damné, mais sait à l'avance qui le sera ! Solution boiteuse et dans laquelle nous voyons apparaître l'antagonisme irréductible de la prédestination et de la liberté.

De nos jours, personne n'oserait plus soutenir qu'une partie de l'humanité est prédestinée à être damnée. Car cette partie se présenterait, pour notre sentiment, non pas comme



la fraction d'une totalité, mais comme un certain nombre d'individus ayant chacun les mêmes droits et les mêmes devoirs. Avec le développement de la conscience du moi, chaque homme individuel se trouve ainsi dans la situation de l'ancienne humanité. En lui aussi nous trouverons un domaine dans lequel il est déterminé et où son sort est fixé, et un autre domaine dans lequel il est libre. Et la question se pose : où passe la frontière entre ces deux domaines, et surtout où trouverons-nous le champ de la liberté ?

Il ne saurait être question de prétendre qu'a priori l'homme possède une libre volonté. La philosophie et la psychologie ont suffisamment montré que la liberté du choix n'existe pas. En sortant de chez moi, je peux me demander quel moyen de transport je vais emprunter : le métropolitain ou l'autobus ? A table, choisirai-je viande ou poisson, pêche ou poire ? Au magasin, prendrai-je un chapeau gris ou bleu ? Et dans le cas de décisions plus importantes, comme le choix d'un collaborateur, d'un ami, du conjoint, pouvons-nous vraiment croire que notre choix était libre ? La psychologie analytique pourra presque toujours déceler les raisons profondes du choix que nous avions cru faire librement. Ce n'est pas dans le domaine de la volonté que nous trouverons la liberté individuelle.

Il en est de même dans le domaine du sentiment. Ici l'accord se fait facilement. Tout le monde sait que les sentiments ne se commandent pas. Sympathies ou antipathies surgissent des profondeurs de l'âme avec une force tout élémentaire, contre laquelle le raisonnement est bien impuissant. D'où tirons-nous alors cette conviction de liberté ?

De notre conscience claire, de cette conscience du moi qui est à la base de toute notre civilisation. Mais là nous sommes dans le domaine de la pensée et c'est dans la pensée seulement que nous découvrons le champ de notre liberté. L'homme peut constater que dans la pensée il est libre. Car

nos pensées ne sont que des images qui ne peuvent pas contraindre.

Bien entendu, on nous objectera immédiatement que les pensées sont produites par le cerveau et qu'elles sont déterminées par l'organisation et la structure de cet organe. Une objection de ce genre montre simplement qu'on ne voit pas bien ce qu'est la pensée en réalité. Autant prétendre que le concerto de Mozart est produit par le piano sur lequel il est joué, alors qu'il a d'abord dû être « entendu » et écrit par le compositeur. Certes, sans piano, pas d'audition, mais pas de sons audibles non plus sans le pianiste qui exécute l'œuvre. Plus, le concerto existe dans l'âme du musicien, même s'il n'y avait plus d'instrument pour l'exécuter tout comme il s'est présenté d'une pièce, pour la première fois, à l'oreille du compositeur. La pensée ne se fait pas par un automatisme quelconque, il faut la vouloir. Nous sommes libres d'unir ou de désunir les concepts en dehors de toute contrainte. Ici on peut ressentir l'importance du fait que nous pouvons penser faux. La possibilité de l'erreur démontre que rien ne nous *oblige* à penser juste.

On peut se demander alors comment il est possible que nous puissions accomplir des actes libres, puisque nous ne sommes libres que dans le domaine de la pensée.

Ce problème capital, qui ne peut être qu'effleuré aujourd'hui, a été traité avec tout le développement nécessaire par Rudolf Steiner dans sa « Philosophie de la Liberté ». Disons simplement que la pensée libre peut enflammer notre enthousiasme et produire ainsi une impulsion volontaire qui se réalisera dans une action dont l'origine aura été une pensée, donc une image sans contrainte. Certes des actes complètement libres sont sans doute assez rares, mais n'avons-nous pas l'impression et la conviction dans la vie courante déjà de faire beaucoup de choses librement ? Et d'autre part, n'y a-t-il pas un très grand nombre de choses que nous ne pouvons pas éviter de



faire ? Ainsi, pour rédiger cet article, je suis bien obligé de me servir de papier et d'un crayon, et malgré cela je ne me sens pas limité dans ma liberté. De même, je ne peux pas de Paris aller voir un ami à Bâle sans utiliser un moyen de transport.

Comment donc concilier liberté et contrainte ? Nous voudrions nous servir ici d'une image donnée par Rudolf Steiner et qui parlera mieux que de longs raisonnements.

A un certain moment de notre vie, nous décidons de faire construire une maison. Après le délai nécessaire à l'exécution du projet, la construction est terminée et nous allons y habiter. Mais nous ne nous sentons nullement sous l'emprise d'une contrainte en nous disant : la maison est prête, il *faut* que j'y habite.

La même situation se reproduit perpétuellement dans la vie. Nous projetons une action et quand le projet est devenu réalité, il faut compter avec elle.

Bien entendu, une fois la maison terminée, on pourrait ne pas y entrer par souci de liberté. Et tout ce que l'on pourrait nous objecter à ce moment serait : vous ne savez pas ce que vous voulez ! On peut même imaginer un fanatique de la liberté qui entreprenne constamment des choses qu'il abandonne ensuite pour sauvegarder sa liberté. Mais nous considérerions cette attitude comme relevant de la pathologie et nous estimerions que notre homme est un maniaque possédé par le souci de la liberté, donc dans un état de contrainte perpétuelle.

On pourrait appliquer des réflexions analogues à Dieu. Le Créateur du monde ne doit-il pas être libre par excellence ? Or, le monde vit dans un certain ordre, les saisons, les jours et les nuits se suivent avec un rythme immuable, et les innombrables lois de la nature sont toujours vérifiées. Dieu ne peut pas à tout instant bouleverser le monde qu'il a créé, donc il n'est pas libre. Et l'on pourra dire : si Dieu même

n'est pas libre, comment voulez-vous que la pauvre créature humaine le soit ?

Là encore, notre raisonnement nous conduit à une impasse qui ne peut être franchie par la seule logique. C'est la vie elle-même qui peut nous donner la solution de l'énigme.

En suivant toujours Rudolf Steiner, reprenons l'exemple de la maison que nous avons construite et que nous allons habiter. Certes, notre liberté semble diminuée parce que nous sommes obligé d'y habiter. Mais en nous y installant, il nous reste énormément de possibilités : nous pouvons meubler les pièces selon notre goût, changer la disposition primitivement prévue. Nous pouvons y porter les habits qui nous plaisent et y effectuer une multitude inouïe de travaux ; nous pouvons y préparer des plats infiniment variés et y manger ce qu'il nous plaît, y être bête ou intelligent, agréable ou désagréable envers ceux qui habitent avec nous, y lire un roman policier ou un cahier de « Triades ». Bref, il est impossible d'énumérer même partiellement le nombre de libertés qui nous sont laissées.

Dans notre vie, ne sommes-nous pas dans la situation de celui qui veut construire une maison et qui a réalisé ce dessein ? Nous avons essayé de montrer que notre destinée fait partie intégrante de nous-même. Le corps que nous portons, le cadre dans lequel se déroule notre vie, les deux grands facteurs : hérédité et milieu, ne sont-ils pas comme une maison terrestre que nous nous sommes construite et pour laquelle nous avons choisi l'emplacement ? Tout cela est déterminé, mais malgré cela il y a dans l'existence une infinité de choses, et certainement beaucoup plus que dans une maison, où l'homme est libre.

Nous arrivons donc à concevoir l'existence d'un domaine de liberté entouré de tous côtés par celui de la prédestination, de la destinée. Mais le domaine de la liberté est aussi celui de la conscience. On pourrait alors objecter : l'homme



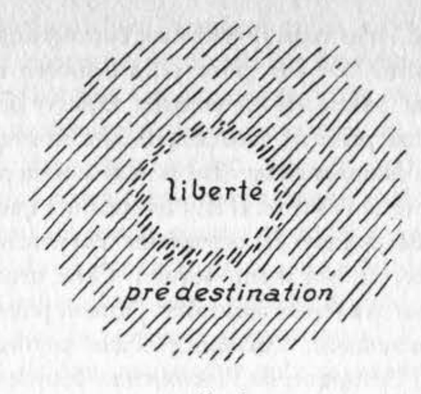



*Fig. 3*

évolue donc dans son domaine de liberté, mais continuellement il se heurte aux limites du domaine de la détermination, qu'il ressent douloureusement.

Normalement, l'homme ne remarque pas ces limites, sauf quand il commence à réfléchir au problème de la destinée comme nous le faisons en ce moment. Dans la vie courante, l'homme n'est pas malheureux de l'existence de cette frontière ; elle coïncide avec celle de son conscient, et, nous l'avons vu, avec les forces de sa conscience il ne peut pas entrer dans le champ de la destinée et de la détermination.

L'homme conscient se trouve dans la situation d'un poisson dans l'eau. Ne pouvant pas vivre au dehors de l'eau, le poisson n'en sort pas, il n'a aucune envie, ni aucune possibilité de le faire. Il n'est pas malheureux pour cela, bien au contraire, dans l'eau il se sent dans son élément. Il ne pourrait être malheureux que si, en plus des branchies, il disposait de poumons lui permettant de vivre à l'air et de comparer les deux modes d'existence. Mais alors il ne serait plus un véritable poisson.

Or, le monde moderne nous présente un fait symptomatique important : la révolte des auteurs et des écrivains d'aujourd'hui. Il y a un demi-siècle seulement, l'homme se

révoltait aussi, mais cette révolte était surtout dirigée contre l'injustice sociale. De nos jours, nous assistons à la révolte contre le fait même de l'existence, contre la condition humaine. Cette prise de conscience toute nouvelle montre que l'homme est maintenant dans la situation du poisson qui se rend compte de la limite. Il faut en conclure que l'individu porte en lui des organes lui permettant d'approcher d'abord cette frontière, de la franchir ensuite. Cette conclusion est corroborée par des signes multiples : l'intérêt pour l'exploration de l'inconscient, l'existence d'une psychologie des profondeurs, l'irruption de l'inconscient dans le conscient, l'émergence des contenus de l'au-delà.

Inversement, la conscience commence à frapper à la porte de l'inconscient, au champ de la destinée. Elle s'approche de l'océan des forces éternelles qui régissent l'univers. L'homme moderne recherche à nouveau l'absolu, la connaissance de l'au-delà. Il éprouve le besoin profond, inconscient encore, de réaliser pratiquement cette équation :

moi conscient + destinée = moi supérieur, éternel

— ce que la psychologie de Jung appelle le Soi. Car notre conscience habituelle est analytique ; la grandeur, le succès de la science et de la technique reposent sur cette pensée analytique qui, en physique et chimie, recherche atome et particule élémentaire, en biologie chromosomes et gènes, en psychologie archétypes et forces psychiques élémentaires.

Mais au plus profond de lui-même l'homme moderne éprouve le besoin de se trouver, de faire sa propre synthèse. Il a vainement essayé d'y arriver en rassemblant les morceaux, c'est-à-dire les résultats de son analyse du monde. Nous en voulons pour preuve le nombre croissant d'ouvrages consacrés à ce problème et dont le plus célèbre reste celui de A. Carrel : « L'Homme, cet inconnu ». Toutefois, la lecture de ces livres et essais laisse insatisfait, car l'homme reste bien l'inconnu qu'on n'arrive pas à faire vivre en le reconstruisant à partir de ses éléments.



Un autre fait très significatif peut frapper l'observateur. L'homme moderne n'a plus aucune envie de se perfectionner, sauf dans son métier, car le perfectionnement professionnel est en même temps source de richesse.

Il y a peu de temps encore, le perfectionnement moral était l'idéal du chrétien et le souci constant de larges couches de la population. Tout cela a presque disparu. L'homme ne recherche plus le perfectionnement moral, il se recherche lui-même, cet être insaisissable qu'il se sent être. Il ressent qu'il n'est pas complet, tout en ayant trouvé le centre de son être dans la conscience du moi. Il commence à se rendre compte que ce moi est ponctuel, alors qu'il aspire à englober une totalité, que ce moi est fragmentaire et qu'il doit le compléter. Et que cherchons-nous anxieusement au cours de notre vie, dans les amis qui nous sont chers, dans nos ennemis qui nous font du tort, à travers sympathies et antipathies ? Nous cherchons chez l'autre ce qui nous fait défaut, nous cherchons dans les multiples circonstances et événements de notre vie à élargir notre être vers cette totalité supérieure qui s'annonce dans notre destin.

Jung l'a bien vu dans sa psychologie quand il affirme que la recherche du Soi ne conduit pas à la perfection (qui reste l'idéal de l'éthique) ; elle conduit à un conflit fondamental, à une suspension entre des forces opposées et contradictoires. Car pour être une totalité, il faut réunir en soi des forces opposées, ce que l'on aime et ce que l'on hait. L'homme doit vivre dans ce paradoxe permanent dont il ne sera jamais délivré. Là encore, la psychologie s'arrête, laissant l'individu dans un conflit constant, suspendu entre des oppositions irréductibles. Et l'homme qui, ainsi conçu, aspire à se trouver, est condamné à être la plus malheureuse des créatures.

Une telle situation, paradoxale et illogique certes, mais qui

doit être vécue par le chercheur d'absolu, semble insupportable aux aspirations les plus profondes de l'individu. Elle exige du fait même de son existence d'être dépassée.

Il est vrai que des questions de ce genre, comme toute situation tragique de la vie, ne peuvent pas être résolues dans le sens habituel du mot. La perte d'un être cher, le problème posé par une maladie, un conflit dramatique, ne peuvent pas trouver de solution qui les rendrait inexistants ou qui en annulerait les effets. La véritable solution peut seulement être trouvée par l'homme qui s'engage sur le chemin aride vers cette entité supérieure qu'il est en réalité. En s'élevant pas à pas vers cette lumière éternelle, le chercheur dépasse ses propres problèmes qui, laissés en place et vus d'un plan supérieur, s'insèrent harmonieusement dans la trame de sa destinée.

Cette situation paradoxale, cette suspension entre prédestination et liberté, entre conscient et inconscient, entre l'ici-bas et l'au-delà, montre par elle-même qu'elle dépasse le cadre de la seule psyché et de la vie consciente de l'homme. Elle nous incite à rechercher son véritable aspect au delà des limites de l'existence terrestre, avant la naissance, après la mort, en suivant l'entéléchie dans son chemin à travers les incarnations successives — ce que nous ferons maintenant.

## III

### *La réincarnation, fiction ou réalité ?*

QUELLE peut être l'attitude de l'homme moderne devant cette idée ? Certainement négative ! Beaucoup de nos contemporains pensent qu'avec la mort tout est fini. Certes, on admet la survie biologique dans ses enfants, ou la survivance dans ses œuvres. Le croyant ne s'intéresse pas à la vie avant la naissance, puisqu'il admet contre toute vraisemblance que l'âme est créée entre la conception et la naissance. Il ne s'intéresse que d'une façon bien égoïste à la vie après la mort. Il lui oppose de nombreuses objections : « *Une* vie me suffit, merci ! » ou celle-ci, de poids : « Si l'on ne se souvient de rien, même s'il en était ainsi, à quoi bon ! » Mais ce qui parle de la sorte, c'est la conscience habituelle, celle qui ne peut se représenter une vie après la mort, celle qui reste dans le cercle étroit des préoccupations égoïstes — seraient-elles religieuses —, celle qui ne peut pas pénétrer dans le domaine de la destinée.

En réalité, au fond de toutes ces objections se cache la résistance farouche de l'inconscient qui refuse de se dévoiler. Rien ne peut nous mettre plus en colère ou en un émoi

irraisonné qu'une observation concernant notre nature profonde. L'homme a une peur atroce de se connaître et d'apprendre les véritables motifs de son comportement. Il est saisi de panique quand il s'agit de pénétrer dans le domaine de l'inconscient, qui est pourtant celui où se trame sa destinée.

Mais la psychanalyse montre déjà que dans son inconscient l'homme suit un chemin bien différent de celui qu'il croit prendre dans sa conscience. Car l'inconscient cherche précisément à réaliser la totalité supérieure de l'être véritable et il met l'homme conscient dans des situations où il doit accepter l'opposé de ce qu'il croyait chercher. Le Moi supérieur voit bien plus grand et plus loin que nous et, après la mort, c'est lui qui nous juge sans fard. D'ailleurs, n'entendons-nous pas souvent dans la vie la « voix » subtile de la « conscience » qui veut nous rendre attentif à ce que nous faisons en réalité ?

S'il en est ainsi, objectera-t-on, pourquoi n'avons-nous pas le souvenir de notre incarnation précédente ? Disons d'abord que dans des cas très rares, ce souvenir existe et certains initiés l'ont clairement gardé. Du reste, n'a-t-on pas quelquefois dans la vie, on pourrait dire au seuil de la conscience, l'impression du « déjà vu » ? Ou bien une rencontre ne nous laisse-t-elle pas la conviction d'avoir déjà connu cet étranger que nous voyons pourtant pour la première fois ?

Néanmoins, il faut reconnaître qu'en dehors de ces sortes de sentiments plutôt obscurs et douteux, le souvenir de la vie précédente n'existe pas. Il est facile d'en voir la raison. Le souvenir est une faculté liée à la conscience du moi. Or cette conscience du moi est une acquisition toute récente de l'humanité et on peut être sûr qu'elle n'existait qu'à l'état très rudimentaire à l'époque où nous pourrions placer une incarnation précédente. Comment se souvenir d'une vie antérieure, alors que nous sommes incapable de nous



rappeler le nom de la personne qui vient de nous être présentée ou que nous n'arrivons pas à retrouver notre stylo que nous avons posé la veille quelque part sans y prêter attention ?

Ces petits faits de la vie journalière montrent déjà que notre souvenir se limite à nos actions conscientes. On peut donc affirmer que si nous conduisons notre vie actuelle avec une conscience du moi toujours plus éveillée, si de plus nous emplissons notre âme de pensées capables de traverser la mort, celles-ci s'uniront à notre Moi supérieur, et nous les retrouverons comme souvenirs dans une vie prochaine.

Une chose est certaine : la vie après la mort serait sans intérêt pour un être doué de la conscience du moi sur terre, si cette vie dans l'au-delà n'était pas consciente aussi. Ce qui ne signifie pas que la conscience de l'âme après la mort soit identique ou même comparable à celle qui nous sert dans la vie quotidienne pour prendre un train, conduire une automobile ou cuisiner un plat !



### *Rappel des éléments de la destinée*

Nous étions arrivés à voir que la prédestination n'était pas incompatible avec la liberté. L'inexorable détermination, due à l'hérédité et à l'influence du milieu, n'exclut pas la liberté, donnée immédiate de la conscience. L'homme, dans son immense complexité, réunit forcément en lui des principes contradictoires et l'existence apparaît comme une lutte perpétuelle pour vivre et harmoniser ces forces opposées qui semblent s'exclure. D'autre part, nous avons déjà attiré l'attention sur le fait que l'existence de contradictions aussi absolues est en même temps un appel à

les dépasser. En s'élevant à un niveau supérieur, le regard spirituel peut découvrir l'unité sublime dans laquelle elles s'insèrent harmonieusement.

En suivant de ce regard les fils de la destinée, tels qu'ils se perdent dans le passé et qu'ils se dessinent vers l'avenir, l'homme est conduit à admettre et à comprendre l'existence qui fut la sienne avant la naissance (ou la conception), et celle dans laquelle il se trouvera après la mort.

Suivons donc le cours de la vie humaine telle qu'elle se déroule entre ses limites naturelles, la naissance et la mort, et essayons de déchiffrer quelques mots de l'écriture si hermétique tracée par notre destin.

Au début de son existence, l'homme vit dans une inconscience presque complète. Il suffit d'observer le nourrisson pour se rendre compte que toute son attention est dirigée vers les processus organiques de croissance et de nutrition et que tout son être est comme perdu dans cette sensation intérieure. Peu à peu seulement le petit enfant s'éveille au monde extérieur et nous voyons à la lumière qui s'allume dans ses yeux, au sourire gracieux qu'il offre, au jeu de ses mains, comment la conscience arrive à surgir des processus organiques. L'enfant apprend à se redresser, à marcher, à parler, et enfin à penser. Mais il ne sait pas encore se distinguer de tout ce qui l'entoure et il se nomme encore du nom qu'on lui donne : « Bébé », etc. La première étincelle de la conscience du moi le touche quand enfin il sait dire : « je », « moi ». Et c'est aussi le moment auquel nous ramènent nos souvenirs, quand nous essayons de nous rappeler notre prime jeunesse.

Cette conscience du moi, encore embryonnaire, ne cesse de grandir et de se développer au cours de l'enfance et de l'adolescence. Et l'expérience de la vie montre que ce développement, tout en se ralentissant, ne s'arrête jamais, surtout si, à partir de l'âge adulte, l'homme prend sa propre évolution en mains pour la conduire vers un élargissement



toujours plus vaste de son être. Sauf accident de santé affectant les organes du système neuro-sensoriel, il devient manifeste que la conscience que nous avons de nous-même et du monde atteint son point culminant au moment de la mort. Le chemin que nous parcourons au cours de notre existence terrestre est donc celui de l'inconscience vers la conscience. Avec l'âge, nous voyons mieux, plus loin et plus profondément, tous les aspects de notre vie. En élargissant ainsi le champ de notre conscience, nous étendons également le domaine de la liberté. Nos actes pleinement réfléchis, et de ce fait empreints d'une responsabilité croissante, peuvent devenir de plus en plus les actes d'un être vraiment libre.

Au début de notre existence, dans l'inconscience totale du nouveau-né, nous élaborons cet instrument merveilleux qu'est notre corps, avec les matériaux apportés par le courant héréditaire qui vient de nos parents. Et notre jeunesse baigne dans le milieu où nous sommes placé et dont les influences nous marquent pour la vie bien avant que nous puissions nous en rendre compte ou a fortiori nous en défendre. A l'éveil de la pleine conscience du moi, à l'adolescence, nous nous trouvons garçon ou fille, avec tels dons ou telles tares, dans telle condition favorable ou néfaste que généralement nous n'aurions pas choisie si nous avions pu être consulté. Ce sont là les « données » du départ, le cheval avec lequel nous partons dans cette course que nous mènerons jusqu'à la mort.

Nous arrivons là à une conclusion très importante : c'est que les facteurs antagonistes dont nous avons parlé — la prédestination et la liberté — ne gardent pas la même importance au cours de la vie : *la détermination est maximum à la naissance, puis elle décroît et c'est alors la liberté qui croît et qui atteint son apogée à la mort.*

Dans une vie conduite avec attention, la conscience du moi ne cesse de croître ainsi et de se développer. Mais pouvons-nous en déduire que les facteurs qui ont déterminé

cette existence relâchent leur emprise quand nous vieillissons ? Ne restons-nous pas toujours conforme aux « données » du départ, empreint des forces d'hérédité et marqué par le milieu ?

Pour répondre à cette question capitale, essayons de nous replacer au temps de notre enfance et de notre jeunesse. Dans notre souvenir, ce temps semble imprégné d'une lumière dorée que de nombreux auteurs ont ressentie quand ils ont décrit le paradis de l'enfance, le jardin fleuri, l'atmosphère divine dans laquelle nous avons grandi et le temps heureux de l'adolescence, plein d'enthousiasme, de feu, de folies aussi, le moment délicieux et unique où le jeune homme ou la jeune fille ressentent l'éveil de la pleine conscience du moi, tout en se sentant encore portés par les forces qui ont construit leur corps.

Nous voyons ainsi un courant puissant de forces se déverser dans le nouveau-né, organiser d'abord le corps et, l'instrument une fois créé, se transformer en forces de conscience. En vieillissant, ce courant semble tarir, la découverte de tous les jours ne se fait plus, l'homme prend des habitudes, il a une situation, s'est marié et à vingt-cinq ans il estime que son développement est terminé.

D'où vient en réalité ce courant de forces organisatrices et créatrices ? Nous l'avons vu, la destinée fait partie intégrante de nous-même et tout ce que nous allons rencontrer au cours de notre existence est aussi exactement adapté à notre être que l'est la forme du nez, la couleur de nos cheveux, la structure de notre ossature.

Comment comprendre alors une rencontre avec une personne plus âgée, un maître vénéré par exemple, dont l'influence va changer le cours de notre vie ? Ne vivait-il pas déjà depuis de longues années au moment de notre naissance ou de notre conception ? Et une telle rencontre n'est-elle pas surtout importante pour l'être jeune ? Comment comprendre un accident dû à une nouvelle invention



technique, accident dont les conséquences modifient les conditions de notre existence ? Pour le regard rétrospectif, ces événements heureux ou malheureux s'inscrivent avec une parfaite harmonie dans le sillon de notre vie. Nous pouvons ressentir qu'ils se sont produits avec une certitude quasi absolue et que tout ce qui les précédait, toute notre jeunesse, nos dons, nos tares, le milieu qui nous a formé n'étaient que des éléments qui devaient nous conduire vers cet événement capital de notre existence. Ne devons-nous pas admirer sans réserve la sagesse inouïe qui semble avoir présidé à l'arrangement si complexe de tous les facteurs pour atteindre finalement le but ? Nous serions bien incapable d'inventer par la pensée le chemin qu'emprunte le destin pour nous conduire vers la personne aimée ou la maladie régénératrice.

Ne faut-il pas en conclure que le plan de ce que nous serons dans la vie (homme ou femme, laboureur ou écrivain, porteur de tels dons ou de telles tares) existait bien avant notre naissance ? C'est bien ainsi, en effet. C'est l'être humain total, ce Moi supérieur que nous avons déjà évoqué, qui conduit les événements. C'est lui qui entre dans l'existence matérielle par la porte étroite de l'œuf fécondé. C'est cette entéléchie éternelle qui se manifeste dans la lumière divine de l'enfance, c'est elle qui construit le corps avec les éléments offerts par les parents, c'est elle qui nous porte dans l'adolescence et nous conduit vers les événements décisifs de la vie. Dans la joie de la découverte et dans l'épanouissement de la jeunesse, l'adolescent qui s'éveille à la pleine conscience du moi ressent qu'il est chez lui dans cet organisme avec lequel il entre dans la vie et qui le porte vers tel accident, telle maladie, telle rencontre, tel bonheur ou malheur.

Mais au fur et à mesure que la vie s'écoule, nous avons reçu les empreintes essentielles, rencontré le compagnon de notre existence, vu naître et grandir nos enfants, accédé à la situation modeste ou enviable qui est la nôtre, subi malheurs

et bonheurs, passé par des maladies qui nous ont transformé. Qu'est-ce à dire, sinon que le courant qui vient de notre existence avant la naissance diminue, que les possibilités offertes par notre fardeau héréditaire et l'empreinte du milieu s'épuisent ! Tout ce qui était prédestination et détermination dans notre existence a joué son rôle ; le destin (c'est-à-dire *nous-même*) nous a conduit là où il voulait nous faire arriver ! Certes, nous n'oserons jamais prétendre que le but est toujours atteint et l'observation objective de notre vie nous montre rapidement qu'à tout moment il y a eu des « restes », que tous les problèmes posés implicitement au départ n'ont pas été résolus ou l'ont été d'une façon insuffisante. Il n'en reste pas moins que la prédestination absolue avec laquelle nous débutons dans la vie relâche peu à peu son emprise, diminue sa puissance et, tout en ne s'annulant jamais, fait progressivement place à la liberté.

### *L'élaboration du nouvel homme*

Essayons de nous représenter concrètement l'aboutissement d'une telle ligne de notre destin. Supposons qu'à un certain moment de la vie, nous rencontrions un être humain qui ait désormais une influence capitale sur nous et qui devienne notre compagnon de route pendant de longues années. Que de circonstances pour nous amener à cette rencontre au moment et au lieu voulus ! Tous les événements qui précèdent cette rencontre apparaissent sous un jour nouveau et nous avons bien l'impression qu'ils n'ont eu lieu que pour nous conduire vers elle. Mais dès que cette rencontre a eu lieu, le champ de la liberté commence à s'ouvrir devant nous : nous pouvons accepter ou refuser ce qui est ainsi venu vers nous, nous pouvons réfléchir sur les éventuelles conséquences qui pourront découler de ce contact humain et adopter une ligne de conduite en pleine



connaissance de ces conséquences. L'aboutissement d'une ligne de destinée est toujours suivi d'effets sur lesquels notre liberté peut jouer. Ce point d'aboutissement est donc en même temps le point de départ d'une ligne de liberté. C'est à partir de ce moment-là que notre liberté peut jouer. Le point où convergent des lignes de destinée est donc toujours le point où s'ouvre un secteur de liberté (*fig. 1*).

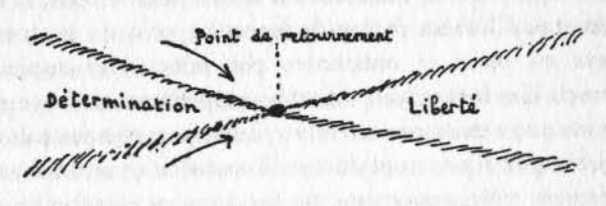



*Fig. 1*

Bien entendu, ce simple schéma est loin de rendre compte de l'immense complexité du tissu vivant de notre sort où, à tout instant, une multitude de lignes venant du passé se croisent et se mêlent à celles qui dessinent l'avenir. Mais ce schéma permet de concrétiser de quelle façon détermination et liberté s'enchaînent dans l'existence humaine.

Ainsi, à chaque pas de notre vie, nous avons été placé dans une situation donnée, nous nous sommes trouvé en face de certaines exigences et obligations et nous avons réagi courageusement ou lâchement, accepté ou refusé, nous nous sommes comporté selon les usages ou selon notre intuition. Représentons-nous concrètement le chemin parcouru, les détours souvent pénibles, les reculs. Quel qu'ait été notre comportement, si nous avons été attentif, nous aurons profité de l'expérience, nous aurons enrichi notre moi et élargi le domaine de notre vie consciente. Ici on peut vraiment dire que rien ne se perd. Vers la fin de la vie et souvent bien auparavant, nous pouvons nous rendre compte

de la transformation qui s'est opérée en nous. Si nous avons persévéré dans nos efforts, nous ne sommes plus celui que nous étions il y a dix ou trente ans. Nous formons en nous, dans la mesure de nos possibilités et de nos dispositions, un nouvel homme différent de celui que nous étions et lui ressemblant tout de même.

Essayons de nous représenter ce nouvel être qui vit inconsciemment en nous : il est tissé de beaucoup de fautes et d'errements certes, mais aussi d'efforts vers le bien, le beau et le vrai. C'est un champ de forces psychiques et morales, mises en place et ordonnées par notre Moi supérieur, éternel. Ces forces sont toutefois inopérantes tant que nous vivons notre existence terrestre. Ce corps que nous habitons a perdu peu à peu sa plasticité ; il se durcit et se sclérose. Sa forme est précisément une de ces données essentielles avec lesquelles nous entrons dans la vie. Quels que soient ou aient été nos efforts moraux, nous ne pouvons changer ni la forme de notre tête, ni celle de notre squelette. Notre ossature eśt restée grossière bien que nous ayons affiné notre caractère, ou fragile malgré les forces de volonté que nous avons développées. Notre peau rugueuse ne correspond pas toujours à la finesse des sentiments qui nous ont animé, notre front ne semble pas conforme à la clarté des pensées que nous avons développées par un inlassable labeur. Certes, la physionomie peut refléter dans une certaine mesure l'être qui habite le corps, mais notre visage porte des rides même si notre âme est sereine comme un lac de montagne.

Au fur et à mesure que nous vieillissons, notre corps ne correspond plus à ce que nous sommes devenu en tant qu'être psycho-spirituel et le moment approche où nous ne pouvons plus le porter : c'est l'instant de la mort. Voilà un nouvel aspect et une nouvelle explication de la mort : la discordance entre l'instrument et l'artiste, celui-ci se perfectionnant sans cesse, celui-là de moins en moins apte à rendre correctement l'intuition du musicien.



Voilà donc arrivé l'instant solennel de la mort où nous déposons notre corps devenu trop lourd et inutile, et où nous entrons dans cet « au-delà » qui est le véritable royaume de la destinée. La césure avec la vie que nous venons de quitter n'est peut-être pas aussi profonde que la conscience matérialiste de notre époque se l'imagine, conscience pour laquelle la mort constitue une fin absolue. Car, nous l'avons déjà vu, au cours de notre vie terrestre, une partie importante de notre être, l'inconscient, plonge perpétuellement dans cet « au-delà » qui n'est l'« au-delà » que pour la conscience habituelle.

Après la mort, l'homme s'éveille peu à peu à une nouvelle conscience, celle précisément qui lui permet de connaître les régions immenses de son être, régions qui pendant la vie restent enfouies sous le seuil de la conscience. Or, c'est dans cet inconscient aussi que nous avons « enroulé » cet être spirituel formé par nous au cours de notre vie, par nos efforts et nos lâchetés, nos fautes et nos mérites. C'est cet être, véritable double spirituel de nous-même, que nous allons habiter après la mort. C'est lui qui surgit du corps que nous délaissons et dans lequel il était enfoui. Avec lui, revêtu de lui, nous pénétrons dans le monde de la destinée qui est un monde moral.

Ainsi, le début de la vie apparaît sous le signe de la nécessité, de la détermination. Les éléments de la destinée, hérédité et milieu, se présentent comme des forces de la nature, imposant leurs lois à l'individualité. Vers la fin de la vie, notre qualité d'être moral (ou amoral) l'emporte sur les forces naturelles qui nous ont introduit dans l'existence et s'éteignent à la mort (*fig. 2*).

Ces faits dont on peut ressentir la réalité peuvent déjà nous expliquer mainte énigme de la vie, comme celle de l'« injustice divine ». Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette exclamation : « S'il y avait un Dieu, il n'admettrait pas cela ! », ou bien : « Il n'y a pas de justice en

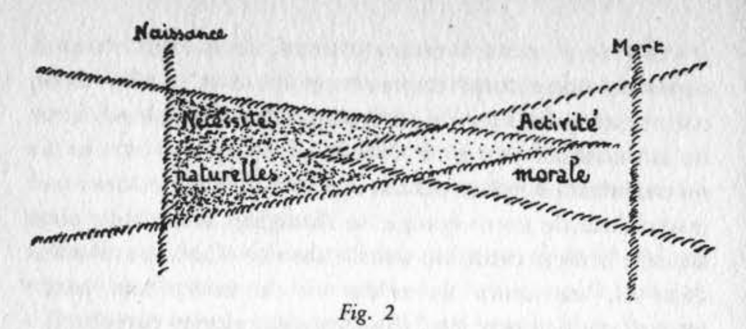



*Fig. 2*

ce monde ! » N'avons-nous pas connu un de ces hommes modernes, actif, bien portant, riche, estimé, craint, mais dont nous connaissons la façon brutale, égoïste dont il avait amassé sa fortune, ruinant de petites existences, ayant peut-être sur sa conscience le suicide d'un désespéré qu'il avait ainsi acculé dans une impasse ? Il dort pourtant du sommeil du juste et sa santé est florissante.

Et à côté un pauvre malheureux, mais qui a bon cœur, qui donne, aide et console son prochain. Il lui arrive toutes les misères, il perd sa situation, tombe gravement malade, n'a jamais de chance. La disparité, l'antagonisme même entre le comportement moral et ce qu'on convient d'appeler la chance ou le bonheur, viennent du fait que le bonheur est apporté par le passé et que le comportement moral prépare l'avenir. Nous verrons justement que ce n'est qu'après un passage dans le monde suprasensible, celui de la destinée, que les forces morales peuvent se transformer en dispositions, dons et tares innés, autrement dit en forces naturelles qui seront le reflet des qualités morales acquises.

Considérons le fait de naître homme ou femme. Nous savons par expérience tout ce qui en dépend, surtout dans la première partie de la vie. L'homme a un corps plus robuste que la femme, son action est dirigée vers l'extérieur ; nous vivons dans une civilisation d'hommes. Mais sa sensibilité,



sa force de volonté sont plus faibles que celles de la femme. A la fin de sa vie, une femme aura développé en elle un être spirituel plus viril et, disons-le de suite, elle pourra préparer ainsi une incarnation masculine.

### *A la mort, l'âme retourne contempler son modèle*

Mais suivons maintenant cet être moral, ce double spirituel que nous sommes devenu, dans son chemin après la mort. Nous entrons dans un monde où ne règnent plus des lois naturelles, mais des lois morales. Dans ce royaume de lumière, en face de la justice immanente, l'homme compare ce qu'il est et ce qu'il porte à ce qu'il voit autour de lui. Sans vouloir entrer dans la description détaillée du chemin que l'âme poursuit après la mort et que le lecteur trouvera dans les ouvrages fondamentaux de Rudolf Steiner (1), disons simplement que l'âme ressent une honte profonde.

Elle ne peut supporter la clarté, l'éclat, la sagesse, la bonté du monde divin dans lequel elle est entrée. L'homme ressent et voit qu'il est loin d'être la totalité harmonieuse qu'il devrait être et qu'il doit devenir, qu'il n'est qu'une caricature de l'homme complet, tel que le modèle en est inscrit dans le monde supérieur. On ne peut pas dire que l'homme soit jugé, mais plutôt qu'il se juge lui-même au contact de la justice éternelle. En traversant successivement les différentes régions de ce monde de clarté, l'homme doit laisser en route tout ce qui est obscur en lui, tout ce qui n'est pas conforme à la qualité morale de la région à laquelle il accède. Ainsi, l'être spirituel et moral qu'il est lui-même en réalité passe au crible

---

(1) Rudolf Steiner : *Théosophie*, *La Science de l'Occulte* (Editions du Centre Triades, Paris), etc. Également dans le livre de G. Wachsmuth : *La réincarnation* (épuisé).

et finalement, suivant sa valeur morale plus ou moins élevée, se dépouille de lui-même. Il ne peut pas poursuivre sa route au delà du niveau spirituel auquel il est parvenu au cours de sa vie terrestre. Une fois ce niveau atteint, l'homme doit retourner sur ses pas, puisqu'il a laissé derrière lui tout son être, toute son essence et que, réduit à rien, il aspire à se retrouver. C'est là que le cercle va se fermer, car l'homme va revenir vers la terre pour préparer une nouvelle vie. Au cours de ce retour, il se retrouve dans toutes les qualités et tares morales qu'il a dû déposer en route et dont il se revêt à nouveau. En se réincarnant, l'homme cherche à réaliser un corps qui soit une image aussi exacte que possible de l'être spirituel qu'il est en vérité.

Il choisira donc pour sa future incarnation des parents dont le patrimoine héréditaire lui fasse acquérir les dispositions de santé ou de maladie, défauts ou qualités, aussi conformes que possible à ce qu'il est en réalité. Ce « choix » tient aussi compte du milieu dans lequel l'âme s'incarnera et des possibilités d'y rencontrer les êtres humains auxquels elle est liée par sa destinée.

Les exigences, les nécessités au sein desquelles plonge cette âme qui revient sur terre sont si complexes que toutes les intentions prises au cours du séjour dans l'au-delà ne peuvent être réalisées, toutes les fautes accumulées au cours de la dernière existence ne pourront être réparées, toutes les rencontres ne pourront être faites.

L'homme qui cherche à s'incarner pour parfaire au mieux son évolution et pour atteindre un niveau supérieur, ne se trouve-t-il pas dans la situation du sculpteur qui porte dans son imagination créatrice le modèle de la statue qu'il veut réaliser ? Mais, pour l'exécuter, il faut qu'il choisisse le bon matériau : terre glaise, marbre ou porphyre, et il sait bien que cette matière inerte qu'il va animer du souffle de son génie ne correspondra jamais exactement à celle qu'il recherche. Elle est trop dure ou trop molle, éclate, s'affaisse



ou se fendille, son poli n'a pas la brillance voulue, sa couleur n'est pas celle qu'il fallait. Ainsi l'homme qui s'incarne saisit le matériau héréditaire, les forces du milieu, et il exécute au mieux le modèle de son corps. Ce « plan » de lui-même et de ce que sera sa prochaine incarnation devient ainsi donnée matérielle et force naturelle. Il réalise alors cet ensemble déterminé et si complexe de données anatomiques et physiologiques, ce réseau si riche en possibilités, en dispositions de santé et de maladie qui donnera un être flegmatique ou coléreux. Dans ces dispositions, ce tempérament, ce squelette, viennent se couler les « intentions spirituelles » de l'âme et de l'esprit qui les habitent. On pourrait aussi dire que ces intentions sont venues mourir dans ces formes du corps humain, dans la composition de ses sucs, pour pouvoir conduire l'homme vers telle expérience humaine, telle maladie, tel accident, inscrits avant la naissance dans le plan de sa vie.

Ainsi la contradiction : prédestination et liberté, si douloureusement ressentie par l'homme moderne, nous a conduit au delà de la naissance et de la mort. Elle nous a conduit à concevoir l'existence prénatale ou préconceptionnelle et l'existence post mortem de l'âme humaine.

Mais l'opposition entre les données impératives de la naissance, l'hérédité et le milieu, et l'expérience de la liberté ne se résout harmonieusement que si nous relions la mort à une nouvelle naissance, si nous pouvons voir la suite des existences comme une marche jamais interrompue de l'âme vers des niveaux supérieurs.

Cette idée de la réincarnation serait incomplète et ne correspondrait pas à la réalité si elle n'était reliée à celle de la destinée. Ainsi conçue, *la destinée devient la rencontre avec soi-même*, c'est-à-dire avec les intentions de notre Moi supérieur.

### *Comment l'action passée peut devenir événement futur*

Nous venons de voir d'une façon très schématique comment l'acquis moral d'une vie devient disposition naturelle dans la suivante. Mais nous n'avons pas expliqué comment il peut se faire que cette destinée vienne vers nous de l'extérieur. Certes, nous avons pu comprendre que notre organisation corporelle, notre fardeau héréditaire, le fait d'être homme ou femme, l'influence du milieu, soient indispensables à la réalisation de cette destinée, c'est-à-dire des intentions spirituelles conçues dans la vie avant la naissance.

Mais comment peut-il se faire par exemple que nous fassions telle rencontre décisive juste au moment où il le faut ? Nous pouvons bien admettre que, par un jeu très complexe de circonstances et de dispositions personnelles, nous ayons été amené à croiser le chemin de notre futur ami. Mais comment a-t-il pu se faire que cet ami se soit juste trouvé là ? Par quelle affinité secrète s'est-il attaché à nous ?

Pour répondre à cette question capitale, remarquons que nous avons omis de considérer un aspect important de la vie terrestre. Jusqu'à présent, nous avons uniquement examiné l'influence de notre comportement sur nous-même. Nous avons décrit comment se formait progressivement dans notre inconscient un double spirituel, résultat et somme de nos expériences vécues. Nos actes, nos sentiments et nos pensées nous modifient perpétuellement au cours de l'existence. Mais, d'autre part, nos actions ont une influence sur le milieu extérieur.

Rendons-nous compte qu'à chaque instant nous modifions le monde d'une façon plus ou moins subtile. Par notre respiration, nous changeons la composition de l'atmosphère, la chaleur de notre corps modifie l'équilibre thermique, à chaque pas nous déplaçons imperceptiblement le centre de



gravité de la terre, nous consommons des substances naturelles pour notre nourriture. Nos installations techniques et nos produits artificiels agissent profondément sur l'organisme terrestre. Plus grande encore est notre action sur les hommes qui nous entourent, avec lesquels nous avons à faire. Ne modifions-nous pas à chaque instant le cours de leur destin ? Quelle que soit l'importance réciproque d'un contact humain, son influence existe pour chaque partenaire. Nous nous voyons ainsi agir sur une multitude de destinées et si nous prenons suffisamment conscience de ce fait, nous sentons croître en nous notre sentiment de responsabilité envers toute l'humanité.

Prenons un exemple frappant pour illustrer l'influence que nous pouvons avoir sur la destinée d'un autre homme. Supposons que nous provoquions, bien involontairement, un accident d'automobile qui entraîne la mort de quelqu'un. C'était peut-être le père d'une famille qui, par sa mort, va se trouver dans des difficultés financières. Les enfants ne pourront pas faire les études auxquelles leur père les avait destinés. Toute leur vie en sera modifiée, ainsi que celle de leurs descendants. Certes, nous pourrions être tenté de dire : c'est la destinée qui a voulu la mort de ce père de famille. Mais là nous ferions erreur, et nous confondrions fatalité et destinée. Certes, cette mort prématurée fait partie intégrante du destin de cet homme, mais cela n'empêche que *nous* soyons celui qui l'a provoquée, même si aucune faute ne peut nous être reprochée. Par notre action, nous avons porté préjudice grave non seulement au père, mais aussi à tous ses descendants. Nous avons déclenché une série d'événements, une sorte de réaction en chaîne, qui portera pour toujours notre marque. Continuellement nous voyons ainsi se détacher de nous des actions qui en s'éloignant suivent des chemins d'une effrayante complexité (*fig. 3*).

Dans chacune de ces actions vit une parcelle de nous-même ; chacune comporte un élément de responsabili-

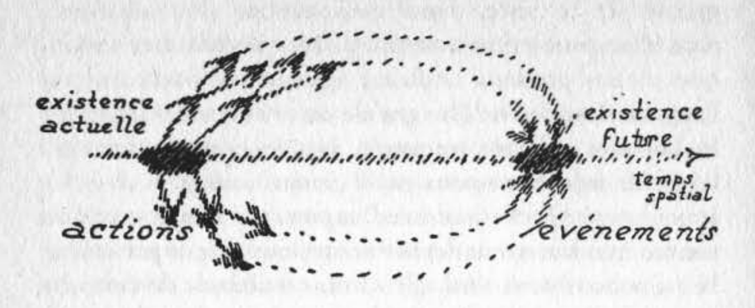



*Fig. 3*

té. Dans l'exemple de l'accident que nous avons provoqué, nous nous trouvons lié de façon secrète et indissoluble à la victime et lui devons réparation. Elle nous retrouvera dans une existence ultérieure, elle croisera notre chemin, elle sera peut-être notre ami ou notre ennemi, notre mari ou notre enfant. De son côté, elle retrouvera dans d'autres conditions les êtres qui lui étaient chers et qu'elle a dû quitter prématurément. On comprend ainsi que les actions qui se détachent de nous, qui semblent se disperser à l'infini dans le monde, reviennent vers nous sous forme d'événements extérieurs, de rencontres ; elles pourront constituer le milieu (bénéfique ou maléfique) dans lequel nous plongeons à la naissance.

Ainsi se forment deux courants d'effets auxquels nous sommes également lié et dont l'un fait autant partie de nous-même que l'autre. Dans notre vie future, ils doivent se croiser à nouveau. L'un des courants, nous pouvons l'appeler « intérieur », est représenté par ce double spirituel que nous portons au delà du seuil de la mort ; il s'unit au courant héréditaire, construit notre corps et le charge de toutes les possibilités qui le conduisent et le déterminent dans la vie. L'autre, le courant « extérieur », se manifeste



dans le milieu, la nation, les contingences géographiques et historiques dans lesquelles nous nous éveillons à la conscience et qui amènent vers nous les événements décisifs de notre vie. Mais n'oublions jamais que les deux courants sont toujours l'expression de la même entéléchie, de notre Moi supérieur, qui se manifeste autant dans les événements dits extérieurs qu'en nous-même.

Grâce à l'idée de réincarnation, et en revoyant encore une fois tout le chemin parcouru jusqu'à présent, nous pouvons maintenant comprendre la triple façon dont se manifeste la destinée (2).

Représentons-nous l'être spirituel, le double de nous-même qui porte dans l'au-delà le fruit de notre existence précédente. Il est placé en face de la justice immanente, dans la lumière éternelle, et il contemple à la clarté de ce monde divin ses tares, ses imperfections, ses insuffisances ; il contemple aussi les conséquences lointaines de ses actes. Le résultat de cette contemplation se traduit dans la décision de revenir sur terre pour réparer les fautes commises, éliminer les taches déshonorantes, parfaire l'être incomplet qu'il est et que la lumière éternelle lui a montré dans toute son insuffisance.

Conformément à cette image réelle qu'elle a d'elle-même, l'âme choisit ses parents et plonge dans la ligne d'hérédité la plus approchante du modèle qu'elle a élaboré d'elle-même. A la conception, elle trouve le point d'appui matériel qui lui permet de réaliser ses intentions dans le monde physique. Et le corps dont elle se revêt portera en lui les dispositions de santé et de maladie dont dépendra le « bien-être » ou le « mal-être » qu'elle pourra ressentir dans son existence. Nous savons par expérience combien la vie dépend de notre

(2) Nous suivons ici un exposé fait par Rudolf Steiner dans une conférence dû 17-2-1924 à Dornach.

état de santé. Quelle différence entre un homme qui se porte toujours bien et un autre qui souffre perpétuellement de quelque malaise ! Voici donc un premier niveau où s'exerce l'action de notre destin : la destination corporelle, le *bien-être* ou le *mal-être*.

Ensuite, quand le corps est formé, les forces formatrices se libèrent successivement pour se manifester comme qualités psychiques. Et nous voyons apparaître tel tempérament, telle intelligence, telles qualités du cœur, telles facultés qui nous guident à travers la vie par l'action puissante des *sympathies* et *antipathies*. Que l'on réfléchisse combien notre vie dépend du jeu de ces forces presque inconscientes qui à chaque instant nous poussent vers tel être, telle action, ou nous éloignent de tel autre ! Nous avons là le deuxième niveau, le niveau psychique, où se manifeste la destinée.

Enfin, peu à peu, l'homme entre dans la vie, il rencontre les êtres avec lesquels il doit faire son chemin, ou desquels il doit se défendre. Maintenant qu'il a acquis la pleine conscience de soi, les événements qui marqueront son existence demandent à être acceptés, vécus, compris. C'est essentiellement quand nous avons atteint l'âge adulte que le courant « extérieur » vient vers nous, courant dans lequel nous retrouvons les conséquences de nos actes dans une vie antérieure. Et c'est à travers ces *événements*, à ce troisième niveau, qu'apparaît enfin le visage le plus énigmatique, mais aussi le plus puissant de notre destin.

Ainsi nous pouvons contempler avec un profond respect et avec saisissement l'aspect ternaire de cette grande unité qu'est la Destinée et que nous sommes nous-même en réalité.

1) Organisation corporelle : *bien-être* ou *mal-être*.

2) Psychisme : caractère, tempérament : *sympathie, antipathie*.

3) Monde extérieur : *événements du destin*.



***

Il ne pouvait s'agir dans ces articles sur la destinée que d'une esquisse très schématique de ce qui touche la racine même de l'existence humaine. Il ne s'agissait ni de démontrer, ni de convaincre, mais de fournir des éléments et de caractériser des faits qui permettent de faire l'expérience de la certitude. Les vérités supérieures, et surtout celles qui concernent la destinée, ne peuvent faire l'objet de démonstration logique, basée sur le principe de la causalité. On ne peut les approcher que par l'expérience. La conviction de leur exactitude et la certitude ne s'acquièrent que selon l'admirable parole de Gœthe : « Le vrai seul est fécond. »

IV

*Réincarnation et Karma*

Au début de ce siècle déjà, Rudolf Steiner a tenté d'introduire dans la civilisation occidentale des idées sur la réincarnation. En 1903, il publie un article intitulé « Réincarnation et Karma », et qui porte en sous-titre la remarque : « Représentations exigées par la Science moderne ». Par là, il se dégage immédiatement de toute conception et influence orientales.

Rudolf Steiner estimait donc, il y a soixante ans déjà, que les idées sur la réincarnation et le Karma, indissolublement liées, découlent tout naturellement des faits et connaissances acquis dans les sciences, et qu'elles en découlent comme une conséquence inéluctable. Mais il est facile de constater que cette conséquence n'a pas encore été aperçue par les savants qui estiment que la question n'est absolument pas de leur ressort. D'autre part, théologiens et philosophes gardent un silence prudent. Un fait l'a montré, du moins en Allemagne, l'absence totale de réaction à la publication par le théologien Benz d'un cahier sur la réincarnation.

Par ailleurs, la presse à sensation cite constamment des cas

de personnes qui déclarent se souvenir d'une ou de plusieurs vies passées. Parfois, c'est à l'aide d'un médium que l'on fait rechercher aux Etats-Unis, contre monnaie sonnante, ses existences antérieures. Il n'est d'ailleurs pas très difficile de découvrir, après enquête, l'origine de ces prétendus souvenirs d'une vie passée.

Ce ne sont certainement pas là les voies que Rudolf Steiner avait en vue lorsqu'il parla de la réincarnation et du Karma comme de « représentations découlant nécessairement des données scientifiques modernes ».

Il y a soixante ans, la voix de Rudolf Steiner n'a guère été entendue. Peut-on espérer mieux aujourd'hui, à l'époque des projets de voyages interplanétaires, dont le résultat le plus sûr est de détourner les hommes des véritables problèmes de l'heure ? Nous ne nourrissons aucune illusion à cet égard — mais un premier pas pourra être fait, si nous découvrons les raisons pour lesquelles biologistes et anthropologues, philosophes et théologiens, tous ceux qui se penchent sur l'être et le devenir de l'homme, n'ont pas trouvé la réincarnation qui pourtant fut pressentie par plusieurs grands esprits du XIX[e] et du XX[e] siècle.

### *« Nous ne saurons jamais... »*

En examinant la situation, nous pouvons voir les causes de cette incapacité dans le tournant que les sciences de la nature ont pris au XIX[e] siècle, notamment sous le coup des progrès spectaculaires des sciences de la matière.

Cette évolution s'est faite sous le signe de la philosophie de Kant. A la fin du XVIII[e] siècle, Kant a essayé de montrer qu'une véritable science des êtres vivants est impossible, parce que, dit-il, la raison, l'intelligence de l'homme est organisée de telle façon qu'elle ne peut aller que du cas spécial au général. L'homme possède la pensée discursive ; il



observe les choses et les phénomènes et il en tire des lois générales par abstractions successives. Mais, dit Kant, avec les organismes vivants on ne peut pas procéder ainsi, car ils sont manifestement créés en vue de quelque chose. Chaque partie de l'être vivant porte en elle la marque d'une idée générale, mais que la pensée discursive est incapable de saisir. Faute de mieux, l'homme ne peut saisir que le *but* des êtres vivants dans l'optique d'une conception finaliste. Kant alla jusqu'à affirmer que jamais l'homme ne sera capable de comprendre comment pousse un brin d'herbe.

Ce véritable « ignorabimus » (nous ne saurons jamais) n'a pas empêché les savants d'essayer de connaître non seulement les buts des êtres organisés, mais aussi leurs origines, la façon dont ils se développent et parcourent le cycle de l'existence. En outre, la grande erreur qui a été commise fut de transposer telles quelles dans la recherche biologique les méthodes qui avaient si bien réussi en physique et en chimie. Profondément frappés par les résultats obtenus dans ces disciplines, les savants ont admis, au XIX[e] siècle, et continuent d'admettre de nos jours, que la méthode scientifique a un caractère absolu et unique. La même méthode, celle des sciences de la matière, doit donc être appliquée dans tous les domaines et notamment en biologie.

Ainsi, on assiste, depuis bientôt un siècle et surtout depuis quelques décades, à des efforts gigantesques et peut-être désespérés pour expliquer la vie, l'évolution, la morphologie des êtres organisés à l'aide des lois physico-chimiques. Certes, cette méthode a donné des résultats extraordinaires dont nul ne songe à nier l'importance : la découverte des substances-clés, des substances « cybernétiques », comme les vitamines, les hormones, le rôle joué par les oligo-éléments, etc., mais il n'est pas exagéré de dire qu'on est aussi loin d'une véritable compréhension des êtres vivants que du temps de Gœthe. Les meilleurs biologistes s'obstinent à

chercher des rapports causals entre les phénomènes organiques, sans se rendre compte que le principe de la causalité n'est pas susceptible d'être appliqué au domaine de la vie à moins d'être profondément modifié.

*L'idée d'espèce et l'évolutionnisme*

En 1859, Darwin introduit dans la biologie de nouveaux facteurs agissants : *l'adaptation et la lutte pour l'existence* qui, sous la pression de la pensée matérialiste, ont été rapidement mis au rang de simples causes physiques. Tout comme un métal se dilate sous l'effet de la chaleur, pense-t-on, une plante ou un animal se modifient sous l'action des conditions extérieures : la nature et la composition chimique du sol, la température de l'air, l'humidité, le climat, la présence ou l'absence d'ennemis, l'abondance ou le manque de nourriture, etc. On essaie de savoir par quels mécanismes physico-chimiques tous ces facteurs agissent pour déterminer par exemple la grandeur et la couleur des feuilles d'une plante ou l'habitus d'un animal. On croit que la connaissance des multiples processus qui se déroulent dans la cellule permettra finalement d'accéder à une compréhension totale du phénomène de la vie. Mais ce que l'on s'obstine à ne pas voir, c'est que toutes ces influences qui, certes, peuvent modifier l'organisme vivant, sont incapables de le produire. Avant toute action d'une cause extérieure, il faut bien qu'existe l'organisme sur lequel cette cause peut agir : la plante qui peut s'adapter, l'animal qui peut lutter pour l'existence.

Sous l'impulsion des idées nouvelles sur l'évolution, on a perdu de vue la constance des espèces, qui avant Lamarck et Darwin était considérée comme une vérité absolue par la plupart des savants. Encore Linné, en établissant sa célèbre classification des deux règnes vivants, disait : « Il y a autant d'espèces que Dieu en a créées à l'origine. » Sa recherche des analogies et des formes intermédiaires entre les espèces n'était pas dictée par l'idée d'évolution, mais tout simplement par le souci de retrouver dans les faits le plan de la Création divine.



Cent ans plus tard, en1859, Darwin montre au contraire que de nouvelles espèces peuvent être formées par sélection naturelle. L'idée d'évolution entre dans l'histoire et Darwin est convaincu que ce n'est pas le plan du Créateur qui est à l'origine de la multitude des espèces, mais une descendance commune qui unit tous les êtres organisés, végétaux d'une part, animaux et homme de l'autre.

On voit le revirement qui s'est produit : Linné peut être considéré comme le dernier représentant d'une époque qui possédait encore la notion d'espèces créées par Dieu. Cette notion était fondée sur la certitude que les espèces sont des idées créatrices qui vivaient dans la conscience divine avant la Création. L'espèce était pour les savants médiévaux une réalité spirituelle. Mais cette conviction, ardemment défendue par les scolastiques, s'affaiblit peu à peu à la fin du Moyen Age pour faire place à l'opinion que l'espèce n'est qu'un nom, une abstraction, résumant d'une façon commode les caractères communs d'un groupe d'êtres organisés. Ce fut la victoire définitive du nominalisme sur le réalisme, signe annonciateur des temps modernes où l'homme n'a plus de contact direct avec la divinité, où son attention est de plus en plus attirée vers les phénomènes sensibles, où il développe l'intellect et la claire conscience du moi. Ce bouleversement profond, cet éveil à la dure réalité du monde extérieur qui n'est plus dorée par la lumière du soleil spirituel, fait ressentir aux âmes que l'univers est en marche, que l'humanité est sortie du royaume de l'éternité pour entrer dans celui du temps.

Dans cette perspective, l'œuvre de Darwin ne fait qu'énoncer clairement dans le domaine biologique ce que

tout le monde ressent par ailleurs de façon confuse. Darwin voit le passage d'une espèce à l'autre, l'influence du facteur temps, le devenir des espèces, les mutations. Cela ne veut pas dire que la constance des espèces soit contestée, non, mais à partir du XIX[e] siècle elle n'est plus vue dans l'immuabilité d'une idée créatrice et du plan formateur.

On la conçoit comme une continuité toute physique jouant dans la descendance par l'hérédité, par la transmission matérielle, physique, pourrait-on dire (visible au microscope électronique), des chromosomes, des gènes, des macromolécules justiciables d'une étude chimique et porteurs de tous les facteurs constitutifs de l'espèce. Du sein de la divinité, où elle vivait dans le Verbe créateur, l'idée d'espèce tombe dans le domaine matériel. Pour le biologiste moderne, elle n'est plus que la somme des éléments, des molécules caractéristiques, matériellement réunis dans le noyau de la cellule que constitue l'œuf fécondé.

### *Ce que serait une véritable science du vivant*

Dans son élan pour s'éloigner des conceptions médiévales et abandonner le réalisme spirituel, Darwin, et toute la biologie qui le suit, est descendu à un niveau d'où il devient impossible de saisir la vraie nature de l'être organisé et a fortiori celle de l'homme, réduit lui aussi à l'état d'un simple produit de l'hérédité et du milieu. L'idée de réincarnation perd tout sens, ne peut même pas être posée, car dans cette vision, il n'y a rien, ni âme, ni esprit qui soit susceptible de passer d'une vie à une autre.

C'est qu'une véritable science des êtres organisés est indispensable pour accéder à une vue juste sur la réincarnation, au delà de toute croyance ou conviction personnelle. C'est bien une telle science, et non pas la génétique ou la biologie actuelle, que Rudolf Steiner avait en vue quand il



affirmait en 1903 que les concepts de réincarnation et de Karma *découlaient nécessairement des données scientifiques modernes.*

Bien avant Darwin, à la fin du XVIII[e] siècle déjà, une telle organologie avait été élaborée par Gœthe. Tombée dans l'oubli, à la suite de l'incompréhension presque totale qu'elle avait rencontrée, Rudolf Steiner la fait connaître dès la fin du siècle dernier, lors de la publication des œuvres scientifiques de Gœthe qu'il a la charge de publier. Dans les commentaires très étendus qui accompagnent ces œuvres, et notamment dans un livre intitulé : « Principes d'une épistémologie de la pensée gœthéenne » (1), paru en 1886, Rudolf Steiner montre comment Gœthe est arrivé à une conception de l'être organisé qui tient compte à la fois de la réalité idéelle qui se manifeste dans l'espèce et de l'influence du milieu extérieur. Véritable fondateur d'une science des êtres vivants, Gœthe est, pour Rudolf Steiner, « le Kepler et le Copernic du monde organique ». Mais presque deux siècles après la publication de la Morphologie de Gœthe, et soixante-quinze ans après sa réédition par Rudolf Steiner, l'œuvre de ces deux savants, œuvre qui n'a rien perdu de son actualité, est encore loin d'être reconnue par le monde scientifique, mis à part quelques exceptions prometteuses.

### *Le type et l'individu*

En quoi consiste donc le trait fondamental de l'œuvre morphologique de Gœthe ? Non certes dans une découverte isolée, comme par exemple celle de l'os intermaxillaire chez l'homme, mais dans une vision profonde de l'être vivant. Gœthe cherche la forme primordiale de l'organisme, forme

(1) Editions Fischbacher, Paris.

qui ne saurait être que de nature spirituelle. « Une telle forme doit pourtant exister », dit-il, « car sinon, comment pourrais-je reconnaître qu'un objet donné est une plante ? » Cette plante primordiale, cet animal idéel, il l'appelle le type. C'est l'idée créatrice de l'organisme, celle qui l'édifie, qui le maintient non seulement au cours de l'existence de l'individu, mais aussi dans la descendance. C'est la végétalité dans la plante, l'animalité dans l'animal. C'est elle, c'est le type qui se réalise et se manifeste dans un organisme donné, non seulement selon le plan idéel qu'il constitue, mais aussi compte tenu des influences extérieures, du milieu. C'est dire qu'aucun être vivant, aucun animal, aucune plante ne peut réaliser ce type. Car dans chaque exemplaire nous avons un cas particulier, résultat d'une spécialisation qui exprime le type dans les conditions où il s'est trouvé placé pour se manifester.

Le type est donc l'idée créatrice, l'organisme idéel, le plan formateur, nous pouvons dire aussi l'organisme suprasensible de forces formatrices, le « corps éthérique ». Son action dans le monde visible, son apparition dans une forme déterminée n'a rien à voir avec des lois physico-chimiques, ne suit pas le mécanisme rigide du principe habituel de la causalité. Le type, l'organisation de forces formatrices, réalité spirituelle agissante, ne peut être saisi que par une pensée mobile, capable de développer la forme individualisée, spécialisée, à partir de la forme primordiale. Cette pensée, qui allie la clarté mathématique à la force créatrice de l'artiste, c'est la faculté imaginante.

Nous avons considéré jusqu'à présent l'être organisé en général sans distinction aucune. La question qui se pose maintenant est de savoir si l'on peut appliquer la notion gœthéenne de « type » à l'homme.

Certes, répondra-t-on, puisque tous les hommes sont construits d'après le même modèle. Il existe donc bien le type « homme ». Aucun doute ne peut subsister à ce sujet et



dans la classification générale des animaux, l'homme se trouve placé dans la classe des mammifères parmi les primates, au sous-ordre de l'*homo sapiens*. Mais on s'aperçoit immédiatement que ce résultat ne nous avance pas beaucoup, même si l'on continue à subdiviser l'*homo sapiens* en races, en peuples, en familles. Que savons-nous d'un homme que nous connaîtrions seulement par le nom de la famille dont il est issu ? A peu près rien ! En revanche, nous connaissons tous les loups ou tous les lions si nous en avons étudié un seul exemplaire. A l'inverse de ce qui se passe chez l'animal, où la connaissance de l'espèce suffit pour caractériser entièrement tous les individus qui en font partie, chaque homme représente un être unique, une véritable personnalité.

### *L'individu humain est à lui seul sa propre espèce*

Dans le règne animal, le type, l'espèce, est la chose essentielle. L'espèce, l'entité spirituelle, se manifeste avec certaines variantes dans tous les individus, qui sont en quelque sorte interchangeables. Chez l'homme, au contraire, c'est l'individu qui est unique et essentiel ; le peuple, la race, le fait d'appartenir à l'espèce *homo sapiens* est secondaire. Ce renversement total du rapport entre l'espèce et l'individu, quand on passe du règne animal à celui de l'homme, est déjà révélé par la morphologie. N'est-il pas extraordinaire d'observer la diversité inouïe des formes animales, à travers tous les degrés de l'évolution, et de constater ensuite qu'il n'existe qu'une seule forme humaine ? Blanc ou noir, jaune ou rouge, méditerranéen ou nordique, grand ou petit, toute l'humanité, les milliards d'hommes qui vivent actuellement sur le globe, sont tous construits d'après un seul et même modèle. Mais en contrepartie, quelles différences entre les individus ! Par leur physionomie, leurs

gestes, leur caractère, leurs aptitudes physiques ou morales, quel abîme entre l'habitant de la forêt vierge et Michel Ange, entre le primitif et Newton ! Il ne peut faire de doute : chaque individu représente une espèce à lui ; il est son propre « type » spirituel et psychique. Sa personnalité, absolument différente de toutes les autres, est douée d'une conscience de soi-même grâce à laquelle elle sait qu'elle ne peut s'identifier à aucune autre personnalité humaine. Ceci, bien entendu, dans la mesure où l'homme a déjà accédé à la pleine conscience du moi.

Ce renversement du rapport individu-espèce se révèle également en ceci, que l'individu humain peut avoir une biographie, fait d'une importance capitale que Rudolf Steiner a été le premier à souligner. Certes, on peut écrire la « biographie » d'un animal, et nous connaissons tous ces histoires d'un chien ou d'un chat ; mais un autre chien de la même race se serait comporté d'une façon analogue. En fait on ne décrit, en l'humanisant, que le comportement typique de l'espèce. Et inversement, une biographie de l'humanité ou d'une race ne nous apprendrait rien sur le comportement personnel d'un individu.

C'est que l'animal n'est jamais que le représentant de son espèce qui se manifeste à travers lui. Pour l'homme au contraire, le genre humain, l'espèce *homo sapiens* devient un cas du moi qui s'en sert pour s'incarner et vivre sur terre. Chez l'homme, le type sert à exprimer la personnalité de l'individu ; chez l'animal, l'individu sert à exprimer le type de l'espèce.



### *Individualité spirituelle de l'homme — Son destin*

Ces constatations faites, examinons maintenant le problème de l'évolution. On peut tout d'abord se demander : Que sont donc en réalité ces *espèces*, ces *types*, ces *idées créatrices* ? *Qui* se sert des formes animales de l'espèce loup ou lion ? Car la forme n'est pas tout ; dans le règne animal tout au moins, elle sert toujours à l'expression d'un psychisme. Et certains zoologue modernes, comme A. Portmann, admettent maintenant que l'animal est non seulement forme et organisme, mais aussi « intériorisation et représentation de lui-même ». La question reste posée : *qui* s'intériorise, qui se représente lui-même ? Ce n'est certes pas l'exemplaire animal, qui ne possède pas la conscience de ce qu'il est et de ce qu'il fait, mais une entité spirituelle, celle que Gœthe avait désignée par le terme *type* et que Rudolf Steiner appelle l'âme-groupe ou le moi-groupe. Mais cette individualité spirituelle, qui agit à travers chaque loup et chaque lion, n'est pas réellement présente, n'est pas incarnée dans chaque individu animal. A travers eux, elle ressent joie et peine, elle fait ses expériences de vie terrestre ; son existence peut durer des millénaires ; elle peut évoluer en adaptant ses formes et l'expression de son intériorisation aux conditions changeantes du territoire qu'elle occupe sur le globe. Rudolf Steiner a souvent souligné que la naissance et la mort des animaux ne sont que le renouvellement perpétuel des formes à travers lesquelles l'âme-groupe agit.

Dans aucun des exemplaires d'une espèce cette âme n'est vraiment présente, et l'on peut dire paradoxalement qu'à une présence continue, toute corporelle et physique, de l'espèce sur terre, correspond une absence aussi totale de l'individualité spirituelle. Celle-ci appartient à la fois à l'éternité et au temps ; elle existe d'une façon impérissable dans la durée et se manifeste à travers les organismes dans le temps. Dans celle-là

elle trouve la garantie de sa constance spirituelle, dans celui-ci elle participe à l'évolution et au devenir terrestre. On est donc conduit à penser qu'à l'évolution d'une espèce au cours du temps, évolution qui se traduit par une modification lente (par adaptation) ou brusque (par mutation) de l'habitus de chaque descendant, correspond en vérité une évolution spirituelle de l'âme-groupe et vice versa. La forme sensible est toujours l'expression de la réalité spirituelle, l'une épousant l'autre comme la coquille épouse la noix. Dans cette perspective, l'homme appartient donc à un double courant évolutif : celui de l'espèce, et celui de sa personnalité. Les savants, biologistes et anthropologues, ne se sont intéressés jusqu'à présent qu'à l'évolution de l'espèce à partir du singe, à travers les stades du pithécanthrope, de l'homme de Néanderthal, etc., jusqu'à l'homme actuel, *l'homo sapiens.* En pensant au renversement du rapport individu-espèce qui caractérise le règne humain, ces recherches, dont nous ne voulons en rien contester le mérite, sont équivalentes à celles qui, dans le cas d'une espèce animale, prétendraient déduire toute l'évolution du type de l'étude d'un seul animal.

Ne faudrait-il pas au contraire se préoccuper maintenant en tout premier lieu de l'évolution de l'individu, de la *personnalité ?* C'est ce problème qui est l'équivalent de celui de l'évolution des espèces animales sur lequel le transformisme, avec Buffon, Lamarck, Darwin et Haeckel, se penche depuis plus d'un siècle. Bien entendu, l'étude et la résolution de ce problème exigent l'observation directe des formes qu'une individualité a revêtues pour arriver à son niveau actuel.

Si nous réfléchissons à ce qui a été exposé sur l'évolution dans le règne animal, nous pouvons donc dire que l'homme appartient à la fois à l'être et au devenir. Toutefois, un homme ne peut vivre sur terre aussi longtemps qu'une espèce animale. La continuité de la présence animale se résout ici en un rythme, en une succession d'états existentiels, dans lesquels l'éternité et le temps, la fixité et l'évolution alternent. Différant en cela de l'animal, l'homme est présent sur terre non seulement corporellement, mais aussi spirituellement. Son moi, son entéléchie spirituelle, celle à laquelle correspond dans le règne animal l'âme-groupe, est réellement là dans chaque individu. Et inversement, à la mort, non seulement le corps disparaît, mais le moi lui aussi quitte le champ terrestre pour vivre un certain temps dans le règne de la durée. Présence totale, corporelle et spirituelle, voilà ce qui caractérise la vie sur terre.



Absence aussi totale du corps et de l'esprit, après la mort, voilà le caractère de l'existence humaine dans « l'au-delà », entre la mort et une nouvelle naissance.

Autrement dit, du fait même de l'existence de la personnalité humaine, du fait de la présence dans chaque individu d'un moi conscient de lui-même, la réalité de la réincarnation, du passage au travers des vies successsives sur terre, devient une conséquence inéluctable de l'évolution. La nier signifierait appliquer l'évolution aux seuls règnes végétal et animal et la rejeter pour le règne humain. Nier la réincarnation équivaudrait à admettre l'évolution par modifications successives d'une espèce animale à une autre qui lui est voisine, et croire, selon l'exemple choisi par Rudolf Steiner, que l'âme de Newton descend de celles de ses ancêtres complètement différents de lui. Autant admettre qu'un lion soit le descendant direct d'une souris !

Ainsi, l'idée de réincarnation devient une certitude pour celui qui s'efforce de comprendre vraiment les données scientifiques concernant l'évolution des êtres organisés.

Bien entendu, une confirmation directe ne peut être obtenue que par l'observation suprasensible capable de suivre l'entéléchie humaine à travers ses vies et morts successives. Rudolf Steiner a prouvé à maintes reprises qu'une telle observation est possible et il a donné de

nombreux exemples de suites de réincarnations. Sans prétendre aller jusque-là, nous allons essayer de montrer comment l'âme peut accéder à une conviction expérimentale de la réalité de la réincarnation.

## V

Nous nous sommes efforcé de montrer que l'idée de réincarnation découle véritablement des données scientifiques modernes, comme l'avait affirmé Rudolf Steiner il y a plus d'un demi-siècle déjà. Bien entendu la pensée matérialiste, niant l'existence du « type » en tant que réalité spirituelle, est incapable d'admettre notre conclusion. Celle-ci est essentiellement basée sur le renversement du rapport du type (ou de l'espèce) à l'individu lorsqu'on passe du règne animal à l'homme.

Rappelons en effet que chaque exemplaire animal n'est toujours et partout que l'expression de la famille ou de l'espèce à laquelle il appartient. Les différences parfois considérables qui distinguent par exemple un lion d'un autre sont précisément dues au seul fait que le « type » s'adapte à la situation particulière qui a présidé à l'apparition de l'exemplaire considéré.

Pour l'homme, au contraire, le genre humain devient l'expression de l'individualité qui s'y incarne et se manifeste à travers lui. L'entéléchie utilise le moule commun à tous les hommes pour l'adapter à son propre aspect spirituel selon les

possibilités apportées par le courant héréditaire et les influences du milieu.

Ainsi, l'inversion du rapport espèce-individu est due à la présence réelle en chaque homme d'un être spirituel, cet être que Gœthe désignait par le terme « entéléchie » et que nous appelons généralement le Moi. L'âme-groupe d'une espèce animale, elle, n'a pas le pouvoir de s'incarner totalement dans l'individu animal ; elle se manifeste à travers lui, mais non pas en lui. De ce fait, la mort d'un animal n'est qu'une apparence : c'est la disparition d'un organe à travers lequel l'espèce agissait et dont elle s'est retirée pour continuer sa présence terrestre à travers les innombrables exemplaires qui existent simultanément. A la mort d'un homme, par contre, l'entéléchie spirituelle quitte réellement le champ terrestre pour vivre un certain temps dans le royaume de la durée. Mais cette entéléchie doit redescendre sur terre, s'incarner dans un nouveau corps pour participer à nouveau au courant de l'évolution. De ce point de vue, la mort d'un homme a la même valeur que l'extinction d'une espèce animale.

Bien compris, ces faits conduisent non seulement à la réincarnation, mais ouvrent également de vastes perspectives sur la condition de l'homme au sein de l'univers.

### *L'homme participe activement à l'évolution*

Un fait est indéniable : l'humanité est en pleine évolution. Le monde se transforme. La technique moderne et l'industrie pénètrent dans les pays les plus reculés pour les éveiller de leur sommeil millénaire. Des centaines de millions d'hommes au travail, aidés d'une armée bien plus grande d'esclaves mécaniques, changent la face du globe. L'ancien ordre s'écroule et disparaît, de nouvelles formes sociales émergent du creuset de l'humanité. Peut-on admettre que



tous ces bouleversements soient dus à des modifications biologiques survenues dans le genre humain ? Certainement non. Il ne peut faire de doute : toute cette évolution est le fait des individualités actuellement présentes sur terre.

Quel contraste si notre regard tombe sur les autres règnes naturels ! Ici, tout semble immuable. On ne peut s'empêcher de penser que ces règnes sont dans une certaine mesure arrivés au terme de leur évolution et se trouvent peut-être déjà sur leur déclin. C'est tout à fait évident pour le règne minéral : de nouvelles substances n'y apparaissent plus que du fait de l'intervention humaine. Et la radioactivité, la fission de l'atome, ne témoignent-elles pas déjà de la désagrégation de la matière ? Ce déclin existe aussi dans les règnes végétal et animal. Certes des variations, des mutations continuent encore à se produire ; néanmoins le but essentiel de ces règnes, du moins pour notre phase d'évolution, semble atteint. Quel était ce but ?

Essentiellement de permettre l'apparition de l'homme. En cela, la théorie évolutionniste a vu juste. La forme humaine qui est apparue au terme de la série animale, en est le couronnement. La Genèse l'exprime à sa façon : l'homme fut créé le dernier jour.

Mais en survolant d'un coup d'œil l'histoire de l'humanité, peut-on en conclure que tous les individus soient déjà arrivés à se réaliser ? Peut-on affirmer que les milliards d'hommes qui peuplent le globe en soient au stade de développer chacun son propre « type » ? Evidemment non.

Nous savons bien que depuis peu de temps — quelques siècles à peine et pour ceux-là seulement qui sont à la pointe du mouvement — on peut parler d'un développement individuel grâce à l'apparition de l'âme de conscience au sein de l'humanité. Il ne faut pas se faire d'illusions à ce sujet : la prise de conscience des individus ne fait que commencer et nous sommes encore tout à fait au début de ce que sera,

selon l'expression de Teilhard de Chardin, la véritable « hominisation », le développement de l'individu, du Moi.

S'il en est ainsi, le fait que dans le règne humain chaque individu soit appelé à devenir sa propre espèce, distingue ce règne de tous les autres.

Dans le monde inorganique, les objets et les phénomènes agissent les uns sur les autres d'après des lois immuables : tout corps est soumis à la gravitation et tombera selon les lois de la pesanteur. L'intensité d'un courant électrique qui circule dans un conducteur est régie par la loi d'Ohm. Une réaction chimique ne peut pas fournir un travail supérieur à celui qui correspond aux lois de la thermodynamique.

Dans le monde des êtres organisés, animaux ou plantes expriment l'espèce à laquelle ils appartiennent. Chaque « individu » végétal ou animal représente un cas particulier de son type, cas qui tient compte des conditions dans lesquelles cet exemplaire est placé. Mais un pommier ne peut pas donner des cerises, quelle que soit son adaptation au milieu ambiant, et un animal de proie comme le loup ne peut pas résister à la nécessité de tuer. Même les animaux supérieurs ne sont que des genres d'automates psychiques jouant toujours le même air.

Dans le monde humain, l'individu pleinement réalisé ne peut exprimer que lui-même ; il doit se donner à lui-même le but de son existence, les raisons, le pourquoi de ses actes et de son comportement. Si ces actes sont les résultats de lois, ces lois doivent être celles qu'il se donne à lui-même. Ce que l'homme est pour lui et par lui, ce qu'il est parmi ses semblables dans la société, dans l'histoire, ne doit pas être déterminé de l'extérieur, mais doit l'être par lui-même.



### *Acquisition de la liberté*

Mais pour reconnaître ce qu'il est et ce qu'il doit être, il doit connaître le monde dont il est issu, c'est-à-dire le monde spirituel, afin qu'en connaissance de cause il puisse agir. Il peut alors se donner sa direction intérieure.

C'est dire que la notion de liberté est la clé de la condition humaine, du comportement de l'individu à l'égard de lui-même et à l'égard des autres.

Certes la liberté totale, telle qu'elle est postulée ici selon « La Philosophie de la Liberté » de Rudolf Steiner (1), est loin d'être le bien commun de l'humanité. L'individu, même le plus avancé, n'est libre qu'en partie ; l'autre partie de sa nature reste soumise à la contrainte, à la détermination. La pleine expérience de la liberté est l'apanage de la conscience du Moi et celle-ci, liée à l'évolution de l'âme de conscience, en est encore à ses débuts. C'est par son développement seulement que l'homme réalisera son propre type spirituel. C'est ce type, sa propre espèce, c'est cette personnalité qui est le véritable Moi qui passe à travers les existences successives et non pas ce qui l'enveloppe dans une incarnation donnée : à savoir tout ce qui n'est qu'attribut du genre humain, de *l'homo sapiens* qui, de ce point de vue, peut être considéré comme le plus évolué des animaux.

Autrement dit, le renversement du rapport de l'espèce à l'individu, qui différencie l'homme de l'animal, n'est que partiellement réalisé à notre époque. Chacun porte en lui de fortes séquelles du temps où les individus étaient encore fondus dans l'humanité en général. C'est elle qu'on perçut sous la figure de l'Adam Kadmon de la Kabbale, l'homme cosmique, le type spirituel de toute l'humanité, dont les

(1) Editions Anthroposophiques Romandes, Genève.

hommes sur terre n'étaient que des exemplaires, des échantillons. Qu'il en est bien ainsi, on peut en voir la preuve dans la doctrine de la prédestination de saint Augustin, qui, de toute évidence, ne peut s'appliquer à l'individu porteur d'un Moi, mais à l'humanité en général, encore ressentie, au début de l'ère chrétienne, comme une unité.

Il n'en est pas moins vrai que le courant de l'évolution porte chaque représentant de l'espèce humaine vers sa réalisation individuelle, celle qui, par l'acquisition de la liberté, doit élever la créature au niveau de créateur. Le « Dieu est mort » ressenti douloureusement après Nietzsche et Sartre par de nombreux êtres, ne signifie pas autre chose que ceci : les Dieux laissent échapper de leurs mains les hommes qu'ils ont modelés, façonnés à leur image et protégés jusqu'à ce jour.

### *Peut-on prendre conscience de la réincarnation ?*

Ces considérations, qui semblent n'avoir qu'un rapport lointain avec notre sujet, sont pourtant indispensables pour poser correctement la question : comment arriver à l'expérience directe de la réincarnation ? Autrement dit : comment se souvenir d'incarnations précédentes, ou encore, pourquoi n'en avons-nous pas le souvenir ?

L'histoire montre qu'autrefois la réincarnation était une évidence pour tout le monde. Chacun en faisait l'expérience directe. Pourquoi donc n'en est-il plus ainsi aujourd'hui ? En raison des modifications qu'a subies cette faculté qui ne cesse d'évoluer : la mémoire.

En effet, autrefois les hommes possédaient une mémoire prodigieuse, comme on en trouve encore chez certains enfants. On peut s'en rendre compte par les épopées antiques transmises de père en fils sans la moindre altération.



Mais cette mémoire d'antan n'avait pas le caractère conceptuel, intellectuel, de celle dont nous disposons aujourd'hui. Plastique et malléable comme une cire, cette mémoire correspondait à la mémoire par image de ces époques reculées où l'homme savait encore lire les empreintes laissées dans l'éther universel par tout événement passé. Tout comme l'antique clairvoyance, cette faculté était portée par les forces du sang et permettait ainsi à une génération de revivre tout ce qu'avaient vécu les générations précédentes. Elle permettait aussi à l'âme de se souvenir de ses existences antérieures.

Mais cette mémoire universelle se perd avec le développement de la conscience individuelle et le mélange des races et des sangs. Elle en arrive au point où elle en est de nos jours, où tous les souvenirs sont centrés sur le moi psychologique.

Car, à y regarder de près : en quoi consiste donc cette conscience que nous avons de nous-même et qui fait que chacun sent en lui le centre de son univers ? Il ne peut faire de doute : le contenu de ce moi (psychologique) que nous nous sentons être et qui se développe peu à peu au cours de l'enfance et de l'adolescence, c'est la somme de nos souvenirs. Mais ces souvenirs, résultats de perceptions sensorielles, n'existeraient pas sans le corps qui est à notre époque la condition indispensable pour la manifestation de la conscience du moi et de l'intellect.

Cela signifie que cet intellect, toutes nos représentations et la conscience ordinaire disparaissent avec ce corps à la mort. Mais cela signifie aussi qu'il n'y a pas dans cet intellect, dans la conscience habituelle, d'éléments susceptibles de répondre à la question concernant les incarnations passées, question qui est pourtant posée par cette conscience.

Quand on réfléchit à ces faits, on peut comprendre pourquoi nous ne pouvons pas nous rappeler nos vie antérieures. Et d'ailleurs, en faisant des tentatives dans ce sens, en essayant de se représenter à titre hypothétique :

« Qui étais-je donc autrefois ? », nous oublions trop facilement que nous projetons le moi, celui que nous nous sentons être actuellement, sur l'image que nous nous faisons de l'incarnation passée. Le « je » qui pose la question n'appartient qu'à la vie présente. En vérité, le personnage que nous étions autrefois nous est aussi étranger que n'importe quel inconnu que nous croisons dans la rue. Nous ne savons rien de lui. Si nous nous demandions, non par vaine curiosité, mais avec le souci de la vérité : « Qui donc étais-je ? », ne devrions-nous pas nous dire : « Je me considère comme un individu, un moi ! Mais suis-je donc déjà celui que je dois être, celui que je voudrais être ? » Qui osera répondre par l'affirmative à cette question ? Se réaliser en tant qu'individu, n'est-ce pas aussi se rechercher inlassablement soi-même ?

Si nous nous souvenons de ce qui a été exposé précédemment, nous savons que le « type » n'est jamais entièrement incarné dans le règne animal. Or ceci est aussi vrai pour l'homme qui est sa propre espèce, qui représente son propre type spirituel. Dès que le Moi supérieur s'incarne, il se revêt d'une forme, il plonge dans un courant héréditaire et dans un milieu donné qui limitent et déterminent l'individu. Si je nais homme, je ne peux pas être femme ; si je suis de race blanche, Européen, je ne peux être ni Noir ni Chinois. L'être humain incarné n'est donc jamais qu'un aspect partiel de lui-même. Et c'est une des erreurs les plus néfastes de la conscience égocentrique, que de croire qu'elle est déjà existante, qu'elle possède l'être alors qu'elle n'est que devenir. « Deviens ce que tu es ! », dit Gœthe, qui ressentait profondément que nous ne sommes qu'une « édition spéciale » de nous-même.



### *Les éditions successives du Moi-type*

Si donc, dans l'incarnation actuelle, nous ne représentons qu'un aspect partiel de notre être spirituel, si l'homme que nous étions dans l'incarnation précédente nous est étranger, il existe tout de même une liaison qui unit nos existences, qui en assure la continuité : c'est le type spirituel, l'entéléchie que nous sommes en réalité.

Avec l'inconnu que je croise dans la rue, je suis lié par le fait qu'il fait aussi partie du genre humain : nous sommes parents par le sang, la forme, par le même modèle d'*homo sapiens*.

Avec celui que j'étais dans l'incarnation précédente, je suis uni par le Moi spirituel : nous sommes parents parce que cet homme que j'ai été et celui que je suis aujourd'hui sont l'émanation d'un seul et même Moi-type, dont ils ne font apparaître dans chaque vie qu'un aspect particulier. Du fait que ce Moi se sert de la forme générale propre au genre humain pour la façonner à sa guise, c'est dans la forme que je porte, et notamment dans celle de la tête, que doit se trouver figé quelque chose de l'incarnation précédente.

Il est vrai que là cette trace est très difficile à déchiffrer. Pourtant les incarnations passées vivent aussi dans la configuration du corps éthérique actuel, dans les dispositions, les facultés innées, le tempérament ; et elles agissent également sur notre corps astral auquel elles confèrent la teinte générale de notre sentiment. Dans ces domaines, nous pouvons remonter plus facilement vers ce qui a existé autrefois. Comment faire pour retrouver cette trace ?

*Répercussion des vies passées*

Qu'on s'imagine une forme creuse, un moule dans lequel l'être humain, en naissant et en grandissant, viendrait se couler. Extérieurement ce n'est pas cela que nous observons : l'homme se développe à partir de l'œuf fécondé, édifice quasi ponctuel, pour atteindre peu à peu sa forme adulte. Et cette direction centrifuge semble bien être aussi celle du développement psychique. A titre d'essai, on pourrait aussi se représenter l'inverse, à savoir un moule, un « négatif » de notre forme, coulé conformément à nos vies précédentes ; et lui, ce négatif, serait ce qui modèle notre forme au cours de notre développement. Ce « négatif » existerait également pour tout ce qui est processus vivant, c'est-à-dire pour notre corps éthérique et ses dispositions et aussi pour le fond de notre nature affective et volontaire. Il ferait donc également partie de notre astralité, de notre corps astral.

A première vue, une telle idée peut paraître absurde ; mais certaines indications données par Rudolf Steiner peuvent aider à la rendre concrète et à la mettre en pratique (2).

En examinant l'ensemble de la vie humaine, nous pouvons distinguer avec Rudolf Steiner plusieurs groupes d'événements qui nous concernent. Il y a tout d'abord celui qui est directement en rapport avec notre vie intérieure, avec nos facultés, nos capacités, nos insuffisances innées.

Dans un premier sous-groupe, nous pouvons classer les nombreux insuccès et revers que nous avons subis dans l'existence et qui s'expliquent par nos dispositions générales. Si je suis de nature distraite, je ne m'étonne pas d'avoir encore oublié ma valise dans le train ou d'être obligé de

(2) Conférence du 20 février 1912 à Stuttgart. Cf. « Réincarnation et Karma » (Editions Anthroposophiques Romandes, Genève).



payer une amende parce que j'ai omis de payer mes impôts. Les suites désagréables d'une gifle donnée à un personnage important m'apparaissent comme une conséquence directe de mon tempérament coléreux qui m'a entraîné à commettre cet acte irréfléchi.

Dans un deuxième sous-groupe, nous placerons les cas où nous ne pouvons pas trouver les causes de nos échecs. A y regarder de près, nous sommes conscient d'avoir tout bien préparé en vue de la réussite ; mais à la dernière minute, la malchance a voulu que nous échouions. Une expérience préparée au laboratoire avec tout le soin possible « rate » pour des raisons inexplicables. Dans un calcul se glisse une erreur « bête », si simple qu'il est presque impossible de la découvrir, mais elle a eu des conséquences pratiques néfastes.

Un autre grand groupe d'événements concerne plutôt notre destinée extérieure : ce sont ceux qui viennent nous toucher du dehors. Et là aussi nous pouvons distinguer deux sous-groupes.

Tout d'abord ceux qui nous frappent à juste titre, dont nous pouvons comprendre les raisons. Si mes biens sont vendus parce que je me suis endetté, c'est certainement un coup dur, mais auquel je devais m'attendre. L'accident d'auto consécutif à une négligence n'a rien qui puisse nous surprendre.

*Qui a fait tomber la tuile du toit ?*

Mais il y a aussi les nombreux événements inexplicables que nous attribuons alors volontiers au hasard. Que ma voiture tombe en panne sèche parce que j'ai oublié de vérifier le niveau d'essence, c'est bien compréhensible, mais que cela se produise juste au moment critique d'un dépassement et qu'une collision en résulte, voilà un coup du sort. Et que

penser du fait que je me casse la jambe à la veille de mon départ en vacances ? « Vraiment, je n'ai pas de chance », dirons-nous.

Considérons maintenant dans chaque groupe — celui de la vie intérieure et celui se rapportant plutôt à la destinée extérieure — le deuxième sous-groupe qui réunit les événements inexplicables. Nous les attribuons au hasard, à la malchance. De tout façon, nous sommes convaincu que « ce n'est pas de notre faute ». Or, c'est justement là que nous allons nous construire en pensée un homme hypothétique qui serait à l'origine de tous ces événements. Nos insuccès, nos malchances, ces hasards seraient son fait. Pour nous permettre de nous le représenter concrètement, Rudolf Steiner utilise souvent l'image suivante : une tuile tombe du toit et nous blesse. « C'est le hasard », disons-nous, « qui m'a fait juste passer là à cet instant. » Mais nous pouvons aussi penser que c'est le fait de cet homme, construit en pensée, qui est vite monté sur le toit pour faire tomber la tuile juste au moment où nous passions.

Une telle idée peut tout d'abord paraître absurde, mais en la pratiquant, cet homme supposé commence à agir sur nous. Cette image que nous avons construite nous fascine. Non pas par autosuggestion, mais parce qu'il devient évident que cet homme d'abord hypothétique a fortement à faire avec nous en réalité. Il agit sur nos sentiments, nos impressions, sur le tonus général de notre âme.

La construction de cet être hypothétique n'est pas sans analogie avec les moyens mnémotechniques que nous utilisons quand nous essayons de nous rappeler quelque chose que nous avons oublié, le nom d'une personne ou un numéro de téléphone. On fait des rapprochements avec des noms et des numéros analogues qui servent d'intermédiaires et qui peu à peu nous permettent de retrouver ce que nous cherchons.

Il en est de même avec cet homme supposé qui doit servir



d'intermédiaire pour retrouver le moule, le « négatif » de notre existence actuelle. Cette construction mentale n'est qu'un processus auxiliaire qui doit nous conduire à un souvenir beaucoup plus profond, celui qui est en rapport avec notre incarnation passée. En se représentant toujours à nouveau cet homme, on remarque qu'il travaille en nous, il prend vie et forme et l'on se convainc qu'il a fortement à faire avec notre vie précédente. Certes, on n'en tire encore aucune idée nette, mais plutôt une impression générale, un sentiment profond, une sorte de mémoire affective, non conceptuelle.

Il est important de bien saisir la différence qu'il y a entre cette mémoire et celle dont nous nous servons habituellement. Celle-ci est en effet une mémoire de représentations à faible intensité affective. En se rappelant un événement d'il y a dix ans et qui nous a fait beaucoup de peine, que reste-t-il aujourd'hui de ce qui a bouleversé alors notre âme ? Une image nette, mais pâlie et qui nous laisse froid. Les souvenirs qui se rattachent à une vie passée ont un caractère inverse : c'est d'abord l'« aura » affective, la joie ou la douleur qui émergent avec vivacité, alors que la représentation de la situation correspondante reste dans l'oubli.

Il faut comprendre qu'il doit bien en être ainsi. Toutes les représentations, les idées et concepts utilisés par notre pensée sont liés à la langue que nous parlons. Mais cette langue-là est pourtant un élément qui est extérieur à notre Moi spirituel. Elle ne survit pas à la vie terrestre au cours de laquelle nous l'avons parlée. Cette langue maternelle, nous avons dû l'acquérir avec peine, mot par mot, en assimilant lentement le sens des mots, la grammaire, etc. Cet effort montre bien que nous ne l'avons pas apportée avec nous à la naissance, même si c'est celle que nous parlions dans une incarnation précédente. Beaucoup de lycéens qui peinent sur le grec ou le latin ont pourtant parlé l'un ou l'autre dans une vie passée. Le poète allemand Hebbel avait fait le projet d'un

drame dans lequel Platon, réincarné de nos jours, était élève de lycée en train d'apprendre le grec et d'expliquer en classe de philosophie les œuvres de Platon, et il avait, bien entendu, une très mauvaise note.

Ce ne sont donc pas les notions intellectuelles qui se transmettent d'incarnation en incarnation. On comprend que ce ne sont pas elles non plus que l'on peut retrouver en essayant de remonter vers le passé comme nous venons de le décrire. L'homme « artificiel » construit tout d'abord à l'aide de représentations nous conduit par un processus vivant vers une mémoire affective qui se manifeste plutôt par des sensations de goût ou même d'odorat.Un goût amer ou sucré, une saveur fade ou piquante, une odeur désagréable, voilà le genre d'impressions qui nous viennent tout d'abord d'une vie antérieure. Et ces sensations, ces souvenirs, nous renseignent sur le personnage que nous avons été. On pourrait bien entendu objecter que rien ne prouve que tout cela ne soit pas un tissu d'illusions. Mais on ne peut non plus prouver qu'un souvenir se rapporte à un fait vécu ; on le sait par expérience immédiate. Tout comme on est sûr qu'une image qui surgit dans la mémoire correspond à une scène vécue il y a quelques années, tout autant on sait par expérience que les sentiments étranges qui nous envahissent à la suite du processus décrit se rapportent à l'incarnation précédente.

### *Le redressement du Karma*

On peut faire des expériences avec d'autres domaines de l'existence. On peut par exemple classer les événements de notre vie en deux groupes :

— d'un côté ceux qui nous entraînent, nous enthousiasment, qui nous apportent de la joie ;



— de l'autre ceux qui nous amènent des souffrances, des peines, des maladies.

Normalement, dans la vie, nous nous efforçons d'éviter ce second groupe d'événements et les désagréments qu'il apporte. Nous fuyons la douleur et nous cherchons à nous débarrasser de nos souffrances. Mais, à titre d'essai, nous pourrions aussi procéder autrement et voir au contraire dans ces événements pénibles une bonne façon de réparer ce qui est imparfait en nous. Est-ce que dans d'innombrables cas nous n'avons pas fait du tort à autrui par nos pensées fausses, nos mauvais sentiments, nos actes hostiles ? De ce fait nous avons déchu, nous sommes devenu moins parfait et il nous appartiendra d'inventer à un certain moment de notre évolution les actions permettant de réparer le mal commis et de remonter au niveau dont nous sommes descendu. Mais cette compensation ne pourra généralement se faire que dans l'existence suivante. Dans cette optique, les douleurs et les peines qui nous affligent peuvent alors nous apparaître comme un corollaire des moyens qu'entre une mort et une nouvelle naissance nous avons décidé de prendre pour acquérir des forces nouvelles, nous perfectionner et compenser les fautes commises. De là il n'y a qu'un pas pour se convaincre : c'est l'homme « négatif » en nous, celui qui nous modèle et nous façonne, qui, plus sage et mieux informé sur nous que nous-même dans notre conscience actuelle, nous a conduit vers tous ces événements désagréables et douloureux, mais grâce auxquels nous rectifions notre Karma. En nous identifiant toujours davantage avec cet autre homme en nous qui est en tous points le complément de l'« édition spéciale » de nous-même que nous sommes dans chaque incarnation, nous nous approchons de notre entéléchie spirituelle et de la réalité des vies successives.

Il serait fallacieux de penser que le premier groupe d'événements, ceux qui nous apportent des heures agréables,

soit dû à une vie antérieure particulièrement méritoire. Même si c'était partiellement le cas, une telle pensée serait dangereuse et fausserait notre étude de la réincarnation. On renforce au contraire les efforts faits dans cette voie si l'on considère les événements heureux de l'existence comme un don, une grâce des esprits supérieurs.

Certes, l'ensemble de ces efforts et de ces tentatives pour approcher la réalité de la réincarnation ne nous révèle pas encore le tableau complet de nos vies antérieures, mais il nous conduit vers la certitude que ces vies ont existé. Au delà de la conviction théorique de cette réalité, telle qu'elle peut nous être donnée par la réflexion, ces impressions et ces expériences nous apportent une certitude inébranlable qui aura les effets les plus heureux et les plus étendus dans tous les domaines de l'existence.

## VI

### *Qui est Moi ?*

En face de tout ce qui vient vers nous du monde extérieur, et de tout ce qui monte en nous des profondeurs, une attitude est possible — celle du croyant. Pour lui, la Providence divine est l'agent de sa destinée. Une autre attitude est celle de l'athée : un concours de forces aveugles tisse au hasard sa destinée, provoquant les rencontres et les accidents qui la marqueront. Or, il devient de plus en plus difficile à l'homme moderne de s'en remettre, plein de confiance, à la sagesse de Dieu. Tandis que la seconde attitude, de plus en plus fréquente, est celle qui, en face du hasard, conduit à la révolte.

Tout le drame de l'homme moderne, et surtout de la jeunesse, se résume dans cette prise de conscience qui découvre l'affreuse condition humaine : l'individu se sent seul, dominé par des forces aveugles qui s'appellent hérédité, milieu, hasard. Il découvre alors qu'il est isolé au sein du monde actuel où « les jeux sont faits ». Et la jeune génération en vient tout naturellement à se dire : ce monde est absurde, détruisons-le.

La cause profonde de cette révolte se trouve dans l'ignorance, dans l'impossibilité apparente de connaître la raison profonde de tout ce qui nous arrive, en un mot de comprendre ce qui semble apparemment si absurde. Comment répondre à cette question : qui est celui qui règle ces jeux, qui nous envoie ce qui nous est « destiné » ?

La conscience du Moi, qui se considère à juste titre comme étant le centre de l'individualité, son point de référence, le seul maître capable de juger entre ce qu'il peut accepter et ce qu'il doit rejeter, cette conscience est incapable, du fait même de sa nature séparative, de pénétrer dans le domaine de la destinée.

La révolte est d'autant plus grande que l'être humain ressent obscurément dans son subconscient que la malchance, la maladie, l'accident qui viennent le frapper, sont en relation avec ce qu'il est au plus profond de lui-même.

Nous devons à Rudolf Steiner d'avoir donné, au début de ce siècle, qui est en même temps le début d'une nouvelle ère de spiritualisation de l'humanité, la réponse à la question fondamentale : qui donc nous envoie les éléments qui forment notre destinée ?

Cette réponse, elle fut pressentie par les grands esprits du XVIII[e] siècle. La voici : c'est nous-même qui sommes à l'origine de tout ce qui nous arrive.

Notre destinée n'est pas l'œuvre d'un dieu bienveillant ou courroucé qui récompense ou qui punit ; elle n'est pas l'œuvre d'une Providence qui dirige nos pas vers les rencontres avec le destin. Ma destinée, c'est ce que je me suis à moi-même destiné, ce que je me suis envoyé à moi-même. C'est moi qui ai préparé tout ce que je suis, cette nature corporelle avec ses dispositions à la santé ou à la maladie, ces facultés ou ces défauts de l'âme qui me dirigent vers ce qui m'est sympathique et m'éloignent de ce qui m'est antipathique ; c'est moi qui me suis placé dans ce courant héréditaire où je suis né, milieu favorable ou néfaste ; c'est moi qui dirige mes pas vers les événements, les accidents que je provoque, que j'ai préparés, que j'ai arrangés.



Mais ce Moi n'est manifestement pas celui qui se révolte, ni celui que je me sais être, et qui trouvera bien bête de s'être rendu la vie si difficile, si pénible, celui qui s'insurge devant la maladie, les coups du sort, la malchance.

Qu'est-il donc, ce Moi ? On peut le qualifier, après Rudolf Steiner, de Moi supérieur ou Moi spirituel. Il a également été pressenti par la psychologie des profondeurs, notamment par C.G. Jung qui l'appelle le « Soi ». C'est l'inconscient, infiniment plus riche, plus sage que le conscient, cet inconscient qui dirige l'homme dans l'existence, qui le pousse à se réaliser lui-même, c'est-à-dire à faire la synthèse des forces opposées et opposantes qui existent en lui.

C'est aussi l'inconscient de la médecine psychosomatique, tout ce qui a été déposé dans l'organisme du petit enfant, et qui, s'il ne peut pas trouver les compensations nécessaires, se manifestera au moyen de psychoses, de névroses, de toutes sortes de maladies organiques.

Telles sont ces conceptions psychologiques aujourd'hui courantes. Mais quels qu'en soient les mérites, elles ne répondent pas à la question existentielle : qui donc est ce Moi spirituel qui est à l'origine de ma destinée ?

Comment se fait-il que je l'ignore ?

Dans quel rapport est-il avec moi-même, avec celui que je me sais être ?

### *Du moi empirique au Moi véritable*

Qui donc est celui qui assemble les éléments de notre destinée, au niveau corporel, au niveau du psychisme porteur des forces de l'hérédité et du milieu, au niveau de ce

tissu d'événements et de rencontres que l'on attribue vulgairement au hasard ?

La réponse de Rudolf Steiner ne laisse pas de doute : celui-là, c'est moi-même, non pas certes l'ego ordinaire qui au contraire se révolte devant les difficultés du sort, mais le Moi supérieur, le Moi spirituel — le Soi.

Mais comment connaître ce Moi supérieur qui est à l'origine de ma destinée présente ? Dans quel rapport est-il avec ce que je connais de moi, ce que je crois être ?

Il est de la plus haute importance de ressentir, d'expérimenter au fond de l'âme que l'énigme de la destinée est aussi celle de la véritable nature de l'homme, du Moi. En constatant que la conscience habituelle est incapable de pénétrer cette énigme, on constate en même temps qu'elle nous fait réellement aborder le seuil du monde spirituel, le seuil de l'au-delà. On peut en conclure qu'en saisissant l'action du destin, du Karma, on franchit ce seuil, tout d'abord par la pensée. Ce qui vérifie du même coup que « en contemplant l'action du destin dans l'individu, on se trouve déjà dans le monde spirituel » (Rudolf Steiner). Mais manifestement il faut partir de la conscience ordinaire et notamment de la conscience individuelle qui est le caractère essentiel de l'homme à notre époque. En s'examinant soi-même, on trouve au centre de l'être cette conscience qui se dit : je suis. Je suis une individualité différente de toutes les autres. J'ai mes opinions, mes goûts, ma façon de faire qui sont les seuls bons pour moi. Je suis le centre de référence auquel il me faut tout rapporter. Le Moi que je sais être doit notamment relier entre elles mes actions, mes pensées, mes sentiments. Mais si je réfléchis au fait que tout ce qui n'est pas action, sentiment ou pensée immédiats, existe en moi sous forme de souvenir, j'en arrive à conclure que le rôle essentiel de ce Moi, c'est d'être le centre de référence de mes souvenirs.

Examinons le contenu de notre Moi, de cette individualité



qui constitue le noyau de notre être. Essayons d'approcher ce noyau, ce centre, en le dépouillant peu à peu de tous ces souvenirs et des représentations auxquelles ils donnent lieu. Il ne restera bientôt plus qu'un point sans dimension. Bien que ce point soit un centre de force réelle, ce qui est schématisé par la figure 1, ce point, nous ne pouvons pas le saisir ; il est comme un néant, et nous sommes parvenus à une limite, à un « seuil ».

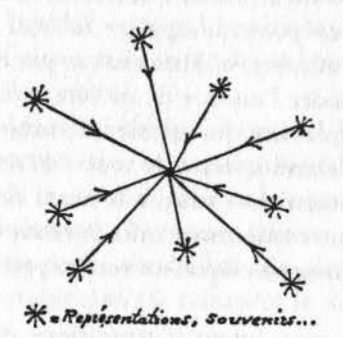



*Fig. 1*

Nous pouvons d'ailleurs vérifier que le contenu de notre Moi habituel est bien formé par l'ensemble de nos souvenirs. En effet, nous ne pouvons remonter dans les souvenirs que jusqu'à une époque de la première enfance où nous avons commencé à parler de nous à la première personne. Cette première étincelle jaillit normalement vers la deuxième ou la troisième année, tandis que la véritable expérience de se découvrir comme un Moi différent de tous les autres n'apparaît qu'au cours de l'adolescence.

Nous constatons que l'intensité, la clarté de cette expérience du Moi grandit avec l'âge. Mais d'autre part, nous savons aussi que cette expérience dépend de l'état

corporel, de la santé ; la moindre blessure, le moindre dérangement organique la troublent. Et surtout, nous constatons que chaque nuit cette conscience sombre dans le sommeil ; nous ignorons si nous avons existé pendant la nuit, pendant le sommeil, en tant que Moi, qu'individualité.

L'ensemble de ces faits peut nous convaincre que la conscience du Moi, qui semble être le seul garant de notre individualité, de notre existence même, est basée sur le corps, sur son bon fonctionnement, et de plus sur ce corps à l'état de veille. Au cours de l'existence, la conscience de ce Moi, que nous pouvons appeler le Moi psychologique, apparaît et se développe. Mais chaque pas que nous faisons en vue d'atteindre l'essence de ce Moi nous conduit à une limite, à une frontière qui semble infranchissable ; il aboutit à un néant : d'abord le néant du centre de référence qu'est ce point sans dimensions ; ensuite le néant de notre première enfance, de notre naissance ; enfin le néant dans lequel nous plonge un malaise physique, un vertige profond et surtout le sommeil.

Ces néants sont autant d'expressions du « seuil ». Mais aussi ils peuvent être autant de portes d'accès au monde spirituel. Le néant, c'est le chas de l'aiguille dont parle l'Evangile en disant : « Un chameau passerait plus facilement par là que... »

C'est aussi le néant dans lequel plonge Faust quand il descend vers les Mères et que Méphisto lui dit : « Tu vas vers le néant. » On sait quelle est la réplique : « Dans ton Néant j'espère trouver le Tout. »

Il faut passer par le néant, par l'annihilation, du moins psychologique, si l'on veut entrer dans la réalité du monde spirituel, dans ce monde où agit réellement le destin, le Karma.

Nous touchons là au problème essentiel de l'existence, notamment à celui de l'immortalité de l'âme, de la survie après la mort.



Tout ce qui vient d'être exposé nous le montre : ce n'est pas l'ego empirique sous la forme que nous connaissons qui pourra franchir le seuil de la mort. Il ne franchit même pas le seuil du sommeil ! Et pourtant, cette immortalité perd tout son sens si elle ne doit pas conserver quelque chose de cette conscience individuelle que nous connaissons ici sur la terre.

Dans notre tentative pour approcher le mystère de l'être humain par le chemin de la destinée et du Moi, nous avons réuni un faisceau d'observations qui nous conduisent donc à une porte étroite, à ce point sans dimensions que « nul mortel ne peut franchir » ; ce qui ne signifie nullement une impossibilité définitive, mais la condition impérieuse d'avoir dépassé l'état d'être mortel.

Qui est celui qui nous envoie le destin ? A cette question, il est clair maintenant que seul peut répondre celui qui a réellement franchi le « seuil », qui a eu le courage suprême et la force d'âme nécessaire de passer consciemment par cet anéantissement de son individualité, de sacrifier son moi psychologique, empirique, de connaître la mort à l'état de vivant.

Celui qui s'est préparé à cette épreuve, et qui la surmonte, trouve son Moi véritable. Il découvre en même temps que ce Moi est une entité spirituelle, vivant et existant dans un monde supérieur, dans un monde qui est au delà de l'espace et du temps, un monde de la durée, de l'éternité. C'est ce Moi spirituel qui, à travers des incarnations terrestres successives, poursuit de concert avec les autres êtres supérieurs, avec les êtres hiérarchiques, son évolution ; et cette évolution est en même temps celle de toute la Terre, celle de l'univers.

S'il peut s'élever vers des états toujours plus sublimes et acquérir des forces nouvelles, une puissance créatrice toujours plus étendue, c'est précisément ce qu'il doit à la destinée, au Karma. La loi du Karma est une loi de compensation universelle : toute faute doit être rachetée, toute erreur

doit être corrigée, toute déviation rectifiée. Mes errements, mes fautes, mon indifférence envers mon prochain, envers le monde, ma dureté de cœur, mon égoïsme, mes mauvaises actions accomplies au cours de cette existence, se retrouveront dans une incarnation future, transformés en tendances ou dispositions de l'organisme, en facultés ou insuffisances intellectuelles, en tempérament grincheux ou superficiel. Tout cela déterminera mes sympathies et mes antipathies, et finalement viendra vers moi sous forme d'événements grands ou petits, de tournants décisifs.

Comment cette loi du Karma m'atteindra-t-elle ? En dirigeant mon incarnation dans telle famille, donc dans telle lignée héréditaire qui me permettra de recevoir des dispositions innées pour telle ou telle maladie, en me plaçant dans le milieu que le Moi supérieur a choisi en raison des influences qui peuvent s'y exercer sur mon développement, en me faisant rencontrer les événements et les êtres qui me seront bénéfiques ou maléfiques et qui m'apporteront l'occasion de souffrir, de peiner, de pleurer, de tomber et de me relever, d'avancer, de m'élever dans mon humanité. Mais en vue du monde suprasensible, cette même évolution signifie : le Moi supérieur, cette entité spirituelle d'origine divine, enjeu des luttes entre les puissances supérieures et inférieures, en butte aux tentations, reste cependant le but de la création.

Cette entité spirituelle est tentée par Lucifer, le Serpent qui parvient à la faire expulser du Paradis et descendre dans le monde de la matière. Là, elle est séduite par Ahrimane, revêtue d'un corps de chair. Elle doit faire dans ce monde dangereux de la matière l'apprentissage de la liberté, sans laquelle elle ne pourrait acquérir les forces nouvelles qui seules peuvent lui garantir le pouvoir de créer un nouveau monde qui sera le fruit de son évolution : le Cosmos de l'amour. Ce chemin de souffrances, d'efforts, d'abnégation,



sur lequel nous avançons, c'est le Karma de l'humanité — et il passe par la croix.

Quel est donc le caractère de ce Moi supérieur, de cette entité spirituelle créée par les dieux ? Il est un « être de pensées vivantes », dit Rudolf Steiner, c'est lui l'inspirateur de notre destinée terrestre. Chaque incarnation que nous vivons en accord avec l'esprit de l'époque apporte à ce Moi des possibilités nouvelles.

### *L'essence réelle du Moi et l'avenir des hommes*

Nous sommes arrivés à nous rendre compte que le Moi supérieur de l'homme, loin d'être directement accessible à la conscience ordinaire, est une réalité spirituelle qui vit dans un monde supérieur, au delà de l'espace et du temps, dans le royaume de la durée, de l'éternité. Ce Moi est un « être de pensées vivantes », évoluant dans un perpétuel devenir parmi d'autres êtres spirituels dans les mondes suprasensibles.

Le problème essentiel qui doit nous occuper maintenant est d'essayer de comprendre le rapport existant entre ce Moi supérieur et le moi psychologique, celui que nous expérimentons dans notre conscience habituelle.

Essayons tout d'abord de nous faire une première représentation, forcément vague et imprécise, de ce Moi supérieur. Où pouvons-nous le trouver ? Représentons-nous schématiquement le champ de la conscience claire, la conscience de veille, avec au centre le point sans dimension de notre moi psychologique. Ce champ, nous l'avons montré, est celui des souvenirs qui peuvent être présents dans notre conscience sous forme de représentations. Mais si nous nous rappelons que « toute représentation est un concept individualisé » (Rudolf Steiner, « La Philosophie de la Liberté »), nous pouvons nous convaincre que presque

tous nos souvenirs, sinon la totalité, ont un caractère conceptuel. Il ne saurait en être autrement, car nous ne sommes pleinement conscient que dans le domaine de la pensée, demi-conscient dans le sentiment et totalement inconscient dans la volonté. Nous savons que les souvenirs lointains ont perdu leur caractère affectif, émotionnel. Nous regardons le passé avec sérénité, sinon avec indifférence. Tout souvenir encore intensément chargé de sentiments ou d'impulsions volontaires n'est pas véritablement du passé, mais porte en lui des éléments d'émotivité actuels dus par exemple à une situation non apaisée, à un problème non résolu.

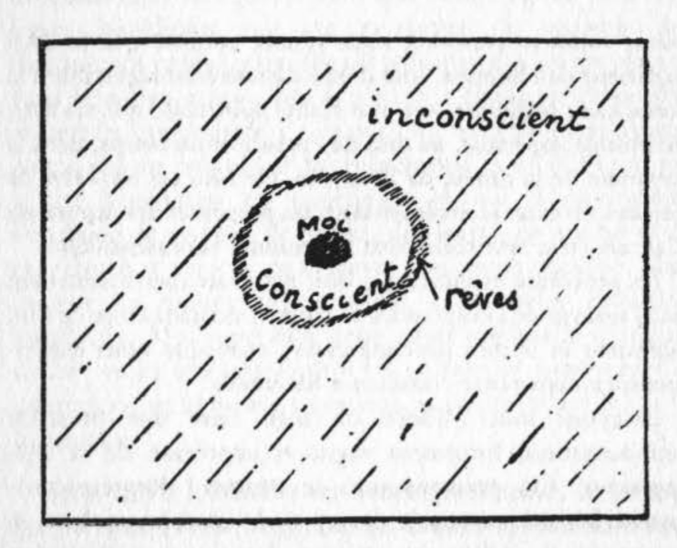



*Fig. 2*

Or c'est justement dans tout ce qui est demi-conscient et surtout dans ce qui est inconscient qu'agissent les forces karmiques. C'est cette « volonté » inconsciente qui nous dirige vers les événements grands ou petits, les rencontres



décisives, vers l'accident terrible, vers les autres êtres. C'est en ces événements qu'agit le Moi supérieur ; il agit donc essentiellement dans tout ce qui nous entoure, dans la nature, dans les phénomènes telluriques et climatiques, dans les êtres amis ou ennemis qui composent la société dans laquelle nous vivons. On peut s'en rendre compte en accomplissant une action simple, par exemple celle de lancer une balle vers un but : en observant attentivement ce qui se passe, nous pouvons nous convaincre qu'au moment précis où nous accomplissons réellement le geste, « nous » sommes *dans* le but ; « nous » lançons la balle *à partir* du but et toute l'organisation corporelle et psychique, douée de la conscience habituelle du moi qui se met en mouvement, est en quelque sorte dirigée, gouvernée par cette conscience profonde qui se trouve *dans* le but. Ce dédoublement peut nous faire pressentir ce que signifie réellement l'affirmation : le Moi supérieur existe en tout ce qui nous entoure. Nous pouvons comprendre par une telle expérience le comment et le pourquoi de cet énigmatique exercice du javelot pratiqué dans le bouddhisme Zen et qui n'a pas d'autre objectif que de conduire le disciple vers la connaissance de son Moi véritable.

Si ce Moi agit et se manifeste dans tout ce qui est notre destinée, donc aux trois niveaux antérieurement décrits, est-ce qu'il n'existe pas en nous, incarné dans notre organisation corporelle et psychique ? Nous touchons là une question de toute première importance. Certes, si nous étudions les ouvrages de base de Rudolf Steiner et notamment « Théosophie » — où est exposée la constitution de l'homme —, nous y trouvons énumérés les corps physique, éthérique, astral et le Moi ; mais à regarder la chose plus attentivement, nous constatons que le Moi n'apparaît pas tout d'abord dans les trois fois trois parties constituant le corps, l'âme et l'esprit de l'homme. Le Moi est autre chose ; il est appelé « noyau de l'âme » ; il « s'allume

dans l'âme de conscience ». « En considérant l'âme d'entendement et l'âme de conscience unies comme les enveloppes du Moi et celui-ci comme leur noyau », on peut alors donner un schéma simplifié de l'homme constitué par corps physique, corps éthérique, corps astral et Moi.

Si nous nous rappelons qu'à notre époque l'homme doit précisément développer l'âme de conscience, « dans laquelle s'allume le Moi », ne devons-nous pas en déduire que ce Moi n'est pas encore réellement présent dans notre incarnation terrestre ? Il en est effectivement ainsi. Le Moi supérieur n'apparaît *actuellement* que dans la construction, l'élaboration de l'organisme, donc dans tous les phénomènes de croissance et de modification de la forme du corps vivant animé. Mais « le Moi supérieur n'entre pas dans l'incarnation » (Rudolf Steiner). « Il est le spectateur qui reste dans le monde spirituel, qui nous guide et nous dirige dans l'existence terrestre. » Et ce que nous désignons habituellement par notre « moi », le « je », ce que nous avons appelé le moi psychologique, n'est qu'une expression, n'est que l'image de ce Moi supérieur, image, reflet du Moi supérieur dans le corps physique. Mais le Moi véritable réside dans le monde spirituel ; *il est l'inspirateur de notre destin sur terre.*

Dès lors, nous pouvons comprendre que notre destinée doive présenter ce caractère énigmatique, impénétrable, qui lui est propre.

Mais nous pouvons aussi apporter une lumière nouvelle au fait que nous ne pouvons pas nous souvenir de notre ou de nos incarnations précédentes. N'est-ce pas l'objection la plus courante quand quelqu'un entend parler de vies successives sur terre ? « S'il en était ainsi », dira-t-il, « comment se fait-il que je ne m'en souvienne pas ? » Le « je » qui prononce ces mots est précisément le moi psychologique, élaboré peu à peu au cours de notre vie actuelle et basé sur l'existence du corps ; moi psychologique qui s'appuie en outre sur une



conscience de soi-même qui n'existait qu'à l'état évolutif ou même d'ébauche à l'époque où nous avons probablement vécu notre précédente vie terrestre. Il semble en effet très difficile à la conscience habituelle (pour ne pas dire impossible) de se représenter une existence terrestre antérieure avec toute la gamme infiniment riche d'expériences vécues, de joies, de peines, de soucis, au milieu de ceux qui furent alors nos proches, dans des lieux et des temps totalement différents des nôtres actuels. Impossible de s'y transporter, de s'y ressentir avec sa structure présente et cette ambiance intérieure qui est l'essence même de notre conscience. Nous comprendrons mieux en nous servant de l'image suivante :

Evoquons un écrivain, auteur de différents romans. Chaque roman a son héros, dont la vie est décrite dans toute sa richesse. Ces romans peuvent se passer en des lieux et à des époques très différents. Le héros pourra être une fois un homme, ayant vécu dans des temps reculés au bord du Nil et ayant joué un rôle dans la construction d'une grande pyramide ; une autre fois, dans un autre roman, il s'agira d'une femme de l'antique Grèce, dans un troisième ouvrage sera décrit le sort d'un esclave romain aux premiers temps de l'ère chrétienne ; puis notre auteur contera l'histoire d'un alchimiste du Moyen Age ; enfin, dernière venue de cette série de narrations qui pourrait s'appeler « Les hommes et leur temps », paraîtra l'histoire d'une femme, médecin dans un grand hôpital psychiatrique aux Etats-Unis. Chaque roman avec son héros est une création de l'auteur qui l'étoffe avec tout ce qu'il porte en lui-même comme connaissances et comme talent et qui conduit le héros à travers les péripéties de sa vie et de sa destinée.

Le romancier n'apparaît lui-même dans aucune de ces figures que son génie et son imagination créatrice ont su placer devant nos yeux comme des êtres vivants, évoluant tout naturellement dans leur milieu et dans leur temps.

Imaginons maintenant que nous puissions prêter vie et réalité à un de ces héros, par exemple à la grande psychiatre américaine, et lui posions la question, si elle se rendait compte qu'elle était en quelque sorte une « réplique » de l'alchimiste médiéval ou de l'esclave romain. Aucune réponse ne pourra être donnée à une question aussi absurde. Tout au plus serions-nous invités à nous faire examiner dans les services de l'hôpital que notre interlocutrice dirige ! Et pourtant, ces héros si différents n'ont-ils pas été créés par le même auteur ? Et n'a-t-il pas fait vivre en chacun d'eux une partie, un aspect de lui-même ?

En transposant cette comparaison dans la réalité, nous pouvons dire : *chaque incarnation est une édition particulière de Nous-même,* le « Nous-même » désignant ici justement le Moi supérieur qui est l'auteur de chacune de ces éditions, de chacune de ces incarnations. Ce Moi supérieur est aussi inaccessible et étranger à la conscience habituelle, donc à notre « nous » ou « moi » ordinaire, que l'est l'auteur des romans à chacun de ses héros, ses créations.

On pourrait aussi imaginer un homme, grand voyageur, qui aurait eu successivement, dans différentes parties du globe, des enfants ; mais il les aurait quittés, appelé ailleurs par son métier, tout en continuant à s'occuper d'eux. Si les enfants devenus adultes se rencontraient, il leur serait impossible de reconnaître dans l'autre, de race différente, leur frère ou leur sœur. Le père seul sait qu'ils sont de sa lignée.

Désignons par C,D,E, la suite d'incarnations (fig. 3) ; vouloir se souvenir dans la vie actuelle E de la précédente D n'est possible qu'en passant par le Moi spirituel. Un souvenir qui irait directement de E en D est aussi impossible et impensable que le serait la reconnaissance ou la découverte de leur qualité de frère et sœur aux enfants cités plus haut, s'ils ne découvrent pas d'abord leur père commun. Ou, pour reprendre l'image du romancier : aucun de ses héros ne



pourra se reconnaître dans les autres s'il n'arrive pas tout d'abord à se reconnaître dans l'auteur. Il est frappant de constater la similitude entre la figure 3 et celle se rapportant au contenu du moi psychologique — les souvenirs. Cette similitude n'est pas forfuite ; elle exprime jusque dans ce langage schématique la relation profonde qui existe entre le Moi supérieur et le moi psychologique, relation qui est celle d'une réalité à son image. Tout comme le moi psychologique est le centre qui maintient ensemble les souvenirs de mon existence actuelle, le Moi spirituel unit en lui l'ensemble et la réalité des incarnations successives. Le moi ordinaire s'enrichit au fur et à mesure que la somme et la qualité de mes souvenirs, porteurs de mes expériences, s'accroît. De même, mon entéléchie, mon Moi éternel étend l'éventail de ses facultés et de ses forces et augmente son trésor et son pouvoir spirituel par les fruits que lui apporte chaque incarnation.

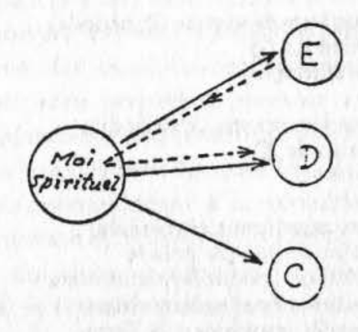



*Fig. 3*

Nous avons déjà fait état plus haut de la mission essentielle de notre époque qui est de développer l'âme de conscience. Pour comprendre toute la signification de cette expression, jetons donc un coup d'œil sur l'évolution du monde et de

l'humanité, telle que Rudolf Steiner l'a décrite dans son ouvrage fondamental « La Science de l'Occulte » (1).

Au cours de son devenir, la terre actuelle a été précédée par trois autres états ou incarnations planétaires, désignés par les termes « ancien Saturne », « ancien Soleil » et « ancienne Lune », au cours desquels l'homme a développé successivement ses « corps » physique, éthérique et astral. Chaque incarnation planétaire est parcourue en sept grandes époques, elles-mêmes subdivisées en sous-époques ou civilisations. Voici, résumé dans un tableau succinct, le devenir terrestre jusqu'à notre époque actuelle:

A) Ancien Saturne ♄
B) Ancien Soleil ☉
C) Ancienne Lune ☾
D) Terre

I. Epoque polaire (1[ère] période terrestre)
répétition de ♄
(corps physique)

II. Epoque hyperboréenne (2[e] période)
répétition de ☉
(corps éthérique)

III. Epoque lémurienne (3[e] période)
répétition de ☾
(corps astral)

IV. Epoque atlantéenne (4[e] période)
1) répétition époque polaire
2) répétition époque hyperboréenne
3) répétition époque lémurienne
4) nouvelle impulsion : la Terre
5)
6)
7)

(1) Editions du Centre Triades, Paris.



V. Notre époque= époque post-atlantéenne
1) civilisation ancienne Inde : répétition I
2) civilisation ancienne Perse : répétition II
3) civilisation ancienne Egypte : répétition III
4) civilisation gréco-latine : répétition IV
5) notre civilisation : nouvelle impulsion : l'âme de conscience.
6) époque à venir
7) époque à venir

Une loi fondamentale de toute évolution veut qu'à chaque nouvelle étape, les étapes précédentes, modifiées et enrichies par le nouvel acquis, soient tout d'abord parcourues dans une sorte de répétition. En biologie, cette loi est bien connue sous la désignation de loi biogénétique de Haeckel. Elle signifie qu'au cours du développement embryonnaire de l'animal ou de l'homme, les stades successifs de ce développement présentent en raccourci le lent développement de toute l'espèce.

Dans l'évolution de notre planète, la Terre, les trois grandes époques (I à III) font repasser l'homme et avec lui toute la création par les trois incarnations planétaires (A à C) qui l'ont doué des organisations physique, éthérique et astrale. Il est ainsi préparé à recevoir au milieu de la IV[e] époque, atlantéenne (car les trois premières sous-époques répètent à leur tour les trois époques I à III), l'impulsion du Moi spirituel, correspondant à la véritable mission de la Terre. Cette mission est en effet de conférer à l'homme, arrivé seulement à un niveau comparable à celui des animaux d'aujourd'hui, sa véritable nature humaine caractérisée par la station debout, la parole et la pensée.

C'est du moins ainsi que les choses auraient dû se passer si un événement capital que l'Ecriture désigne sous le nom de « la Chute de l'homme » n'était survenu vers la fin de l'époque lémurienne. C'est en effet à ce moment-là que Lucifer, le serpent, le tentateur, entre dans l'évolution de l'humanité. Lucifer, être angélique resté au stade d'évolution

de l'ancienne Lune, introduit ses immenses forces astrales dans l'âme sentante de l'homme, ce qui a pour effet de conférer à celle-ci, et donc au corps astral, une égocentricité qui, d'après les plans divins, n'aurait jamais dû y être. Cette astralité égocentrique envahit en quelque sorte toute l'organisation de l'homme et rend impossible au Christ, porteur du Moi spirituel de l'humanité, d'accomplir sa mission au milieu de l'époque atlantéenne.

Car ces forces égocentriques lucifériennes sont de nature à s'opposer aux plans divins — Lucifer est l'ange révolté ; elles détachent l'homme du monde spirituel et le font descendre plus tôt et plus bas dans le monde matériel que ne l'avaient prévu et voulu les Eloïm en le créant. « Vos yeux seront ouverts » (pour le monde matériel), « vous serez comme les dieux, connaissant le bien et le mal » (Gen. 3, 5). C'est Lucifer qui ouvre les yeux à l'homme et le doue de la première étincelle de la conscience du moi, c'est-à-dire de ce moi psychologique qui est à la base de notre recherche de liberté.

Le supplément d'astralité luciférienne dont l'homme est ainsi gratifié se traduit par un déclenchement de désirs et de passions égoïstes qui ne sont plus conformes aux desseins des Dieux. Par là, l'homme rend son être vulnérable à l'assaut des forces ahrimaniennes qui surviennent au milieu de l'époque atlantéenne, juste au moment où le Christ aurait normalement dû intervenir dans l'évolution de l'humanité. Ce fait est hautement significatif et peut nous rendre attentif à la nature d'Ahrimane, esprit solaire, mais esprit solaire déchu. On trouve une trace de cet événement dans l'Ecriture au sixième chapitre de la Genèse où il est dit que « les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles et s'unirent à elles ». Ahrimane s'introduit dans l'âme pensante, c'est-à-dire dans l'intellect de l'homme.

Par Lucifer qui pervertit instincts et passions, l'homme accomplit la chute morale ; par Ahrimane qui fausse la nouvelle faculté de penser par la possibilité de l'erreur et du mensonge, l'homme accomplit la chute intellectuelle. A la suite de la séduction luciférienne, l'homme descend dans le monde matériel et se revêt d'un corps physique dont la substantialité est encore subtile ; à la suite de la tentation ahrimanienne, l'homme s'intéresse de plus en plus aux forces et substances matérielles qu'il aime, qu'il est curieux de connaître et d'exploiter pour son bien-être matériel. De ce fait il accélère le durcissement de son organisme. Et, par cette ultime descente dans le monde matériel, il perd dans sa conscience le dernier contact avec le monde suprasensible qui est pourtant celui de ses origines. « Dieu est mort », rien ne saurait mieux que cette parole de Nietzsche exprimer la situation de l'homme moderne qui étouffe sous le poids de ses inventions et de sa technique, par lesquelles il s'est totalement séparé du règne du Père dont il a oublié jusqu'au nom.



Toute cette évolution prépare en fait notre époque actuelle, celle qui doit développer l'âme de conscience et au cours de laquelle l'homme doit accéder à la pleine liberté, en se détachant complètement de ses créateurs, les Eloïm. Rudolf Steiner le souligne en disant : « Au cours de notre époque, l'homme peut acquérir un pouvoir de décision totalement indépendant des Dieux. » Mais cette accession à la liberté qui devient ainsi possible à l'homme implique que l'âme de conscience ne pourra être développée que par l'homme lui-même. Autrement dit, notre avenir, l'avenir de l'humanité, est entre nos mains. Dire que notre époque est celle de l'âme de conscience ne signifie donc nullement que celle-ci nous soit octroyée par une décision et une grâce divines qui nous forceraient en quelque sorte à être libre — ce qui serait absurde —, mais que, par l'action des Dieux réguliers qui veillent sur l'humanité, l'organisation corporelle de l'homme et notamment la structure du cerveau doivent se modifier de telle sorte que l'âme de conscience

puisse se développer sur cette base, si l'homme fait pour cela les efforts nécessaires.

En examinant le tableau schématisant l'évolution de notre terre, on se rend compte qu'à l'époque post-atlantéenne, c'est notre civilisation, qui a débuté au XV[e] siècle, qui doit apporter une impulsion absolument nouvelle au devenir de l'homme et de la planète. Les quatre civilisations qui ont précédé la nôtre n'étaient que la répétition, à un niveau plus élevé, des quatre grandes époques déjà parcourues, époques marquées dans leur déroulement par l'intervention des forces lucifériennes et ahrimaniennes, mais aussi par celle du Christ. Cette nouvelle impulsion, c'est précisément le développement de l'âme de conscience dont l'homme doit se charger lui-même, pour pénétrer librement et en pleine conscience dans le royaume de l'esprit.

Ne devons-nous pas nous demander comment une telle œuvre, au sens le plus noble du mot, pourra être accomplie par l'homme actuel, dont les forces de volonté semblent si affaiblies et l'intérêt complètement absorbé par le développement du bien-être matériel ? Certes, à lui seul, il serait incapable d'y arriver s'il n'était aidé dans sa tâche par l'Etre qui est précisément le porteur des forces du Moi spirituel, le Christ. Nous avons signalé, plus haut, que d'après les plans divins l'homme aurait dû recevoir, au milieu de l'époque atlantéenne, l'impulsion du Moi spirituel. C'est à cette époque, en effet, que le Christ aurait dû s'unir à l'humanité qui serait alors restée à un état spirituel, si les desseins divins n'avaient pas été troublés par l'action luciférienne vers la fin de l'ancienne Lémurie. Du fait de cette action, donc de la chute de l'homme ainsi doué prématurément de la conscience du moi, et de son expulsion du paradis, c'est-à-dire de sa séparation d'avec ses créateurs, tout fut modifié. Le Christ ne put accomplir sa mission auprès de l'humanité tombée dans le monde matériel qu'à la quatrième civilisation post-atlantéenne, au début de notre ère.



Ces éléments peuvent nous permettre d'accéder peu à peu à une compréhension de la signification véritable des temps dans lesquels nous vivons. Tout le monde ressent que des changements apocalyptiques s'accomplissent sous nos yeux, que toutes les anciennes valeurs morales, sociales, scientifiques, philosophiques et religieuses s'effondrent, menaçant dans leur chute d'entraîner toute la civilisation humaine. Mais ces signes qui nous effrayent à juste titre ne sont que les ombres fortes qui accompagnent inéluctablement ce pas décisif que l'humanité doit faire maintenant vers l'acquisition progressive du Moi supérieur par chaque humain de bonne volonté. Car grâce à ce pas en avant s'accomplira la véritable mission de la terre qui est : *l'introduction du Moi spirituel dans l'humanité* afin que l'« homme » accède réellement au niveau de l'humain.

Comment, pourrait-on objecter, nous, hommes modernes, inventeurs des techniques les plus avancées qui nous conduisent à mettre le pied sur la lune et bientôt sur les autres planètes, devant qui s'ouvre un avenir de progrès et de bien-être encore insoupçonnés, nous ne serions pas encore de véritables humains ?

Pourtant — et il faut bien s'en convaincre — c'est bien ce qui résulte de toute cette longue évolution de l'humanité que nous avons esquissée. C'est aussi ce qui résulte d'une observation impartiale et objective de l'humanité présente. Nous avons justement essayé de montrer que ce qui semblait nous conférer notre qualité humaine, c'était la conscience que nous avons de nous-même. C'est ce moi psychologique qui est le centre de notre être, le point de ralliement de nos souvenirs, le juge suprême qui accepte ou rejette souverainement tout ce qui vient vers lui, celui qui décide de nos actions. Mais, nous l'avons vu, ce moi, nous le devons à l'influence luciférienne, à la chute morale qui, tout en nous dotant de la faculté de discerner le bien du mal, nous a enlevé la force de faire le bien. Saint Paul l'a bien ressenti lorsqu'il

dit : « Car je ne fais pas le bien que je veux, mais le mal que je ne veux pas » (Rom. 7,19).

Ce moi psychologique, avec ses pensées claires, rigides, scientifiques, nous le devons également à Ahrimane dont le pouvoir froid, logique, agit dans notre science, dans toutes nos techniques. C'est à Ahrimane que nous devons la domination des forces de la nature, l'énergie atomique, l'astronautique, les substances synthétiques, tous les instruments et inventions de mort qui remplissent les arsenaux ou qui servent partout sur le globe à empoisonner, détruire, tuer, anéantir.

Ayons donc le courage de nous dire : ce que nous appelons notre moi, tout ce qui constitue le contenu de notre individualité, nos désirs, nos passions, notre égoïsme, nos penchants, c'est Lucifer qui agit dans notre âme sentante. Reconnaissons aussi que notre intelligence froide et implacable, dirigée vers ce monde matériel et technique, la subtilité de nos mensonges, la finesse de nos tromperies qui nous ont si souvent assuré l'avantage sur les autres, c'est là Ahrimane qui œuvre dans notre âme pensante.

Nous pouvons ainsi découvrir le caractère irréel et illusoire de notre moi qui semble pourtant, à première vue, garantir notre être, notre essence. Illusoire, il l'est, car plus nous essayons de le connaître, plus nous nous rendons compte qu'il est constitué en sa plus grande partie de forces et d'êtres suprasensibles qui nous sont hostiles ; irréel, ce moi l'est, car il tire son existence du corps et disparaît avec celui-ci, tout comme il s'éteint chaque nuit dans le sommeil. Nous pouvons réellement nous convaincre que ce moi, dont nous sommes si fiers, n'est qu'image. Image de notre véritable être spirituel, certes ; image renvoyée par le miroir de notre organisation corporelle vivante —, mais image déformée par la distorsion que le miroir a subie sous l'influence et la présence de Lucifer et d'Ahrimane.

Comment trouver alors le chemin qui peut nous conduire vers notre véritable être, celui qui passe à travers les incarnations, donc à travers vies et morts successives, mais qui nous est plus étranger que n'importe quel inconnu que nous croisons dans la rue ?



Nous pouvons répondre tout d'abord : en développant l'âme de conscience par un travail spirituel. Car cette âme de conscience émerge dans une certaine mesure de notre âme sentante infestée par Lucifer et de notre âme pensante trompée par Ahrimane. Certes, cela ne signifie pas que notre âme de conscience soit à l'abri de l'erreur intellectuelle ou morale, puisqu'une partie des éléments constitutifs de son jugement lui est fournie par les organisations psychiques sous-jacentes. Mais lorsque nous saisissons vraiment sa nature spirituelle dans son éblouissante clarté, nous pouvons nous sentir dans une région de l'esprit dans laquelle peuvent être forgées les armes à déjouer les attaques des deux tentateurs. Si nous nous rappelons que « l'âme de conscience est une partie du Moi spirituel »(Rudolf Steiner), si nous y ajoutons que ce ce Moi spirituel n'entre pas jusqu'à présent dans l'incarnation, mais ne se manifeste que dans les phénomènes de croissance, que ce Moi reste comme un spectateur dans le monde suprasensible d'où il dirige notre destinée, nous devons conclure que cette âme de conscience ne peut être pleinement développée que par une entrée réelle de l'homme dans le monde spirituel. Mais nous avons vu que cette entrée dans le monde suprasensible correspond à un réel franchissement du seuil de la mort, à cette deuxième naissance de l'homme dont parle l'Evangile. Pour celui qui a traversé ce « meurs et deviens » (Gœthe), le Moi supérieur entre pour la première fois dans l'incarnation terrestre. Pourtant cette naissance de l'homme véritable n'est possible que grâce au fait que le Moi de l'humanité lui-même, le Christ, s'est incarné dans un corps de chair comme « le premier-né parmi de nombreux frères » (Rom.8,29). Parce que le Moi supérieur, cette entité spirituelle véritable de l'homme, est lui-même une étincelle issue de ce Soleil spiri-

tuel qu'est le Christ. Il l'a dit à ses disciples : « Vous êtes des dieux, en vous vit l'étincelle divine » (Jean 10,34).

Nous savons que nous ne pouvons que peu à peu acquérir, par des efforts inlassables, cette étincelle divine et introduire le Moi supérieur dans notre vie terrestre. L'étude de la destinée nous offre un chemin de choix pour nous approcher du mystère de notre propre être. Certes, non pas en prenant simplement connaissance, par une lecture, des idées sur le Karma et la réincarnation, mais par la mise en pratique journalière des conséquences qui en découlent. Et ces conséquences, les voici : *Identifions-nous complètement, sans restriction aucune, avec les coups du sort, les événements de notre vie, les rencontres décisives. Acceptons totalement ce que l'hérédité, le milieu familial et social nous ont offert et nous offrent comme bases pour notre existence terrestre avec toutes les possibilités de développement, mais aussi de peines, de maladies, de souffrances !*

Dans la vie habituelle, nous faisons généralement juste le contraire : un événement pénible survient, un revers de fortune, la perte d'une situation, d'une affaire, un accident, une maladie ; immédiatement nous savons qui en est l'auteur, quelle en est la cause. Cette cause, ce sont « les autres », ou bien le hasard, les circonstances ; celui-là me met des bâtons dans les roues, celle-là, cette intrigante, ne m'aime pas. Ah ! si les autres étaient comme nous, le monde irait mieux !... *Cet exercice de nous identifier avec tout ce qui nous arrive, de nous en considérer comme l'auteur, dirige notre attention, notre sensibilité, notre volonté vers les causes profondes de notre destinée. Or ces causes, nous l'avons vu, résident dans notre Moi supérieur lui-même, dans notre entité réelle, éternelle.*

Il faut compléter cet exercice, qui doit en réalité devenir une attitude constante de notre âme, par cet autre, par lequel nous nous distançons de tout ce qui nous concerne. Nos affaires personnelles, notre petit bonheur ou malheur, notre



bien-être ou mal-être, tout ce qui semble si important à notre égoïsme, regardons-le comme un étranger le regarderait. Que tout cela prend alors peu d'importance ! En nous exerçant ainsi toujours à nous placer avec toutes les forces de notre âme dans la situation réelle du Moi supérieur, nous avançons sur le chemin qui nous conduit vers ce Moi, nous travaillons effectivement au développement de l'âme de conscience qui est de nature essentiellement volontaire.

Grâce à ces exercices, grâce aussi à l'étude de l'Anthroposophie et à la méditation, nous faisons déjà les premiers pas dans le monde suprasensible, parce que nous introduisons consciemment des parties toujours plus importantes de notre Moi éternel dans notre incarnation actuelle. Ce Moi devient de plus en plus le maître de notre psychisme et, de ce fait, nous commençons à nous replacer, mais en pleine liberté, dans la situation à laquelle les Dieux avaient destiné l'humanité avant l'intervention des tentateurs. Ainsi notre époque est celle qui permettra à l'homme, grâce aux forces du Christ, mais grâce aussi à ses propres efforts librement consentis en vue de son évolution, de se relever de la chute morale et intellectuelle qu'il a subie.

# SOMMAIRE